TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES.

TOME I.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

IMPRIMERIE DE F. DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI
ET DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, N° 24.

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES;

CONTENANT

UNE DESCRIPTION COMPLÈTE DE CETTE CHAINE DE MONTAGNES ET DE SES PRINCIPALES VALLÉES, DEPUIS LA MÉDITERRANÉE JUSQU'A L'OCÉAN.

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS

SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET LES IDIOMES DES PEUPLES DES PYRÉNÉES; SUR L'ORIGINE ET LES USAGES DES BASQUES; SUR LES PROPRIÉTÉS PARTICULIÈRES DES SOURCES MINÉRALES; ET D'UNE ESQUISSE DES DIFFÉRENTES CLASSES D'ÉTRANGERS QUI VISITENT LES ÉTABLISSEMENTS THERMAUX DU PAYS.

PAR M. ARBANÈRE,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.



Tome premier.



A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17.
A STRASBOURG ET A LONDRES, MÊME MAISON DE COMMERCE.
A BRUXELLES, LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELAINE, N° 438.

1828.





INTRODUCTION.

Un vif besoin de sentir et de connaître anima ma jeunesse. J'aurais voulu, sur les traces des voyageurs et des navigateurs célèbres, explorer toutes les mers, tous les continents. La destinée m'a restreint à ne parcourir seulement que quelques pays de l'Europe; les hautes chaînes des montagnes qui les séparent m'ont offert le double intérêt d'une nature grandiose et de races remarquables. Ces chaînes ont principalement attiré mes pas et fixé mon attention. Dans les montagnes des Alpes et de l'Apennin, je me suis toujours senti un étranger. Mais les Pyrénées, plus chères pour un Français, et plus rapprochées de mes foyers, ont été, depuis vingt ans, le but toujours nouveau, toujours plus attachant de mes études.

Les montagnes peuvent, bien mieux qu'aucune des autres faces du globe, exercer toutes nos facultés, répondre à tous les genres d'instruction, et saturer l'ame d'impressions vives et profondes. Ceux qui les ont connues y sont constamment ramenés par un charme entraînant. Tous les climats, tous les aspects s'offrent dans ces lieux à des distances rapprochées, et sont souvent en contact dans le même cadre. Aussi ces beaux tableaux forment-ils dans la mémoire une galerie toujours brillante. Leur apparition s'unit aux souvenirs de vigueur et d'audace qui élèvent l'homme à ses propres yeux. Lorsque l'âge pesant est venu, que la force s'est évanouie, ces tableaux semblent entretenir dans l'ame une éternelle jeunesse par un éternel souvenir.

Le paysagiste, introduit dans ce nouveau monde, oublie et les plaines prosaïques et les rivages des mers où se montre, il est vrai, une nature forte, mais monotone. Il trouve

là rassemblés mille effets inattendus du mélange des ombres et de la lumière, de la fuite, de la chute des eaux, des larges contours des pentes des monts, de leurs profils hardis et gigantesques. Pour la disposition la plus favorable, au premier plan se montrent souvent de grands corps servant de repoussoirs; et le regard du spectateur, guidé par les longs canaux des vallées, atteint des monts lointains revêtus d'une immense draperie de noirs sapins, de fières assises de rochers, et couronnés de glaces, de neiges éternelles où brille une lumière dorée et transparente, qui n'embellit ainsi que les hautes sommités de la terre. Je ne sais comment le peintre, en quittant cet univers d'un grandiose si pittoresque, et rentrant dans l'uniforme étendue des plaines, ne brise point sa palette et ses pinceaux comme ne devant pas les prostituer désormais à rendre une nature froide et monotone.

Tous les phénomènes météorologiques se

présentent dans un court période au physicien dans les montagnes. Les orages et un ciel pur et calme ne sont souvent séparés que par la crête d'une chaîne. Depuis les cavités d'une mine, jusqu'au trône aérien d'un mont dominateur, il peut étudier en peu d'heures les divers degrés du ressort de l'air, la nature des gaz suspendus dans tant de zones. Toutes les formes variées, tous les développements de la végétation s'offrent à lui dans cette ascension. Tous les climats que dans un cours horizontal sur le globe, il faudrait chercher en parcourant de nombreux degrés du méridien, se montrent dans la durée d'une matinée dans ce plan vertical.

Dans cet ensemble de tant de choses grandes et frappantes, il éprouve le regret de n'avoir pas des sens plus nombreux, pour recueillir, dans ce vaste laboratoire de la nature, toutes les perceptions fécondes, plus de mémoire pour les embrasser et les coordonner, plus de durée pour tout expliquer,

et ce regret nous prouve combien sont intéressantes les montagnes pour la science.

Mais plus spécialement encore le géologue se présente pour les louer. Les nations ne laissent dans leur passage sur la terre que quelques monuments que les ennemis et le temps plus destructeur réduisent en poudre, des écrits qui se perdent avec la langue dont l'homme revêtit sa pensée, des traditions qui s'évanouissent par l'indifférence des générations. Ainsi l'empreinte des peuples sur le globe est légère, et tout l'efface. Les grandes opérations de la nature sont au contraire fixées sur les matières les plus dures, et en masses que l'homme et le temps ne peuvent détruire. Mais ces opérations, couvertes dans les plaines de la parure de la végétation, sont inapercevables. Ce n'est que dans les vastes déchirements et sur les hardis profils des monts que ces opérations sont distinctes. Là, l'œil savant et exercé peut en entrevoir les époques dans ce livre toujours ouvert et

irrécusable de l'histoire du monde. Cette étude étrangère au mode d'enseignement de l'adolescent, offre au jeune homme une science toute nouvelle; notre histoire, nos cosmogonies lui paraissent bien resserrées, bien timides. Sa pensée agrandie, remontant de longs siècles cachés jusqu'alors, semble ainsi d'une manière plus intime s'initier aux premiers desseins du Créateur.

Une classe plus nombreuse que celle des savants, la classe des malades, cherche avec empressement dans les montagnes des moyens de guérison; et les Pyrénées, plus riches en établissements thermaux qu'aucune autre chaîne, doivent sous ce rapport lui inspirer un intérêt de prédilection. La nation, brassée par les grands événements politiques, est devenue plus active et plus voyageuse; le développement des idées s'est fait apercevoir dans tous les rangs de l'ordre social; dès-lors on a apporté au rétablissement ou à l'entretien de sa santé, le même esprit d'innovation qui

dirigeait les sciences, la législation, l'art militaire. Ainsi une foule nombreuse qui n'eût auparavant employé, comme moyens curatifs, que les secours locaux, s'est portée vers les sources minérales; et partout se sont agrandis et se développent encore les asiles qui les entouraient. De chétives bourgades sont devenues des villes charmantes, et les ordres de l'architecture grecque se montrent à côté du chaume des chalets.

Animé du désir d'être utile, j'ai conçu comme le plus doux fruit pour moi de courses longues et hasardeuses, le projet d'indiquer au paysagiste les beaux aspects des Pyrénées; aux savants, les théâtres où leurs observations semblent devoir être les plus fécondes; aux malades, les établissements thermaux et les commodités et les propriétés diverses qui les caractérisent; aux coureurs de montagnes, les parages où leur audace trouvera le danger attrayant des hautes cimes et des déserts inconnus.

Mais une espérance plus douce encore m'anime. Un bien qui naît constamment du séjour dans les montagnes, celui que j'ai le mieux reconnu, le mieux senti, supérieur au plaisir des aventures, au rétablissement de la santé, aux produits de la science, c'est la paix, la force nouvelle que leur contemplation donne à l'ame. Voilà le premier bien à offrir à la foule, dans laquelle les malheureux sont bien plus nombreux que les malades. Les vastes commotions politiques ont froissé des milliers d'individus; des classes entières ont été jetées hors de leur sphère, et dans cette position étrangère elles sont tourmentées de leurs souvenirs et de leurs vœux. Dans la pléthore de population qui tourmente l'Europe, la multitude des hommes s'agite sur le sol étroit de nos vieilles sociétés; et tous, dans un contact intime et désespérant, ne savent comment avancer dans cette presse générale qui réduit l'activité à se consumer à sa place. En vain des traités solennels, des chartes

consacrées ont paru concilier les états, et raffermir les nations sur leur base; les limites des empires qui n'ont été tracées que par la force et non par la nature et la sagesse peuvent s'effacer demain; les nations sont en proie à une sourde agitation; toutes les passions veillent; des époques diverses sont en présence; l'Europe entière enfin est en travail. Au milieu des tiraillements du présent et des craintes de l'avenir, combien d'hommes demandent au ciel la paix, la solitude! et leur esprit découragé ne se peint ces biens inappréciables que dans les savanes, sous l'ombre des forêts du Nouveau-Monde.

D'autres hommes étrangers à la scène politique, à toutes les affaires, ont été tourmentés par les passions, et leur cœur à demi consumé ne sent plus dans l'existence que fatigue et ennui. Il ne faut à ces hommes, pour ranimer leur être, que le repos et l'impression d'une nature imposante et douce qui leur fasse oublier leurs regrets, leurs vains

désirs, et développe en eux les germes de la sagesse.

Quelques hommes nés vertueux et timides sont choqués des désordres de l'état social, et n'osent affronter les vicieux et les méchants. Leur dégoût devient misanthropie; ils cherchent le désert.

Avec quel plaisir j'apprendrai à ces êtres intéressants, dont la souffrance dans le hideux amalgame des sociétés annonce la bonté native, que non loin du séjour où le bruit et le mouvement d'une foule importune les fatiguent et les oppressent, ils peuvent trouver les plus aimables Thébaïdes, une nature sauvage et hospitalière, toutes les pompes de la création naissante; que là, affranchis de ces pénibles impressions journalières que donne un sort contraire, et qui flétrissent et dégradent à la fin l'ame la plus noble, effacent ses dispositions généreuses et la remplissent des sentiments amers du mépris, de l'indignation et de la vengeance, ils pourront recouvrer leur

première vertu, la fraîcheur de leurs premières sensations, et ces longs et doux rêves philantropiques, poésie du cœur que goûtent seuls les êtres privilégiés par la nature.

Voilà les biens moraux qui peuvent naître dans les montagnes, et que la multitude des voyageurs n'y cherchait point, ne les soupçonnant pas peut-être, de même qu'ils ignorent ces plantes superbes qui parent les pelouses des cimes éthérées. J'ai éprouvé des peines cruelles. La science s'est épuisée sur l'étude des montagnes. La philantropie ne doit-elle pas tenter le but heureux d'adoucir par elles les maux de l'ame? Ne doit-on pas pardonner à celui qui montre cette carrière nouvelle, son insuffisance pour la remplir en faveur de son dessein? Les montagnes m'ont offert le dictame qui a calmé les peines cuisantes de mon cœur. Puissé-je, en leur enseignant le même remède, obtenir d'aussi heureux résultats pour d'autres infortunés; ce sera le plus doux prix de mes labeurs.

J'indiquerai au philosophe les montagnes comme le séjour le plus digne et le plus fécond pour ses méditations. C'est dans ces lieux inspirateurs qu'il pourra s'élever à la plus haute contemplation de l'ame humaine et de l'univers. Dans la société nous voyons de trop près l'homme, ses passions, les coups d'un hasard aveugle, et nous nous trouvons ainsi absorbés par une série sans fin de choses terrestres et misérables qui font sans cesse ramper la pensée et fixent le regard sur la fange. Mais sur les plateaux éthérés des montagnes, l'attention libre de toutes ces vaines et hideuses choses, de ces naineries pitoyables, est tout entière livrée à l'examen des grandes causes physiques, à cet admirable mécanisme qui entretient partout le mouvement, l'ordre, la vie, et de la contemplation de l'univers s'élève ainsi à l'idée de Dieu, le faîte de tout l'édifice intellectuel. Quelles impressions douces, nobles, consolantes, naissent de cette idée qui semble féconder

l'ame, comme le soleil féconde la nature!

Je crois quelques-unes de ces vues nouvelles; et cette considération m'a déterminé à écrire, malgré les nombreux ouvrages existants sur les Pyrénées. En première ligne se présentent ceux de Ramond; la science ne pouvait pas trouver un interprète plus éloquent. Lorsque abandonnant les détails scientifiques, toujours précieux mais nécessairement froids, il s'élève à des considérations générales, ou se livre à la chaleur de ses sensations dans la peinture des lieux et de ses aventures, alors, peut-être supérieur à Buffon pour la verve et l'originalité, il charme, ravit, captive, et l'oreille entend encore, long-temps après la lecture, l'harmonie de ses périodes. Mais ses systèmes géologiques, consignés dans ses deux ouvrages, se combattent l'un l'autre; l'examen des lieux inspire encore plus fortement le doute. Puis ses observations et ses tableaux n'embrassent que la partie centrale des Pyrénées, des sources de la Garonne à

celles du Gave béarnais. Les parties du levant et du couchant sont hors de son plan.

M. Palassou a écrit avant Ramond sur la chaîne entière. Son ouvrage tout minéralogique ne peut avoir que peu de lecteurs. Il y a beaucoup de science, beaucoup d'exactitude; mais son essai sur la minéralogie des monts Pyrénées n'offre que le squelette de cette longue protubérance du globe : tel était le plan de l'auteur. Il a prouvé depuis, dans des mémoires particuliers, que si son premier ouvrage était froid, comme toute anatomie, c'est qu'il avait voulu le faire ainsi. Sa conversation, que j'ai eu le bonheur de goûter, m'a convaincu encore qu'il ne dépendait que de lui d'écrire avec intérêt et coloris.

Dans la classe des ouvrages purement moraux et pittoresques, nous trouvons dès l'abord comme le plus intéressant, le plus étendu, le voyage à Barège par J. Dussaulx. Il fait aimer les montagnes; il fait aimer l'auteur. Ces beaux lieux donnent au vertueux sexagénaire

une nouvelle jeunesse dans son style; mais le court séjour de deux mois, et ses forces usées que ne ranimait point comme son imagination le grandiose des objets, ne lui permettent d'explorer que quelques parties du même cadre embrassé par M. Ramond.

M. de St.-Amans, digne compagnon des courses de Dussaulx, a écrit sous le titre de *Fragments d'un voyage pittoresque et sentimental dans les Pyrénées*, l'ouvrage le plus aimable. On y reconnaît le savant, l'homme d'esprit qui a conservé, dans les degrés les plus avancés de la civilisation, la bonté native de son cœur. Je m'honore de la connaissance personnelle de M. de Saint-Amans; et je sais, comme le public, que le charmant ouvrage que je viens de citer, n'est qu'une petite partie du mérite littéraire de son auteur. Ainsi que pour M. Dussaulx, le patriarche de la spirituelle caravane qui parcourait en 1788 les établissements thermaux du centre des Pyrénées, la brièveté du temps

n'a permis à M. de St.-Amans que des peintures finies en elles-mêmes, mais incomplètes pour l'ensemble.

L'attention dirigée vers les Pyrénées par ces écrivains, l'élan qu'ils avaient donné, ont suscité depuis dans les deux genres une foule d'ouvrages. Plusieurs offrent des détails très-estimables, mais tous ont le vice radical de ne présenter qu'un fragment de la chaîne. Quelques-uns se bornent à l'enceinte étroite d'une vallée. L'excitation de tant de choses grandes et nouvelles donnait, sans doute, aux auteurs l'illusion de croire ce paysage un nouvel univers. Comment ne pas pardonner d'écrire dans cette disposition? Cependant le public, toujours moins échauffé que l'auteur, voit la petitesse du cadre, et sourit à un exorde pompeux qui n'a point de suite. Mais ces ouvrages devaient être très-précieux pour l'auteur, sa famille et ses amis. Cette petite sphère était d'accord avec les bornes étroites du sujet.

Si quelques écrits postérieurs aux premiers cités offrent un ensemble de la chaîne, les documents exposés ne sont point, de l'aveu même des auteurs, le fruit de leurs courses, mais tout simplement celui de la lecture des divers écrits partiels. Ces compilations ont ainsi cette froideur qui naît de la distribution didactique des parties. Les faits y sont assemblés comme les plantes dans un jardin de botanique par classes, genres, espèces. Ces statistiques sont très-bonnes pour trouver facilement des renseignements, mais peut-on en faire une lecture continue?

J'ai pensé qu'il fallait peindre la nature, comme elle s'offre à nous, dans tout son ensemble; que la méthode de statistique n'est qu'une décomposition froide et sans vie; que l'examen total pouvait seul amener à des idées générales qui résultent du rapprochement dans l'esprit des diverses parties; que celui qui a vu les diverses parties d'un grand tout, était, par ces circonstances, que rien ne peut

suppléer, en position de donner à chacune les proportions et le ton de couleur convenables pour l'impression harmonique de l'ensemble. Les jugements sur les choses ne résultent que des comparaisons tacites que fait l'esprit avec le tout ou avec des parties analogues. Or, ces comparaisons, dans le cas d'une connaissance partielle, sont impossibles. L'esprit manque ainsi du module régulateur. Je me sers ici à dessein d'expressions générales, parce que je crois que cette réflexion peut s'appliquer à d'autres choses qu'à la description d'une chaîne de montagnes.

Mais si cette circonstance d'une exploration générale m'a suggéré de tenter la rédaction de mes voyages dans les Pyrénées françaises, je ne pourrais avoir la même confiance en traitant les choses dépendantes des sciences. Je n'offre ainsi mes observations sur la géologie et la physique qu'avec cette réserve qui est convenable dans ma position; mais quelquefois les erreurs peuvent être utiles. Les

esprits supérieurs qui succèdent les évitent comme des choses reconnues, et du sein de ces notions confuses peuvent être extraites par une habile main quelques vérités.

Du moins cet ouvrage aura toujours l'avantage d'une couleur locale. Il fut écrit presque entier en face du magnifique amphithéâtre des monts; sur leurs sommets dominateurs, sur les rochers qui hérissent leurs vastes glaciers, sous l'ombre épaisse des forêts primordiales, et au milieu de la sauvage harmonie des cataractes et des gaves bondissants. Ces esquisses pourront ainsi réveiller par leur fidélité les souvenirs de l'ami des montagnes.

Les relations manuscrites des voyages sont pleines de petits détails où le narrateur a paru se complaire. Le sentiment de propriété leur donne du prix à ses yeux : ces choses firent partie de son existence. Mais le lecteur ne peut sentir et goûter que les idées générales. Seules, elles peuvent répondre aux questions

qu'il adresse tacitement à l'auteur, lorsque ses yeux voient le titre de l'ouvrage : nécessité est donc de sacrifier une foule de faits et de répétitions qui n'ont qu'un intérêt personnel : j'ai beaucoup élagué; peut-être n'ai-je point apporté encore à cette opération assez de sévérité; des souvenirs chers ont pu rendre mes mains trop bienveillantes. Le lecteur, en songeant aux aimables émotions de sa jeunesse, excusera peut-être mon indulgence.

Un puissant motif m'a dirigé pendant mes derniers voyages dans le dédale périlleux de ces montagnes, et dans le travail de la coordonation de mes matériaux. Dès que je fus époux et père, je sentis que mon plaisir et mon devoir étaient de dévouer mon existence à ma femme et à mes enfants; je les eus toujours en vue dans toutes mes actions. Puisse ma relation guider mes enfants dans ces parages difficiles; leur faire aimer la nature, les hommes; les élever à Dieu; et en retour

de toutes ces impressions bienfaisantes, leur inspirer de la gratitude et de la confiance pour leur père.



TABLEAU
DES PYRÉNÉES
FRANÇAISES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.



ASPECTS DIVERS DES PYRÉNÉES. — ABORD DU ROUSSILLON PAR LE COL DE PAILLERS. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DU PAYS ET DES VILLES.

Les Pyrénées, une des chaînes les plus régulières, se déploient en ligne droite du sud-est au nord-ouest, offrant partout de loin à l'étranger une barrière colossale placée entre deux états, et par son importance géologique, l'un

des plus beaux et des plus utiles ouvrages du Créateur. Ce vaste spectacle et les grands souvenirs que lui rappelle l'histoire, s'emparent fortement de son ame, et lui inspirent un trouble où dominent tour à tour l'étonnement, l'admiration et l'effroi. Il est intéressant de comparer leur impression aux divers abords et aux diverses heures. Déja d'Auch on les aperçoit distinctement comme une masse de nuages bleuâtres bizarrement groupés aux limites de l'horizon, et dominant d'une manière gigantesque sur les longues chaînes des coteaux intermédiaires.

Je les vois de nouveau dans ma mémoire, des hauteurs qui dominent la plaine du Pont-Long au nord de Pau. Les derniers rayons du soleil donnaient à quelques parties la couleur et l'éclat. Je reconnaissais à sa cime fourchue le pic du midi d'Ossau, but principal et hasardeux de mon voyage à cette époque, pyramide gigantesque, isolée au loin des montagnes les plus voisines, et sur laquelle mes yeux se fixaient avec des impressions successives d'audace et d'inquiétude. A l'extrémité de l'horizon, à l'est, le pic de Bigorre s'avançait, comme un cap dominateur, sur la longue suite de pics adossés à ses

flancs, sur les coteaux amoncelés qui s'appuient sur ses bases, et servait encore de point de reconnaissance au voyageur éloigné qui le contemple, comme du bord lointain de l'horizon le navigateur fixe ses regards sur le sourcilleux promontoire qui lui annonce la terre. Insensiblement les faces éclairées et saillantes se détachèrent moins des revers obscurs et du fond des vallées que couvraient les ombres; les chaînes parallèles et rangées en amphithéâtre se confondirent en une haute et sombre barrière. Bientôt les larges créneaux de ce mur formidable semblèrent se perdre en une ligne continue; la nuit naissante faisait ici comme une longue distance, et confondait les formes, les hauteurs et les revêtements divers des monts. Enfin, la masse entière disparut sous les voiles ténébreux, et la nuit plongea dans le néant les Pyrénées.

Des impressions plus douces naissent de l'aspect des Pyrénées au lever de l'aurore. Que ne puis-je placer le lecteur avec moi sur la montagne de Cette, lorsque le soleil sortant de la Méditerranée, étincelante alors comme une vaste fournaise, teint de rose et d'azur les sommets neigés du Canigou, des monts de la Cerdagne

et du pays de Foix, tandis que la longue base de ces trônes aériens, tout entière dans l'ombre, se revêt insensiblement d'une écharpe de vapeurs à chaque instant plus blanchâtres et transparentes; la lumière descend du haut des monts jusqu'au fond des vallées, qui se devinent dans les profondes découpures de la chaîne. Le spectateur sensible verrait alors, dans cet imposant amphithéâtre, un monde attrayant et inconnu vers lequel il précipiterait ses pas.

Pour atteindre à ce Roussillon, depuis longtemps désiré, je ne voulus point l'aborder par la côte noyée qui s'étend depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Collioure. M. Chauzenque, mon camarade dans ce nouveau voyage, et moi, nous concertâmes, d'après les cartes de Cassini et les voyageurs précédents, le plan le plus avantageux. Je dois noter ici, comme un des traits les plus heureux de mon voyage, d'avoir eu un tel compagnon. Condisciples, compatriotes, amis, sa société m'offrait ainsi cette aisance, cette intimité que l'on ne trouve que dans les liaisons formées dès l'adolescence; capitaine du génie, et distingué dans un corps qui ne compte que des hommes d'élite, ses connaissances étendues con-

couraient puissamment à rectifier mes observations. Nous résolûmes de pénétrer par la vallée de l'Ariège jusqu'au col de Paillers, placé sur la ligne qui sépare les eaux de la Méditerranée de celles de l'Océan. Son versant occidental jette les eaux de l'Ode dans l'Ariège, et son versant oriental dans la Sonne qui non loin de là porte son tribut à l'Aude. Cette ligne importante qui divise les bassins des deux mers touche ici, dans la direction sud et nord, la source de la Téta vers la crête, celle du ruisseau d'Orgeix, et la source du Rebenti près le village de la Fajolle. La masse du pic Saint-Barthélemy forme un de ses points principaux vers la lisière des Pyrénées.

Le revers du port de Paillers à l'est est beaucoup plus raide que le côté occidental. Ainsi que la plupart des ports des reins secondaires, la partie la plus élevée est un pâturage où paissent en paix les troupeaux dans la belle saison. Couverts de profondes neiges durant l'hiver, et servant de débouchés aux vents furieux, ils n'offrent alors à l'homme qu'un passage qu'il tente en tremblant.

A la fin du brusque ressaut que forme la montagne à l'est, nous vîmes quatre croix plantées

près de la route. Elles avaient été élevées chacune à la place où l'on avait trouvé les corps de quatre malheureux montagnards qui furent engloutis sous une avalanche l'hiver précédent, lorsqu'ils allaient monter au port. L'éloignement de ces croix de la route prouve qu'ils furent jetés violemment sur la pente, dans les terribles bonds de l'avalanche. Ce coup violent, autant que l'asphyxie et l'engourdissement, dut causer leur mort. Ils étaient huit; deux assez distants du gros de la troupe ne furent point atteints, deux autres ne furent enveloppés que des dernières couches de la masse, et avec des efforts redoublés parvinrent à se dégager. Pâles et tremblants, ils rebroussèrent vers le village de Mijanès, sans tenter de donner des secours dangereux à leurs compagnons ensevelis. Une crainte extrême dénature ainsi l'homme. Tous les sentiments qui le liaient à ses semblables s'éteignent, et il ne reste en lui que l'instinct de conservation, qui, dans ces cas terribles, devient un égoïsme hideux. Alors les ames fortes conservent seules encore les caractères de l'humanité, et nous offrent ainsi les beaux traits qui frappent d'admiration dans les relations des naufrages, des

champs de bataille et des courses dans les montagnes. Dans l'attendrissement qu'ils nous inspirent, on se dit, voilà l'homme, et les autres ne sont que comme des malades qui ne se connaissent plus.

Des hauteurs du port, nous voyons les reins qui descendent vers la plaine s'arrondir, élargir leurs vallons. L'aspect général vers l'est et le nord est moins âpre que le côté de l'ouest ou du pays de Foix.

Quérigut, un des bourgs principaux de la vallée de l'Aude, est placé sur une éminence, et est encore remarquable de loin par les ruines d'un château qui, par leur masse et leur forme, représentent un pylone d'un temple égyptien. Deux énormes rochers sont dressés à leur côté, et rappellent le souvenir de ces statues colossales placées à l'entrée des temples de la vieille Égypte. L'enceinte de ces montagnes, autant que la grande vallée du Nil, est d'accord avec ces proportions colossales, et l'illusion nous transportait en des siècles et des lieux antiques.

Mais, hors cet aspect, les scènes ordinaires de la vallée de l'Aude ne pouvaient fixer nos regards. Nous demandions la terre du midi, son

luxe de végétation, ses parfums, son ciel radieux, et suivant avec empressement les pas de notre guide agile, nous passâmes le torrent sur *le Pont-du-Marchand,* et gravîmes une montagne couverte de vieux sapins que leur éloignement des plaines a sauvés. Cette forêt finit à un immense plateau herbeux et inondé, d'où la vue s'étendait dans les plaines du Languedoc, et suivait au-delà les chaînes de la montagne Noire vers le nord, et des Cévennes vers l'est. Notre guide le nomma *le Plat-de-Madres.*

Les sapins reparurent au col de *la Galline.* Par une pente brusque et d'une descente difficile à cause des branches pendantes, nous arrivâmes au fond d'un vallon solitaire. De là remontant un autre petit col, nous descendîmes à *Lacombe-de-Lapazut*, immense, beau et solitaire bassin, qui se termine au levant par *le Col-de-Jaon.* Là s'ouvrait une des avenues du Roussillon, par la vallée qui descendait à Mosset et à Prades.

Le Roussillon fait dans les Pyrénées un système distinct du reste de la chaîne par sa culture toute méridionale, par la physionomie de son peuple, et surtout par la disposition de ses grandes vallées longitudinales. La main puissante

qui traça la figure du globe appela toutes les eaux du levant des Pyrénées dans la profonde dépression du bassin de la Méditerranée. Ces eaux, dans un cours parallèle à la crête, creusèrent ces trois grandes vallées où coulent la Gly, la Téta et le Tech; tandis que les autres grands torrents des Pyrénées s'échappent presque tous dans une direction perpendiculaire à la chaîne. La masse du Canigou fut le centre de tout ce système. Ce mont et ses immenses contreforts, qui se projettent circulairement, repoussent au loin les eaux de la Téta et du Tech, et est distinct des bancs adjacents des Pyrénées par sa masse et sa hauteur.

Nous précipitons nos pas du haut du Col-de-Jaon vers Mosset, long-temps caché dans les profondeurs de la vallée. Cette ville est placée sur un monticule : ce qui dispose en amphithéâtre toutes ses maisons vers le midi ou la plaine de la Téta. Cet aspect serait pittoresque, si presque toutes ses maisons n'étaient hideuses. Ces constructions, si différentes de celles des autres peuplades des Pyrénées, annoncent l'imitation de la négligence de la nation voisine. Je n'ai offert ce trait que pour cette conséquence qui se repro-

duira souvent. Il présente les restes d'un vieux château, et partout des pans de murailles qui ceignent Mosset en entier. La ville est entourée de deux gaves, qui s'unissent à sa base. Cette fortification naturelle facilitait encore la défense.

Un granit grossier et en décomposition forme la charpente des montagnes, depuis la vallée de l'Aude jusqu'à la vallée de la Téta. Deux chaînes qui bordent la rivière de Castellanne, frappées de la stérilité qui suit partout le granit, sont hideuses de nudité et de débris. Mais les fonds sont cultivés; des vignes nombreuses mêlées d'oliviers se montrent à l'embouchure du vallon. Bientôt les brillantes fleurs du grenadier en haie parent la plaine de Prades. Voilà une région nouvelle; c'est l'air chaud du midi, la terre du soleil.

Les fonds, arrosés à volonté par des canaux de dérivation, offrent la végétation la plus vigoureuse. Les cultivateurs recueillent dans l'année plusieurs récoltes. Si au printemps on couvre le sol de fourrages, après leur coupe, on plante de suite du maïs, des haricots, et ces deux récoltes nouvelles sont serrées en automne.

Si la terre fut ensemencée en blé, la charrue passe immédiatement après la faucille, et une récolte abondante de pommes de terre et de fourrages suit bientôt la première.

La longue vallée depuis Prades jusqu'à Perpignan étale partout sur les bords de la Téta cette richesse, tandis que les oliviers sont abondamment semés sur les flancs des montagnes toujours arides et décharnées. Elles s'écartent pour aller former au midi la chaîne des Albères, et au nord se lier aux Corbières et se fondre dans la plaine; elles n'ont plus sur leurs flancs cette parure verdoyante qui charme les yeux dans les Pyrénées; elles viennent de perdre sans dessein dans mon récit leur nom, par suite de leur changement de physionomie; elles développent dans leur écartement la plaine du Roussillon, qui devient plus nue et plus sèche à mesure que l'on s'approche de Perpignan et de la mer.

Perpignan est bâti sur une légère éminence. Par suite de cette disposition, les rues sont propres; les maisons sont assez élégantes; l'ensemble de la ville plaît; la citadelle domine la ville; ses murs et ses canons sont là pour remplacer les fiers escarpements et les glaciers qui man-

quent en ces lieux aux Pyrénées, et qui seraient une défense bien plus sûre. Perpignan, possédée avant Louis XIV par les Espagnols, offre encore dans ses édifices, dans la physionomie et l'esprit de ses habitants, des traces de cette nation. Je vois encore le palais de l'inquisition, avec ses larges portes cintrées, surmontées d'énormes voussoirs. Les farouches dominicains semblaient, par la solidité du monument, vouloir le consacrer à l'éternité, et ils ont enfin disparu de cette contrée, comme passe le nuage orageux inspirant à son aspect une muette terreur et laissant après lui les ravages, le désespoir et la mort. La noire couleur de l'édifice rappelle son ancienne destination. Comme la pensée qui l'éleva était infernale, il semble à dessein avoir été revêtu des sombres couleurs de l'enfer; ses grandes fenêtres sont divisées par une croix de pierre. La croix ne doit rappeler que des idées de piété et de pardon; elle nous est représentée comme le garant du salut du genre humain. Ils étaient donc insensés ces hommes de multiplier la croix dont ils méprisaient la leçon; ce signe de rédemption générale était dans leurs mains comme la tête de Méduse.

Je crus voir dans l'attitude et la physionomie générale des assistants à la messe, un reste de la terreur que les inquisiteurs avaient jadis imprimée en ces lieux. Cette dévotion n'était point de l'amour, c'était de la crainte. Ils semblaient être encore sous l'œil sournois des infames espions du Saint-Office; ils semblaient adorer le génie du mal.

Le vaisseau de la cathédrale de Saint-Jean est grand et hardi. Des inscriptions gothiques indiquent son origine vers 1500. Tout l'intérieur semble annoncer que les Espagnols l'avaient quittée hier. Ici, comme dans toutes les villes du Roussillon, les usages espagnols ont été adoptés. Peu de tableaux dans les églises, mais beaucoup de statues en bois doré ou peintes de couleurs naturelles, et une profusion d'ornements et de dorures.

De petites chapelles, ou simplement des niches pour une madone s'offrent souvent au confluent de deux chemins ou sur des points dangereux. Tous les dévots, en passant, prient et se réconfortent. Ces usages populaires prouvent la sensibilité prompte et l'imagination vive du Midi. Ses habitants ont besoin de la multiplicité de

ces impressions religieuses, de la continuité des relations avec le ciel. Comment des facultés si nobles sont-elles perverties et deviennent-elles souvent de puériles superstitions, un odieux fanatisme ! Comment ? parce que des gouvernements inertes laissent l'ignorance unie à ces belles inspirations; que des moines fourbes placent leur intérêt à entretenir cette rouille, pour jouir commodément et sûrement, sous un masque convenu, de tous les vices. La superstition agit comme le despotisme, par l'organisation du petit nombre contre la masse aveugle; mais plus habile que lui, elle empêche la résistance dans son principe, en paralysant la pensée ou inspirant une folie favorable, tandis que l'autre n'emploie pour moyens que des liens physiques qui laissent toujours l'idée et l'espérance de les rompre.

La plaine de Perpignan à la mer est sèche, aride. L'aloès est employé à former des haies pour les vignes, les champs. La tige qui portait les fleurs avait dans quelques-uns de quinze à dix-huit pieds. Les roseaux, autre plante du midi, qui croissent abondamment sur ce sol, y servent à former la latte-feuille des maisons. Le tamarix

se montre çà et là, et annonce à la fois le midi et le rivage prochain. Les murs qui ceignent ici tous les villages, et même le groupe de deux ou trois fermes, dénotent encore le voisinage de la mer. Les pirates ont déja rendu ces défenses nécessaires. Aujourd'hui plusieurs de ces enceintes tombent de vétusté sans être réparées; leurs ruines prouvent le perfectionnement des grandes sociétés, qui savent enfin protéger les citoyens contre la barbarie.

Nous atteignîmes la mer à Collioure. C'est une anse entourée de deux masses de maisons, séparées par un fort. Cette anse, ouverte et exposée ainsi aux coups de mer, ne peut offrir un asile sûr aux gros vaisseaux; les petites embarcations sont tirées sur la plage.

Port-Vendre offre une baie qui se courbe à angle droit, et ouvre ainsi, dans le second côté de l'angle, un abri parfait aux navires. Aussi le gouvernement a-t-il fait là de grands travaux; et par la force irrésistible des choses, Port-Vendre se grossira sans cesse, tandis que les vieilles maisons resteront dans leurs ruines à Collioure.

La côte depuis Argellez jusqu'au cap Cerbère,

extrémité sud de la France, est découpée en baies formées par les vallons longitudinaux des Albères, dont les chaînons parallèles viennent plonger dans la mer. Les roches de la rive de Port-Vendre sont une pâte argileuse, semée de rognons de quartz qui, ayant mieux résisté que l'argile à l'action rongeante des flots et de tous les météores, hérissent d'une manière remarquable la face perpendiculaire des masses rocheuses de la côte. Toutes les pentes sont couvertes de vignes, qui, mûries par un soleil ardent, donnent un vin très-noir et très-chaud. Les oliviers sont plantés partout sans ordre comme une récolte supplémentaire à celles du blé et du vin.

Collioure et Port-Vendre sont défendus par plusieurs redoutes. Le fort St-Elme, placé sur le chaînon qui sépare les deux bassins de Port-Vendre et de Collioure, les protège également, et semble, en cas de malheur, placé pour être le refuge des garnisons de ces deux villes. Voilà les fortifications de l'époque actuelle : plusieurs tours menaçantes et pittoresques, qui se montrent sur les sommets des montagnes dans le Roussillon, et qui sont plus nombreuses vers le

littoral, annoncent le système de défense d'une autre époque. Ainsi, sur les sommités qui dominent la mer se dressent les tours de Caroch, d'Empages, du Bayle, du Rex, de Madeloc et de la Massane. L'œil du navigateur et du voyageur est étonné de trouver ces formes connues qui annoncent la main de l'homme, sur des points qui ne semblaient être que la région des nuages et des vents. La tradition se tait, ou n'offre que des notions absurdes sur ces constructions. Il est éminemment probable qu'elles durent appartenir à un système général de signaux pour annoncer la présence, les forces de l'ennemi, soit par des feux allumés, ou par d'autres moyens qui offriront plus d'identité entre ces tours et nos télégraphes.

Les vallons des Albères sont riants par l'abondance des vignes; mais rentrés à Argellez, dans la plaine du Roussillon, nous la revîmes dans toute sa nudité et sa sécheresse. Notre route par St-André et St-Genix, pour atteindre au village du Boulou, fut à travers un pays couvert de pierres et sans ruisseaux. Ce haut plateau ne peut recevoir des filets d'eau dérivés du Tech, qui passe au nord. La petite rivière de la Mas-

sane qui coule au midi, reçoit toutes les eaux des pentes septentrionales des Albères. Ainsi, ce plateau n'est abreuvé que des eaux du ciel. Il est composé de débris granitiques, et ces deux causes font la pauvreté de ses récoltes. La vigne robuste et vivace pare cependant quelques lambeaux de sa surface. Ainsi, la basse plaine du Roussillon, quoique comprise entre deux chaînes des Pyrénées, n'offre aucun des caractères des pays de montagnes; les eaux vives, les pâturages, les arbres frais et abondants : nue et sèche, elle ressemble aux mauvaises friches du Languedoc. Aux causes assignées il faut joindre encore, pour expliquer sa stérilité, l'influence funeste de l'air de la mer, et le ravage des vents de l'est qu'aucune barrière ne modère.

La scène change au Boulou. Du haut de l'aride plateau, on voit la basse plaine d'où descend le Tech, toute verdoyante de prairies, riche de moissons et d'habitations. Les flancs des montagnes sur la rive droite sont couverts de bois de suriers, qui offrent aux habitants, dans leur écorce, une riche récolte; des bois de châtaigniers partagent avec ces chênes ces pentes assez escarpées; les oliviers sont partout épars. Cette

riante vallée conserve son brillant aspect durant deux lieues jusqu'à Céret. Là un monticule interrompt ce riche tapis, et le rugissement du Tech et la raideur et la nudité des pentes annoncent au voyageur qu'il entre dans les montagnes. Leur caractère devient toujours plus sévère, en remontant par Arles, le Fort-les-Bains, Prats de Mollo, la Preste jusqu'à Costa-Bona, à la source du Tech. Cette vallée, intéressante pour le peintre et le naturaliste, appelle encore les malades aux deux établissements thermaux du Fort-les-Bains et de la Preste.

CHAPITRE II.

ASCENSION AU SOMMET DU CANIGOU, DISPOSITION GÉNÉRALE DES CONTREFORTS DE CE MONT.

Nous errions depuis plusieurs jours dans le fond des vallées du Roussillon, voyant de loin, sous toutes ses faces, le dominateur de cette région, le haut Canigou, et son aspect nous rappelait sans cesse qu'il avait été pour nous le but de vœux anciens qu'avaient contrariés, dans leur exécution, de longues années d'attente. Le gravir était la course la plus importante que puissent offrir les Pyrénées à l'est. M. Compaguyo, médecin à Perpignan, nous avait été indiqué comme un des explorateurs de cette montagne. Nous nous présentâmes à lui avec le seul titre de naturalistes, et il nous valut le plus aimable accueil. Qu'il serait déplorable que le commerce, l'identité de caste ou de secte fussent seuls des

causes de rapprochement entre des hommes inconnus les uns aux autres, et que les sciences ne pussent pas produire la même sympathie entre leurs prosélytes ! M. Compaguyo, après nous avoir montré une collection très-intéressante des oiseaux et des insectes des Pyrénées, recueillie de ses mains, nous donna avec zèle et prévenance tous les renseignements nécessaires. La route fut tracée par Arles et Corsari, misérable village où nous eussions à peine pu trouver du pain grossier pour aliment, et de la paille pour lit, mais où M. Vilanova, maire, s'offrit pour nous recueillir et nous donner une aimable hospitalité. Notre surprise fut grande de trouver près des huttes du village, sous le toit de notre hôte, les cartes de Cassini et une conversation érudite.

Les approches du Canigou décèlent le caractère sauvage de cette montagne. Des lambeaux de vignes s'offrent dans les alentours d'Arles, et puis règne la stérilité sur les flancs des monts.

De Corsari à Valmanya est un pays triste et désert. Quelques ifs, extrêmement rares dans les Pyrénées, parurent sur le revers sud du mont de Baltères. De vieilles souches indiquaient ici

comme partout que la hache abat les bois, et que les animaux, en broutant les pousses nouvelles, achèvent la destruction. La montagne de Baltères est percée en plusieurs points par des mines. Ce sont des boyaux étroits où travaillent de quatre à huit ouvriers. Le revers au nord, par une pente brusque et sans culture, nous amena à Valmanya, chétif hameau qui ne nous offrit d'autre avantage que d'être un des points habités les plus rapprochés du Canigou. Il nous fallut à deux partager une mauvaise paillasse dans un grenier ouvert à tous les vents, et la table fut correspondante à ce gîte. Les Sybarites ne doivent pas voyager dans les montagnes.

Nous partons à la clarté de la lune, et remontons jusqu'à un fond tapissé de hêtres en taillis. Des hauteurs du col, nous apercevons les flancs du Canigou. Le vallon de *Prats-Cabréri* nous en sépare. Cette région est sauvage, et une seule cabane de pasteurs interrompt sa solitude et son vaste silence. Après, dans un pâturage, nommé par nos guides le *Clos-Stabeil* ont commencé les sapins et le charmant tapis de rhododendron, d'anémones et de gentianes. Le genièvre et le genêt, d'une espèce plus fleurie

que le genêt commun, tapissent encore les bases du Canigou. Un bois de pins rouges s'élève au-dessus des sapins. Parvenus au laquet de Belach, tout a manqué, et les neiges et les rochers ont remplacé la nature vivante. C'est la stérilité d'un désert de l'Afrique ou des côtes de la Sibérie.

Nous montons de ce plateau nu, pour atteindre la crête du rein à notre couchant qui descendait de la cime du Canigou; parvenus sur l'arête, nous en suivons la route toute composée de quartiers de rochers fracassés et empilés, en nous plaçant un peu au-dessous du côté de l'ouest, pour nous mettre à l'abri d'un vent furieux de l'est qui eût rendu notre ascension difficile et dangereuse.

Au sommet s'offre tout à coup, dans un immense horizon circulaire, la Méditerranée étendant son onde bleuâtre et ses rivages qui se perdent dans les brumes; ces rivages qu'animent les peuples les plus civilisés et qui s'honorent des plus belles scènes de l'histoire: la Catalogne, toute couverte de longues croupes montueuses; dans l'ouest, l'immense banc des Pyrénées, où surgit fièrement la crête revêtue de ses glaces et de ses rochers; et vers le nord,

les champs de France. Ainsi la mer, les montagnes et la plaine présentent à la fois au spectateur les contrastes les plus frappants, lui rappellent ses plus douces affections et ses plus beaux souvenirs.

Les premiers moments dans des positions semblables sont toujours donnés aux sensations. L'examen scientifique n'occupe que les seconds, lorsque l'ame est saturée de grandes émotions. Une région toute granitique s'étend depuis le pont de Paillers, par la route que nous avons suivie, jusqu'au littoral de la Méditerranée, composé d'un terrain tertiaire, produit des cailloux roulés, descendus des lointaines hauteurs, mêlés au sable du rivage. Les Albères et la crête sont de ce granit grossier que nous avons vu partout en décomposition. Le Canigou, la pierre angulaire de tout le système de l'est, ne pouvait manquer d'être composé de cette roche. Elle est, sur ces cimes, moins décomposée que dans les bas-fonds, où l'infiltration des eaux la pourrit profondément. Elle est là aussi moins homogène, offrant des veines nombreuses de quartz et des couches de roches de transition. Je dis couches, en portant mon regard sur le passé;

car dans l'état présent, le pic n'offre qu'un amas de roches fracassées. La raison de cette différence se voit facilement : dans la cristallisation, les éléments du granit durent se déposer dans les proportions les plus régulières aux bases des monts ; tandis que des éléments plus divers et des accidents plus nombreux apportaient du trouble dans la formation de la coupole.

Un vaste gouffre est à nos pieds à l'est. L'action des météores qui décompose et brise les rochers, les lois de la pesanteur qui déterminent leur chute, toutes ces causes ne peuvent expliquer la formation de cette immense excavation. Son existence doit remonter à l'origine de ces monts ; et la conjecture la plus probable, est celle d'un affaissement local de la base occasioné dans ces matières molles encore.

Le côté opposé de notre haut observatoire, offre des bandes épaisses de neige qui descendent jusque dans les vallons inférieurs vers l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, et qui annoncent que ces montagnes jouissent d'un haut rang dans la chaîne des Pyrénées. Le Canigou, en effet, selon les mesures géométriques de MM. Vidal et Reboul, a 2809 mètres (1441

toises) au-dessus du niveau de la mer. Il est le dominateur de l'est des Pyrénées. L'étendue, la divergence circulaire de ses contreforts, indiquent que, dans l'origine, un amas immense de matières fut accumulé dans cette partie. Il a repoussé au loin de sa masse les deux grands torrents du Tech et de la Téta, formés principalement des eaux de ses neiges et de ses sources. Leur distance moyenne est de 24,000 mètres, ou cinq lieues ordinaires, jusqu'à la plaine maritime du Roussillon où ces deux torrents rapprochent leur embouchure, et cet intervalle est occupé par ce mont et ses appendices. Ainsi le Canigou forme dans le Roussillon comme une fausse crête. Il divise les eaux, et les jette en deux grandes vallées parallèles et longitudinales. Il semble ainsi former dans la chaîne un système particulier. La crête générale qui partage les eaux de la France et de l'Espagne, est, au point le plus près, distante de 3,000 toises, et passe à Costa-Bona au-delà du Tech, et situé dans le méridien du Canigou.

La cause puissante qui plaça le banc du Canigou à une grande hauteur, ne travailla point seulement sur ce point dans l'est. Cette partie

de la chaîne est tout entière à une hauteur respectable. Il était facile de présumer cette élévation soutenue, par l'indication seule de la hauteur du Canigou. Car la nature ne travaille point par saccades, et n'avait point déployé un grand effort pour l'érection du Canigou sans étendre au loin ce puissant mouvement. On pouvait donc facilement, sans les connaître, croire que ce haut mont n'était pas entouré de nains. Cette régularité des grandes causes est le caractère des ouvrages de la nature. On la sent dans la formation des montagnes comme dans celle des ailes d'un insecte, ou des pétales d'une fleur.

Les habitants de tout pays, et surtout les Méridionaux, ont des contes locaux, et ces contes sont nécessairement dans le sens de la passion dominante. Nous devions donc nous attendre que si nos guides roussillonnais nous communiquaient quelques rêveries, elles reposeraient sur des idées religieuses. En effet, Jean Solère et Aloy, nos guides de Valmanya, nous révèlent qu'au pic était attaché un anneau de fer qui servit à amarrer l'arche de Noé; de là s'envolèrent le corbeau et la colombe. Nous y trouvons

seulement une croix de fer à trois branches, implantée dans un pilier de pierres. Une autre du même genre s'est montrée sur une autre cime du Canigou. Ils nous dirent qu'il en existait ainsi huit à neuf sur divers points de cet amas de montagnes sur lesquelles plane le nom de Canigou, mais que les autres ont été dérobées. Il semblerait qu'ici, près du ciel, loin de la terre, les hommes, dépouillés de leur avidité et de leur fourberie, ne devraient offrir aux regards de l'Éternel que des actions pures comme l'air dont ils sont environnés.

Revenus au Clos-Stabeil, nous traversons en écharpe un rein qui nous séparait du vallon de Fillols, que nous voulions suivre pour nous rendre à Villefranche. L'eau du vallon où nous nous trouvions nous eût conduits par Taurinya à Prades; et celle du vallon plus à l'est que nous avions remontée, et nommée la rivière de la Lentilla, nous eût amenés par Valmanya et Vallestaria à Vincac. Tous ces cours d'eau, resserrés entre les contreforts du Canigou, vont d'ici vers la Téta. La montagne de Battères, attenante au sommet principal, est l'origine des versants vers le Tech.

La hauteur du Canigou détermine, malgré l'éloignement du Tech et de la Téta, sur les rives desquelles viennent se fondre ses derniers gradins, une pente rapide à ses contreforts. Leur état de ruine et leur stérilité ont pour cause première cette disposition. Les éboulements empêchent l'accumulation des couches de terreau végétal; et long-temps encore jusqu'à l'affaissement des sommets en talus d'une pente douce, ces montagnes conserveront leur aspect hideux de nudité. Leur nature granitique est une autre cause d'infertilité. Rien de plus affreux que le flanc de notre droite jusques et après Fillols. De continuels décombres amoncelés, et pas une plante, un arbre, un lambeau de gazon qui amortisse la dureté de cet entassement de ruines, et réjouisse l'œil. La couleur rougeâtre de ces rocs semble indiquer la présence du fer. Ce métal, qui dans nos mains rend la terre féconde, est dans son sein une cause de stérilité; et comme il est très-abondant dans l'est des Pyrénées, ce doit être une des causes générales de la sécheresse, du manque de végétation des montagnes du Roussillon. Enfin la verdure nous annonça de loin, avant d'être au village de Fillols, la

présence de l'homme. Il nous tardait de retrouver nos semblables, et leurs secours pour réparer nos forces épuisées par une ascension pénible, par une descente plus fatigante encore, sur des pentes rapprochées de la perpendiculaire, composées de rocs éboulés, et sous les feux du soleil du Midi.

De Fillols au bourg de Corneilla, le vallon n'offre qu'un aspect vulgaire de champs et d'habitations; mais depuis Corneilla jusqu'à Villefranche, c'est un des plus jolis bassins de ces montagnes. Combien on l'apprécie après les tristes déserts franchis depuis le Canigou! Une belle route, construite principalement pour aller aux bains de Vernet, à une demi-lieue au sud, le traverse. Ces établissements thermaux entraînent toujours après eux dans ces montagnes les grandes constructions publiques et les douceurs ignorées de la civilisation. Les collines voisines, d'un marbre rouge et bleu, ont couvert ce bassin de leurs débris féconds, et se parent elles-mêmes de vignes et d'arbres à fruits, sur tous les points où le roc n'est pas tout vif ou perpendiculaire. Sur la rive gauche du torrent, un long canal soutenu par des arches, fournit l'eau

à plusieurs jardins, à la file les uns des autres, et amène sans doute la masse de son cristal à Villefranche. Dans cet enclos, la beauté des vergers, la richesse des moissons, la fraîcheur des prairies, la vigueur des vignes, semblent devoir faire préparer aux heureux habitants de nouveaux greniers et de nouvelles cuves, et charment le voyageur par ce luxe de végétation, et par les espérances qu'il en conçoit pour ses semblables.

CHAPITRE III.

HAUT-ROUSSILLON. — COL DE LA PERCHE. — CERDAGNE FRANÇAISE. — PHYSIONOMIE, MŒURS DES ROUSSILLONNAIS. — VALLÉE DE CAROL. — CONTREBANDIERS.

Un château s'offre de loin sur un monticule et commande Villefranche, placée entre deux montagnes voisines. Ce fut une conception bizarre d'enclore cette ville de murs, de la fortifier, puisqu'il suffirait des pierres de la montagne, occupée par un ennemi, pour la détruire. Mais le château commandait le défilé; il fut sans doute la demeure du seigneur suzerain qui fit construire la ville à ses pieds, pour la gouverner plus sûrement. Deux rues parallèles forment Villefranche, et occupent, avec le torrent et les murs, toute la largeur du défilé.

Le vallon s'élargit bientôt après Villefranche, et présente un assez doux aspect de fertilité. Au milieu, vers la petite ville d'Olette, sont les ruines d'un ancien château nommé la Bastide. Une vaste prairie non loin s'offrit, couverte de débris schisteux entassés par le torrent, gonflé subitement par les avalanches. Bientôt les gazons et les fleurs viendront couvrir de leur parure les unes et les autres, et effacer les traces de la féodalité et des orages. Ainsi les causes générales, comme la végétation, la civilisation, sont sans cesse, dans la main de Dieu, des sources de biens qui font disparaître les anomalies à ces grandes lois qui tendent constamment à tout régulariser, à tout perfectionner.

Olette, à la distance de 4,000 toises de Villefranche, est une longue rue sur le penchant du mont. Deux torrents se réunissent sous son pont avant d'aller se confondre dans la Téta, et laissent entre eux un petit promontoire où, dans la position la plus pittoresque, s'élève un édifice carré, flanqué aux angles de petites tours. Ces situations romantiques qui exciteraient l'admiration dans les plaines, sont tellement prodiguées dans les montagnes qu'on les remarque à peine,

et qu'il faut les noter pour en conserver le souvenir.

Une heure après Olette cessent totalement les oliviers, déja clair-semés, et plus tard disparaît la vigne. Non-seulement le froid, suite de la hauteur toujours croissante, mais encore la raideur, la nudité des pentes chassent ces habitants du Midi qui veulent, pour vivre, un doux soleil et non les rochers et les neiges.

Après Fonpadrose, village dans une position semblable à celle d'Olette, les montagnes prennent le caractère le plus sévère. Un défilé entre deux escarpements verticaux de roc vif se présente. Comment le torrent a-t-il pu se creuser un lit dans cette masse où le fer semblerait impuissant? Son lit tortueux est formé entre deux parois verticales, et le canal est partout de la même largeur. La montagne, forcée de céder un passage, a plaint l'espace au torrent, qui, furieux de cette contrainte, redouble là de vélocité pour s'affranchir bientôt. Je me le représentais gonflé des nues et des avalanches du printemps, roulant avec ses ondes écumantes les rocs brisés, les broyant contre ses rives inébranlables, et répandant au loin, par le mélange

de tous ces sons terribles, un long rugissement, auquel répondaient le tonnerre des cimes et les échos des monts lointains.

Toute cette région, entre Fonpadrose et Mont-Louis, à la distance de 3000 toises, est triste et désolée. Les montagnes n'offrent que des parois verticales, ou des éboulements de rocs qui repoussent le regard du pasteur et du moissonneur. Bien des siècles encore le temps aura à briser de sa massue ces sommets stériles, avant de former des talus faciles et stationnaires où les lichens, les mousses et toutes ces plantes successives qui préparent un sol aux végétaux amis de l'homme, puissent croître et s'entasser.

Les rivières, dans nos plaines, glissent sur un sol presque horizontal, et leur cristal s'écoulerait en une masse compacte, si des vents passagers ne balançaient parfois de légères ondes sur leur surface. Mais dans les montagnes, tous les divers degrés de pente donnent aux eaux les aspects les plus variés et les plus pittoresques. Nous venons de voir la Téta, sur un plan d'une inclinaison régulière et modérée, fuir comme la flèche échappée de l'arc. Ici, vue de dessus le pont, près de Mont-Louis, elle tombe de rochers en

rochers, sur une inclinaison de 45°; ses flots écumants heurtent sans cesse les blocs énormes de leur lit, et, indignés de leur résistance invincible, leur fureur renaissante ne se lasse point. Il semble, à l'aspect de leurs efforts, que tout, à chaque instant, va s'écouler à-la-fois, les flots et les rochers. Comme on voit en dessous, près de soi, les restes d'une arche emportée, on ne se croirait pas en sûreté sur le pont léger de bois qui traverse le torrent, si la fréquence des fortes scènes ne familiarisait, dans les montagnes, avec le péril.

La petite ville et la citadelle de Mont-Louis sont placées sur un vaste plateau herbeux et nu qui forme un large et facile col entre la Cerdagne, la vallée opposée de l'Aude et la vallée latérale du Haut-Roussillon. La nature ayant dépourvu ce passage des défenses ordinaires dans les montagnes, l'art a dû suppléer à ce défaut, et les remparts de Mont-Louis ont été placés là comme une nouvelle crête.

On n'arrive dans son enceinte qu'après avoir monté durant vingt lieues, depuis Perpignan. On sent ainsi que sur ce haut plateau doit circuler constamment un air vif et pur. Sa favorable

influence sur la santé m'a paru manifeste dans le teint blanc, la fraîcheur rosée, la beauté des traits des habitants de Mont-Louis.

Ce col de la Perche est dominé, vers le sud-ouest, par des montagnes élevées, qui paraissent encore plus respectables aux yeux du géologue, lorsqu'il se représente la haute base qui leur sert de piédestal.

Près de quitter le Roussillon, je dois noter quelques traits de son peuple. Un rapide passage suffit-il pour le connaître! Mais les navigateurs qui touchent un instant à des bords lointains, esquissent quelques traits des indigènes, et l'imagination du lecteur achève après le tableau. Je me représentais, d'après les souvenirs de quelques individus de ce pays, vus au collége, les Roussillonnais grands, l'air farouche, le ton grossier. Ces notions se sont trouvées fausses dans leur application à l'ensemble. Leur stature est moyenne. Le caractère général de leur figure est un long ovale, un teint brun, des yeux noirs, un nez saillant et long encore dans le sens de la ligne verticale. Leur ton n'est point aussi rude que celui des Languedociens et des Provençaux. Ceci ne concerne que le peuple, enfant de la

nature et du sol, car l'éducation tend constamment à donner aux hautes classes de la société, en divers lieux, une ressemblance parfaite. Les marins de la côte ont seuls cette âpreté de formes et de ton que la mer donne à tous ses habitants. Mais dans l'intérieur on trouve de la prévenance, de la bonté. Les Roussillonnais ont, dans leurs usages, des choses aimables et pittoresques qui annoncent l'influence heureuse du Midi.

Ainsi leurs danses sont bien plus gracieuses et plus riantes que les monotones rondes des bords de la Garonne ou les lourds sauts des bords de l'Allier. La scène est à Arles sur la place publique; des hautbois, une cornemuse, un petit tambour et un fifre, forment une musique gaie et fort juste. Chaque danseur prend sa partenaire sous le bras, parcourt un grand rond, puis ils se séparent, et la danseuse recule en dansant en face devant l'homme qui la suit, les bras déployés, en faisant claquer ses doigts, et est suivi par elle de même à son tour. Une physionomie riante ajoute à la gaieté des gestes et de la musique, et cet ensemble montre les agaceries, la marche de l'amour. On voit ici, selon la loi de la nature, la femme qui accepte l'hommage de

l'homme, et puis, par pudeur et coquetterie, se retire, résiste; et l'homme, fier du premier regard obtenu, et dans le secret de la défense simulée, poursuit sa partenaire le sourire sur les lèvres et la confiance dans le regard. Puis les groupes de six, huit, dix, forment un rond, tournent un instant en se donnant la main. Les hommes se serrent; et les femmes, prises par eux sous l'épaule, sont enlevées des deux côtés, et l'ensemble offre une pyramide dans un instant de pause marqué par la musique. Souvent un homme enlève seul sa danseuse dans ses bras, la tient suspendue; et les plus forts, les plus adroits la font tourner dans leurs mains et l'asseyent sur leurs épaules, heureux et charmés d'un si doux fardeau. Après, et comme une scène détachée de la ronde générale, le danseur bondit et puis passe sa jambe droite sur la tête de sa danseuse immobile, en restant appuyé sur l'autre. Ils sont habitués à cette souplesse, à cette légèreté, car je n'ai pu remarquer dans les yeux des femmes aucune crainte durant cette passe.

Nous vîmes, le même jour, une danse semblable à Corsari; c'était la fête des mineurs, et

ces noirs habitants de l'Érèbe paraissaient doublement charmés d'entendre la musique et de voir le jour. La volupté, qui est le caractère des danses espagnoles, est ici unie et tempérée par la gaieté, qui est le trait saillant des danses françaises.

Tout ainsi chez les Roussillonnais, langage, physionomie, costumes, usages, mœurs, présente la fusion des deux peuples limitrophes.

Les fortifications qui entourent toutes les villes de ce pays annoncent aussi d'une manière moins gaie le voisinage de la frontière. Les ruines de ces murs attestent la longue paix qui suivit la guerre de la succession. On ne s'occupe point de les réparer, et c'est un bien pour les habitants, qui ont plus d'air, de vue, et sont dispensés d'une défense presque toujours dangereuse par sa faiblesse, et que la mobilité des armées semble rendre à présent superflue.

Mais suivons notre course; pénétrons dans la Cerdagne, et jetons sur la nation espagnole un regard prompt et curieux. Du col de la Perche, la Cerdagne déroule aux yeux de l'observateur sa vaste plaine, couverte de moissons, de prairies; et au loin, les montagnes largement évasées

viennent fondre leurs pentes douces, leurs forêts, leurs champs féconds, leurs vignes abondantes dans ce beau bassin.

Puycerda, capitale de la Cerdagne espagnole, est placé dans une situation délicieuse au bout d'un promontoire qui domine la vallée. Ses rues sont assez bien percées, mais une couleur sombre et sale dans les édifices annonce la négligence et la malpropreté. Quelques maisons spacieuses sont peintes à fresque en dehors. Cette coutume que j'ai vue fréquente en Italie, n'est convenable que sous un beau ciel; et c'est ici, au milieu des pluies des montagnes, une imitation déplacée d'autres parties plus sereines de l'Espagne.

De grands yeux noirs, les cheveux et la barbe noirs sont les traits généraux des hommes. Le caractère de leur physionomie est l'insouciance ou la dureté. Le velours noir ou de couleur brune qui semble absorber tous les rayons de la lumière, forme la plus grande partie des vestes, des pantalons des hommes; et quelques manteaux noirs, jetés sur les épaules et presque toujours dans une position pittoresque, font presque penser que ces personnages, d'une démarche grave et silencieuse, sont des ombres

qui ne sentent aucun des intérêts humains.

Ces mêmes visages à grandes et belles lignes, dépouillés de cette physionomie morose, adoucis par l'influence du sexe, plaisent dans les femmes. Leurs cheveux sont renfermés dans un long rets noir, attaché avec de longs rubans, formant un gros nœud sur le haut de la tête; et recouvert d'un mouchoir blanc dont le bout pendant couvre le réseau. Plusieurs de ces mouchoirs sont en soie cramoisie, et sont plus favorables à la figure. Tous les brillants souvenirs de la galanterie maure-castillane me faisaient entrevoir de douces pensées dans ces yeux demi-couverts par de longs cils. Une jeune fille chantait non loin; et dans l'air et dans sa voix, il y avait déja quelque chose de l'euphonie méridionale.

Hâtons-nous de parvenir à l'église, pour être plus essentiellement en Espagne. Les cérémonies religieuses sont une grande partie de l'existence de cette nation, jadis soumise à Dieu, plus encore par la terreur des cachots et des bûchers que par les espérances du paradis. Les hommes sont sur des bancs latéraux, et les femmes agenouillées au milieu de la nef. Cette séparation des sexes, existante dans toutes les églises espa-

gnoles, est très-convenable. Mais elle tient ici plus à l'influence du caractère national, ardent et jaloux, qu'à celle de la religion. Car les Italiens, non moins dominés par les cérémonies religieuses, mais plus légers et riants, ne se sont point soumis à cette séparation. J'ai vu même leurs églises ressembler à des temples de Cythère, et mille signes réciproques, ou le contact des mains, l'échange rapide de paroles expressives, annoncer, favoriser un sentiment bien terrestre. L'orgue, dans cette cathédrale, accompagnait des voix qui chantaient sur un mode triste et solennel. Les cérémonies de la messe sont ici beaucoup plus multipliées qu'en France. Des statues dorées ou de couleur naturelle s'offrent partout. Les tableaux sont rares : deux qui représentent le même sujet m'ont frappé, non point par le talent du peintre, mais par l'audace de sa conception. Ils représentent le purgatoire : la hiérarchie céleste est dans le haut ; des corps nus sont dans les flammes d'en-bas ; des anges viennent tendre çà et là la main à quelques patients. Parmi ceux-ci, dans le premier tableau, est un évêque. Dans le second, le peintre plus hardi place dans les flammes un évêque, un pape, une

reine, bien caractérisés par une mitre, une tiare, une couronne. Ces personnages même paraissent plus coupables que la foule ; car nulle main céleste ne s'occupe de les arracher du foyer expiatoire. L'église est sombre : un faible jour pénètre par les ouvertures de la voûte ; la porte, à l'instant de son ouverture, établit seule une communication avec l'atmosphère. Aussi l'air, vicié par la respiration, et corrompu encore par les exhalaisons des tombeaux renfermés dans le sol de l'église, est méphitique et suffocant. On est impatient d'échapper à cette oppression, et de dilater sa poitrine dans un air pur. Ce défaut de salubrité annonce l'ignorance des premiers éléments des sciences et l'absence d'une police salutaire.

Ces cérémonies multipliées à l'église qui indiquent le pouvoir des prêtres ; ces moines de toutes les couleurs, fainéants luxurieux et sombres, et sur lesquels, par plusieurs influences puissantes, la nation entière semble dès longtemps s'être modelée ; l'apathie, la morgue de ces figures immobiles dans la place publique ; le mystère de ces vastes manteaux ; la saleté des rues et des maisons ; le regard brûlant de beau-

coup de femmes, que ne pouvaient amortir, même à l'église, les habitudes minutieuses de dévotion ; toutes ces choses, à Puycerda, adaptées à une grande échelle, et unies à mes souvenirs historiques, me représentaient la nation entière.

Mais fixons nos regards sur le paysage attrayant de la Cerdagne. Le Génie de ces lieux doit s'étonner de voir dans son enceinte les couleurs françaises, et d'entendre une langue qui lui est étrangère. La Sègre qui reçoit toutes les eaux de cette vallée, pour en porter le tribut à l'Èbre, semblait devoir couler tout espagnole ; cependant elle passe dans les villages français de Lio, de Sallagousa, d'Estavar, de Bourg-Madame. Les inconvénients de cette fausse ligne de limites sont partout les mêmes; une plus grande facilité à la contrebande, une surveillance dispendieuse et impuissante. Placer les hommes si près d'un mal facile, n'est-ce point les forcer à succomber à son appât ? Le trésor public et la morale gagneraient ici à une nouvelle rectification des limites. Pour communiquer de Mont-Louis avec le Bourg-Madame qui touche la Sègre et la frontière, un chemin libre traverse Livia et son territoire espagnol. La vallée de Carol, dont nous

atteignîmes le chef-lieu après une heure de marche de Puycerda, placée sur le versant méridional, devrait ainsi reconnaître Madrid pour souveraine, et non Paris. Sa communication avec la France est pénible durant six mois, et souvent entièrement interrompue. La nature appelle partout les hommes à suivre le cours des eaux de leur territoire. Ces enclaves, multipliées ici sur plusieurs points, sont des anomalies dans le système général qui devraient disparaître. Le pays d'Andorre, limitrophe, semble avoir été déclaré neutre, tout exprès pour être l'entrepôt des contrebandiers des deux nations. Ses torrents, tributaires de l'Èbre, le déclarent, dans la géographie de la nature, entièrement espagnol.

Les maux produisent souvent des biens. Cette vérité générale a une petite application à notre départ de la tour de Carol, bourg principal de la vallée. Nous gagnâmes à notre frugal souper dans notre taudis, à la dure couche sur le plancher, de partir impatients, par un beau clair de lune, de voir une heure après les premiers rayons du jour teindre les sommités du pays d'Andorre, et de faire ainsi notre marche à ces heures hâtives où la fraîcheur de l'air, le par-

fum balsamique des plantes redoublent les forces, où tout semble vous dire de vous hâter, le mouvement du soleil et l'activité de la végétation, tandis qu'aux heures du midi la nature haletante sous les feux de l'astre stationnaire semble entraîner irrésistiblement le voyageur au repos. Tout est granit en place ou en blocs éboulés dans la sèche vallée de Carol. La végétation naît à l'ouest sur les pentes des montagnes d'Andorre et sur le revers du col du Puy-Morent, où nous parvenons par de vertes et faciles pelouses.

Mais ce qui doit plus fixer notre attention que ces parages vulgaires, c'est notre guide Joseph Fo. Placés hors des frontières naturelles de France, gouvernés par ses lois, mais Espagnols par le fait, les Carolans sont, dès le berceau, appelés à être les agents d'un commerce entre la Cerdagne et le revers septentrional. Comme la fraude offre moins de concurrence et plus de profit, par suite voilà les Carolans entraînés à être des contrebandiers. La force malfaisante de leur position est telle, qu'elle peut être présentée comme un exemple de la fatalité dans les destinées humaines. Aucun n'en échappe, me

disait-on. Quoi ! m'écriai-je, pas même le maire ni le curé? La réponse fut indécise. Un des plus intrépides était certainement notre guide. Sa barbe épaisse et noire, sa physionomie ouverte, son œil fier, le ton libre et franc de ses discours, tout annonçait une organisation vigoureuse et une ame habituée à dominer les dangers. Une guerre continuelle de postes et d'escarmouches à travers les rochers, les neiges, les ombres de la nuit et les tourmentes de l'hiver; quelques blessures qui n'avaient fait que l'aguerrir au péril contre les hommes; la forte trempe de son corps, qui n'avait éprouvé des rigueurs de cette nature polaire que la perte de deux doigts gelés à son pied, faisaient de Joseph Fo, dans son espèce, un héroïque contrebandier. Il se plaisait à nous raconter ses longues aventures, comme tous les hommes qui ont affronté et surmonté de fortes épreuves. Dans une entreprise, au nombre de seize, ils furent assaillis près de Quérigut, dans le haut de la vallée de l'Aude, par une quarantaine de douaniers et de gardes nationaux. La fusillade s'engage : plusieurs des leurs sont blessés; mais ils tuent deux ou trois ennemis, font six prisonniers, leur donnent un

louis à chacun, leur recommandent le secret, sous menace certaine d'être fusillés une autre fois, s'ils disent un mot, les relâchent, et, maîtres du champ de bataille, continuent avec leurs fardeaux leur route pour Quillan. Des scribes des bureaux des douanes, malgré leur parure militaire, sont bien faibles contre de tels hommes.

Aux yeux de Joseph Fo, les douaniers étaient les brigands. Il ne nous témoigna jamais le plus léger scrupule sur l'illégalité de ses actions. La politique des gouvernements sur les douanes échappait tout entière à sa pénétration très-vive et très-juste d'ailleurs. Le ton de cet homme eût pu faire naître quelques doutes sur la justice et la bienveillance des lois prohibitives. Il les trouvait surtout absurdes, puisque, devenant réciproques entre les nations, elles ne font qu'établir une gène générale dans les relations. L'échange facile de tous les biens lui paraissait une loi naturelle. Cet homme était dans le fait un des premiers philantropes du monde; car il regardait le genre humain comme une seule famille, et la communication la plus facile entre ses membres était une conséquence de cette idée. La

ruse et l'audace étaient ainsi à ses yeux légitimes pour corriger les abus fiscaux des gouvernements.

Ce contrebandier, gibier de galère dans les bureaux de la douane, était un fort honnête homme avec ses voisins. De riches négociants de Carol, qui ne voulaient point faire le commerce à coups de carabine, l'envoyaient tous les ans avec de grosses sommes acheter des troupeaux de moutons dans le Languedoc, ou de mules dans le Poitou, qu'il amenait ensuite pour leur compte à Barcelone ou à Valence, et dont il rapportait le produit.

Ce forban, qui méconnaissait la voix du fisc, était vivement sensible à celle de l'humanité. Traversant seul dans l'hiver le col du Puy-Morent, sous un ciel menaçant qui peut si facilement dans cette saison rendre les ports un tombeau, il vit des traces qui se dirigeaient à la Combe-d'Elvezine; c'étaient, dans son idée, les pas de gens égarés. Cette route n'amenait qu'à un désert de neige et de glace sans issue. Une puissante pitié anime son cœur; il s'élance, au péril de sa vie, sur ces traces de l'infortune; il trouve, après une heure d'une marche précipi-

tée, blottis contre un rocher par l'impuissance et le découragement, un sergent et quatre soldats qui allaient rejoindre en 1812 leur corps en Espagne. « Que faites-vous là, mes amis? — Nous allons en Espagne. — Vous avez manqué la route, suivez-moi. — Laissez-moi quelques moments, j'ai besoin de repos. — Comment, lâche, toi qui es leur chef, toi qui devrais leur donner l'exemple, tu prêches la paresse! ce repos serait bientôt la mort: allons, je t'ordonne de me suivre. » Deux coups de poing vigoureux raniment, par la surprise et l'indignation, le sergent déja engourdi d'épuisement et de froid. Tous obéissent à une énergique volonté, peinte dans une attitude impérieuse, une physionomie animée et des accents mâles. Il les arrache au tombeau et les ramène à l'Hospitalet, premier village de la vallée de l'Ariége. Là, revenus à la chaleur et à la vie, ils l'embrassent, le nomment leur second père, leur sauveur, et veulent épuiser leur bourse pour le récompenser: « Mais je leur répondis, « nous dit Fo, que je ne vendais pas ma pitié, « et que le service de sauver leur vie ne se « payait pas. Je refusai tout. »

Par un hasard singulier, ce brave homme eut

une plus douce récompense. Chargé de chocolat de contrebande, il fut, nous raconta-t-il, en offrir trois ans après dans un petit domaine, près de Carcassonne. La première personne qui se présente est le sergent, fils de la maison, qu'il ne reconnut point d'abord sous les nouveaux habits d'agriculteur. Celui-ci le reconnaît à l'instant, l'étreint avec emportement et tendresse, et l'amène en sanglotant à son père. Fo ne fut point embarrassé de placer son chocolat; le sergent prit ce soin lui-même. Cédant à leurs instances, il fut fêté plusieurs jours, caressé dans la maison, regardé par toute la famille comme le parent le plus intime, et il ne passait jamais dans cette contrée sans aller partager leur toit et trinquer cordialement avec ses bons amis.

Cette vie active et forte développe chez ces hommes une ame correspondante, pleine de fierté et de sentiments généreux. Ces guides-là ne sont point de vils mercenaires; ils sont les compagnons de l'étranger, qui remet son salut entre leurs mains. Nous partageâmes avec Joseph Fo la même table; il nous appelait *mon ami*, non par une impertinente familiarité, mais par un sentiment de sa force, et il croyait ainsi nous

honorer par ce titre. En nous séparant, nous nous serrâmes cordialement la main comme des gens contents l'un de l'autre, qui s'estiment et se manifestent le désir de se retrouver.

CHAPITRE IV.

VALLÉE DE L'ARIÉGE. — LE PIC SAINT-BARTHÉLEMY. — DES VIEUX CHATEAUX. — DES MONTAGNARDS DANS LA VALLÉE DE L'ARIÉGE.

Nous dominons, du plateau du port de Puy-Morent, la profonde vallée de l'Ariége et le vaste amas de montagnes du pays de Foix. Voilà la France! nos regards lui sourient, notre poitrine s'emplit avec délice de l'air pur qui vient de passer sur des rivages amis. L'air de la patrie est plus doux que les parfums d'Orient. Notre excursion en Espagne fut courte de temps et d'espace, mais toujours assez longue pour nous faire sentir que nous étions là étrangers, et que tout ce qui attache et charme l'homme nous manquait : le toit paternel, les souvenirs de l'enfance, les affections de l'âge viril, la langue

mère qui forme le lien intime de tous les membres de la grande famille nationale, et tous les grands souvenirs historiques qui sont encore leur commun héritage et comme un centre de ralliement.

Le soleil, sans le voile d'aucun nuage jaloux, remplit tout l'espace des cieux de la plus pure lumière; les gazons à notre entour sont pleins de vigueur et émaillés de mille fleurs inconnues dans nos plaines. Cette pelouse fraîche et fleurie semble le trône du printemps. Mais la vaste solitude qui nous environne annonce que ce doux spectacle n'est que court et passager sur ces hauts lieux; que l'hiver, ses neiges, ses glaces et ses rafales exercent ici un plus long empire, et que l'homme effrayé fuit ces lieux polaires. Les vents sont toujours plus tempétueux dans ces passages nommés ports ou cols que sur les autres parties de la même chaîne, parce que refoulés dans le canal des vallées par les hauts escarpements qui les bordent, ils débouchent avec une furie inexprimable dans ces dépressions que l'homme a choisies à cause de leur accessibilité pour franchir une des chaînes latérales ou la ligne de la crête. L'atmosphère est là comme une

mer qui s'écoule et presse ses flots irrités dans un détroit.

Nous allons pour l'aspect de la nature parcourir la route du cercle polaire aux contrées méridionales, et pour l'observation de l'homme, suivre les chaînons depuis la grotte du sauvage, le chalet du pasteur, jusqu'aux cités animées de la puissante vie que donne la civilisation.

Le hameau de l'Hospitalet se présente après la descente totale de la montagne; il est placé, comme est Porta, dans la vallée de Carol: ainsi pour tous les cols des Pyrénées. Ils offrent des deux côtés des asiles où le voyageur, dans la saison hivernale, prend dans l'un des forces et du courage pour tenter de franchir le passage redouté et trop souvent mortel; et s'il surmonte les dangers, il répare son corps fatigué et s'égaie auprès du feu et de l'outre vineuse dans l'autre gîte.

La situation des hospices, dans les Alpes, me paraît mieux calculée. Ces asiles sont placés sur la crête du mont. Ils offrent ainsi leurs secours au voyageur, à l'instant où ils sont le plus nécessaires, lorsqu'il est épuisé par une ascension pénible, engourdi par le froid, assailli par les

rafales. La fatigue et le danger de franchir une montagne sont ainsi divisés en deux parts, et l'homme peut mieux les surmonter. Dans les Pyrénées, la montée et la descente doivent être opérées dans la même journée, sans espoir de secours à la cime.

La raison de cette supériorité de dispositions secourables dans les Alpes, est dans leur position géographique. Ces montagnes placées entre la France, l'Italie et l'Allemagne, habitées par des peuples indépendants et dignes d'un grand intérêt, sont traversées par une foule de voyageurs de tous genres. Les secours ont dû se proportionner aux besoins et au caractère d'une chaîne plus élevée et plus âpre. Les Pyrénées ne sont que la route de l'Espagne, que peu de voyageurs cherchent. Les ports ne sont guère fréquentés que par les montagnards des deux versants. Cela explique, en ces lieux, le manque de ces grands établissements et d'un entretien si coûteux, tels que ceux du Saint-Gothard, du Mont-Cenis, du Saint-Bernard.

La vallée s'élargit insensiblement, mais est long-temps solitaire. Des habitations plus nombreuses et plus soignées forment un groupe

nommé Mérens, où était un des principaux postes de douaniers. Ces gens-là, d'instinct ou par une mémoire fidèle, reconnaissaient notre guide pour leur ennemi. Lui, fier et confiant en sa force, passait la tête levée, en leur lançant un regard de côté, mêlé d'observation et de dédain. Ainsi des barbets du carrefour, qui voient cheminer un gros dogue, grognent en dessous, le provoquent des yeux, mais s'écartent prudemment.

La petite et jolie ville d'Ax se présente enfin cernée de trois côtés par les torrents des vallées supérieures d'Ascou, d'Orgeix, et par l'Ariége. Une vapeur sulfureuse, qui se dégage des sources minérales qui sourdent de toutes parts, annonce au loin à l'odorat combien ce sol est riche de ces eaux utiles. Elles sont ici tellement abondantes, que deux fortes sources réunies en deux bassins, à l'est de la ville, servent aux usages les plus vulgaires. Le pauvre, à leur entour, prépare avec du pain, du sel, de la graisse, sa soupe; et le bouillon et la cuisson lui sont fournis sur-le-champ par une de ces fontaines d'une chaleur approchante du degré de l'ébullition. Cette fontaine sert à faire cuire les herbes, les légumes, à la-

ver le linge, à donner au boulanger l'eau prête pour son pain. Il n'est pas jusqu'au barbier qui ne s'en serve là, et ne vous rase par promptitude et économie à l'eau minérale. Les pêcheurs reconnaissent souvent, à la brûlante chaleur de l'eau qui baigne leurs jambes, l'infusion dans le torrent de sources sulfureuses ignorées et perdues. Le fer domine dans la masse des montagnes du pays de Foix, et çà et là, où des veines de soufre se sont combinées avec ce métal, l'eau filtrée sur ces masses de pyrites est sortie du flanc des montagnes comme un précieux remède préparé par la seule nature. Les trois établissements principaux de bains sont ceux du Couloubret près l'hôtel de France, du Breil dans l'hôtel même d'Espagne, et de Boulies au couchant de la ville. L'abondance de ces eaux salutaires, la variété des sites voisins, le caractère aimable des habitants d'Ax, rendent ces établissements thermaux aussi efficaces qu'agréables aux malades.

La pensée et le regard sont emprisonnés au fond des vallées, le long des chemins battus par l'homme et les bêtes de charge qu'il a soumises à sa domination. Les deux chaînes qui bordent l'étroit bassin de culture semblent les bornes du

monde, et, dans cette position aride, la mémoire est sans souvenirs, l'imagination sans ailes. C'est sur les sommets éthérés que le voyageur pourra recueillir de grands tableaux, de grandes pensées. Son ascension sera comme l'étude, carrière de l'adolescent, longue et pénible; mais aussi de même les fruits en seront bien doux. Nous résolûmes donc de gravir au sommet principal des monts environnants, au pic Saint-Barthélemy, pour nous former une idée exacte de la disposition générale des chaînes du pays de Foix.

Notre route depuis Ax fut par le hameau d'Ignaux et le col de Sioula. Au-dessus du col est un plateau dépouillé, couvert seulement d'arbousiers, de genièvres et de gazons, où l'air le plus pur, le soleil le plus radieux, le calme de la solitude, inspiraient le désir d'un séjour prolongé. Cet air balsamique des hauteurs donne toujours avec une nouvelle force un nouveau charme à l'existence. Nous longeons horizontalement les versants de la rivière de Marmare, en laissant les bois de Caussou à notre gauche. Des hauteurs du plateau de Caussou, se présente une longue vallée herbeuse et solitaire; et le regard

glissant sur une pente adoucie, atteint, à l'extrémité de ce long pâturage, la ville de Prades, la première dans cette direction du bassin de l'Aude. Les rochers de la chaîne que longe notre route sont tous schisteux.

Enfin le mont Saint-Barthélemy offre à découvert ses trois cimes et ses flancs nus et déchirés. Notre ascension sur des quartiers amoncelés de rochers fut pénible, mais sans dangers. Son sommet est de ce même granit grossier qui jonche la vallée de l'Aude, de Mosset, et forme la masse du Canigou. Ses flancs et ses bases sont couverts de schistes et de fragments calcaires. Ce mont aride, décharné, empreint de tous les caractères de la décrépitude, forme, par sa masse et sa nudité, au milieu des basses et fraîches montagnes qui l'entourent, comme un monde désert, distinct du monde habitable. Ce contraste de culture et de stérilité frappe ici d'autant plus qu'il est sans nuances intermédiaires. Un vent impétueux choque en passant ce sommet fracassé, et semblerait, à des yeux inaccoutumés aux scènes terribles des montagnes, prêt à le précipiter dans l'abîme. Mais je souris à ses efforts impuissants, et j'écris sur ce trône aérien,

6.

calme et tranquille comme dans mon cabinet, entouré de mes pénates bienveillants. Les causes de destruction sont si puissantes sur les montagnes, qu'il semble que peu d'années doivent suffire pour combler les vallées des débris des sommets chancelants. Cependant les générations se succèdent, et les fronts chenus de ces monts se couvrent sans cesse de neiges, et défient la tempête et le tonnerre. Mais si l'énormité de leur masse empêche d'en apprécier la diminution, il est néanmoins vrai qu'elle est constante, et que, dans quelques siècles, l'éboulement des sommets successifs fera penser que les géomètres qui avaient mesuré jadis ces montagnes ont erré dans leurs calculs.

Un seul regard ici en apprend plus sur la configuration des monts et l'enlacement des vallées que ne feraient de longues et pénibles courses dans les bas-fonds. Le torrent qui creusa la profonde vallée de l'Ariége transversale à son origine, c'est-à-dire perpendiculaire à la crête, fut arrêté à Ax par un des appendices du pic d'où j'observe sa naissance et son cours; alors il fut dévié à angle droit, et se dirigea vers la plaine, dans une direction longitudinale ou parallèle à

la chaîne entière, par les lieux où se sont élevées depuis les villes de Tarascon et de Foix. Ainsi la masse de la chaîne que domine le pic Saint-Barthélemy étant parallèle à la crête des Pyrénées, les torrents échappés des deux versants vont tous porter leurs eaux dans l'Ariége par un cours presque perpendiculaire, et forment au sud les vallons du Nagear, de Castellet, d'Astou, et au nord ceux d'Ascou, de Savignac, d'Unac, d'Urg, de Cabanes et de Saint-Martin. Les neiges amoncelées dans les ravins du pic forment au sud le lac d'Appy, et du côté nord les lacs d'où s'écoule le Lers, qui se jette au loin dans l'Ariége.

Un tiers de la crête des Pyrénées se déploie devant moi : barrière épouvantable où s'étalent des rochers nus, déchirés, des neiges éternelles ; où, dans les étroits et aériens passages, rugit, durant six mois, la tempête ; et qui, malgré tous ces obstacles amoncelés, n'a point arrêté en divers temps l'ambition des chefs Carthaginois, Romains, Goths, Arabes, Francs, pour leur malheur et pour celui du genre humain. Le Canigou, long-temps caché par des nuages, vient de se découvrir et me rappelle des efforts récents et

fructueux, un peuple aimable, et les beaux tableaux de la nature méridionale étalés sur ses larges bases. A l'autre bout de la chaîne qu'on peut embrasser de ce mont rejeté dans les plaines, comme pour servir d'observatoire aux géologues, je vois des masses colossales revêtues de vastes glaciers qui, par leur direction et leurs formes, doivent appartenir à la Maladetta, aux montagnes d'Oo, et, je croirais même encore, au fameux Mont-Perdu. Que l'exploration de ces belles montagnes sollicite déja vivement nos désirs et nos pas! Ligne immense, majestueuse, qui consommerait une année dans son cours, et que mon regard et ma pensée plus rapide encore embrasse en un instant indivisible.

Les alentours de la masse du mont Saint-Barthélemy ne sont que ruines et déserts. La fraîcheur, les habitations et la vie ne se montrent que dans les bas-fonds, dans la vallée de Caussou, ligne de notre retour. Ces transitions vives et frappantes sont un des charmes des montagnes.

Tout le fond de cette vallée de l'Ariége, depuis Ax jusqu'à son embouchure dans la plaine près de Pamiers, est riche de moissons, de pâ-

turages, de forges, de villages. De jolies villes encore offrent dans ces lieux les tableaux savants et nobles de la civilisation unis aux scènes simples et riantes de la vie pastorale et agricole.

Tarascon, à cinq lieues en aval d'Ax, est placée au confluent de l'Ariége et de la rivière de Vic-de-Sos. Un monticule domine la ville et sert de base à une tour qui règne ainsi sur tout le bassin environnant et charme l'œil par sa pose pittoresque.

Non loin au-dessus de Tarascon sont les bains d'Ussat, propriété de l'hôpital de Pamiers, et qu'une administration habile rend tous les ans plus commodes et nombreux. Partout dans les Pyrénées ces utiles établissements s'embellissent et s'approprient mieux sous tous les rapports à leur destination.

Foix, comme Tarascon, est dans une presqu'île formée par l'Ariége et par la rivière dite *la Large* venant de l'ouest. Un énorme rocher est au milieu, et là s'élèvent trois tours qui étonnent de loin l'œil du voyageur et attristent son ame du souvenir de la féodalité.

Les vieux châteaux s'offrent sans cesse dans le comté de Foix, perchés sur des éminences

escarpées, au milieu des vallées ou sur les flancs des montagnes.

Le château de Lordat entre Ax et Tarascon est, de ceux de ce genre, un des plus remarquables. L'œil s'effraie de la hauteur et de l'escarpement du rocher; et sur cette citadelle naturelle, déja si menaçante, s'élevaient des remparts et des tours. Dans cette position inexpugnable, hors de la sphère du pouvoir royal, sans crainte de la censure de l'opinion publique qui n'existait pas dans ces siècles de ténèbres, le chef de ce donjon abandonnait son ame à la pente rapide de l'orgueil, et tombait dans une démence permanente. Des réglements bizarres, auxquels on prostituait le nom de lois, et qui n'étaient que le code du plus fort, revêtu de l'approbation intéressée du clergé, contribuaient encore à troubler sa raison en donnant une apparence de sanction à ses caprices, à ses violences. Enfin, revêtu d'armes impénétrables qui lui assuraient une supériorité immense sur tous, il finissait par se croire réellement d'une espèce supérieure. Dès-lors toutes ses actions envers ces malheureux qu'à ses pieds lui livraient leur position physique, dépendante, leur nudité, la voix du légis-

lateur et de l'hiérophante, avaient le caractère d'une folie continue, c'est-à-dire qu'elles étaient sans examen et sans remords. Ainsi garrottés et abandonnés du ciel et de la terre, ces animaux qu'on appelait des vilains ne pouvaient que se résigner à la corvée, à la défloraison de leurs filles, au viol de leurs femmes, au pillage et au bâton des satellites du sérénissime pasteur. Ces châteaux aériens avaient avec les aires des aigles des rapports de position et de destination évidents. Non seulement le châtelain regardait comme sa proie tous les habitants du canton, mais saisissant encore dans ses serres avides le marchand voyageur, il le rançonnait sans honte et sans pitié. Le résultat de ce système était donc de diviser les hommes en deux classes très-distinctes et très-prononcées, les tyrans et les victimes, et de rendre l'espèce humaine bien moins ordonnée et moins heureuse que plusieurs espèces d'animaux doués d'un instinct de sociabilité.

Ces vieux châteaux sont en ruine comme les montagnes, et semblent appartenir au même temps où les raides escarpements des flancs menaçaient du poids de leur chute totale les vallées.

Les éboulements se sont formés; la végétation s'est emparée de ces pentes adoucies; la civilisation s'est emparée de même de ces vieilles tours hostiles; et après les avoir condamnées à l'impuissance et au mépris, elles disparaîtront enfin comme les derniers rochers en surplomb qui alarment encore la foule humaine. Alors se réalisera le beau et doux rêve de Deluc, le perfectionnement de la terre et de l'humanité.

Nous continuons notre route pour déboucher dans la plaine. Le pont de Mercus avait été emporté par le torrent qui descend à ce village en suivant un plan fortement incliné. Les débris de la montagne roulaient avec les flots, et avaient formé au bas du village un vaste remblais, et comblé le lit supérieur du torrent. Les eaux ainsi exhaussées avaient emporté le pont. Les habitants s'occupaient à faire écouler les pierres qui obstruaient son lit, en les agitant avec de longues perches, pour préserver leurs maisons de l'inondation. Les ravages des eaux sont dans les montagnes prompts, terribles et passagers. La plupart des phénomènes se resserrent ici dans un cadre plus étroit d'espace et de temps que dans les plaines. Ainsi sont les orages, les dé-

bordements, la végétation. Le torrent diminuait de volume à l'œil, et sa furie se calmait. Alors on essaya l'entreprise hasardeuse de faire passer la voiture sur son lit hérissé de roches brisées; et enfin, avec le secours des montagnards, elle surmonta tous les obstacles.

Les montagnes sur notre route se dégradent sans cesse pour tous les grands caractères dont elles étaient revêtues, jusqu'à ce qu'elles se fondent dans la plaine au point où est Pamiers. Cette ville, dans la situation la plus heureuse pour l'abondance, se présente, du haut du monticule du Castellat, qui la touche et la domine au sud-ouest, sous l'aspect le plus riant, ceinte par l'Ariége et par de verdoyants jardins arrosés par de nombreux canaux qui, dérivés de la rivière inépuisable, coulent toujours à pleins bords. Pamiers est le grenier de la montagne.

Voilà la physionomie du bassin de l'Ariége. Voyons quels sont ses habitants. Les paysans de cette vallée sont généralement d'une stature moyenne. Ils sont habillés d'une veste, d'un gilet, et de guêtres de laine brune. La plupart portent un bonnet de laine violette retombant comme le bonnet catalan. Les femmes, surtout celles

du haut de la vallée, à Ax, sont assez jolies. Le peuple des bords de l'Ariége offre une physionomie douce et spirituelle, des traits fins, un profil d'une saillie assez prononcée.

Voilà pour les habitants de la vallée, qui, quoique souffrants, sont bien moins à plaindre que ceux de la montagne. La misère semble imprimer sur les traits de ces derniers sa profonde et hideuse empreinte. J'ai vu là des figures repoussantes, de grosses lèvres, une couleur livide, des goîtres, le regard hébété, enfin quelque chose du crétin.

Ils se nourrissent de lait et de farine de blé sarrasin, de patates, et n'ont pour boisson que de l'eau. Ils recueillent du seigle, mais ils le vendent pour avoir une nourriture plus vile et plus abondante.

Les femmes agenouillées travaillent dans les champs le blé sarrasin, avec un outil de fer de trois à quatre pouces de longueur, large d'un pouce, recourbé à son extrémité et emmanché à un morceau de bois de la longueur de la main. Elles suivent ainsi un à un les millions de pieds de cette plante, en grattant la terre à sa base.

Les hommes sont livrés à des travaux bien au-

trement pénibles. Si la pente de la terre n'est pas absolument perpendiculaire, l'audace et le besoin y conduisent la charrue. Un étranger n'oserait souvent s'exposer aux lieux où a passé le soc. La difficulté du labourage sur ces rudes pentes, qui serait, dès l'abord, déclarée insurmontable par nos paysans accoutumés à l'aisance et à la sécurité des mouvements dans la plaine, ne rebute point ces montagnards endurcis à la peine dès les premiers pas de l'enfance. Quelquefois les accidents surviennent: les vaches placées en travers de la pente, et gênées par le joug, ne peuvent résister et s'abattent; le conducteur ne peut toujours parvenir à les retenir; la raideur de la pente les entraîne: alors si les vaches ne trouvent bientôt une haie, une touffe d'arbres qui les arrête, elles roulent avec la charrue et s'assomment.

Dans les lieux absolument inaccessibles aux animaux, l'homme se sert de la pioche et de la bêche. Défricher un champ n'est dans la plaine que faucher les broussailles, les herbes, et sillonner le sol avec la charrue: ici il faut le conquérir sur la nature, en extraire les quartiers de rochers, les entasser en murailles sèches, pour pré-

venir l'éboulement du terrain, le ravage des neiges et des eaux, travailler à la bêche ce champ d'une inclinaison effrayante. Je n'ai vu en aucune partie des Pyrénées des champs sur le flanc des montagnes aussi petits et aussi multipliés; un grand nombre n'offre qu'une bande étroite comme une haie. Enfin, lorsque l'espérance de ces pauvres montagnards a échappé aux avalanches des hivers, aux rigueurs tardives du printemps, il arrive quelquefois que les pluies de l'été filtrant à travers les terres, entraînent le sol qui supporte les murs; et ces murs et le champ coulent pêle-mêle avec la récolte dans les fonds inférieurs. Si ces chétives récoltes, échappant à tant de chances funestes, parviennent à leur maturité, il est exact de dire que chaque grain de seigle coûte une goutte de sueur au patient cultivateur. Les bergers des pâturages abondants des hauts plateaux, les possesseurs des granges du fond des vallées, m'ont paru quelquefois plus heureux que les paysans de nos plaines. Mais les habitants des sales et pauvres villages du flanc des montagnes de l'Ariége sont loin, pour l'aisance, des colons et des simples manœuvres des provinces voisines. Ils sont presque pêle-mêle avec

leurs poules, leurs cochons, leurs vaches. Le froid, la malpropreté, la faim, font de leurs demeures le plus triste séjour. La modicité du prix de tous les services, annonce dans cette partie des Pyrénées la misère générale.

Les travaux trop pénibles et la mauvaise qualité des aliments expliquent cette dégénération de l'espèce humaine, que je viens de signaler pour quelques hameaux des pentes ingrates.

CHAPITRE V.

GROTTES DE BÉDEILLAC ET DE NIAUX. — MINES DE VIC-DE-SOS. — DES MINEURS.

Les plaines ne présentent qu'un sol uniforme. Elles ne semblent destinées qu'à fournir à la satisfaction des grossiers besoins de l'homme, à lui donner la pâture et l'abri. Mais elles laissent son ame dans l'inertie et son corps dans l'indolence. Les montagnes sont un nouveau monde où l'homme semble appartenir à une espèce supérieure à la race des plaines. Il trouve au fond des vallées, dans les eaux, les gazons, la vigueur de la végétation, des arbres, mille aspects pittoresques, une nature pleine de mouvement, de grace, de force, de majesté. Il gravit sur les flancs couverts de forêts séculaires, de rochers sourcilleux, et parvient à des plateaux aériens

d'une verdure inconnue jusqu'alors, à des dômes d'une neige éclatante par sa pureté, et brillants encore d'une clarté qui, non altérée par les grossières vapeurs des plaines, est pour lui d'une impression toute nouvelle. Alors il éprouve par le souvenir des fatigues et des dangers pour parvenir à ces régions éthérées, les doux sentiments de sa force et de son courage; alors son ame semble purifiée par la vive lumière qui couronne ces lieux, et prête à s'élancer de cet Olympe dans les régions célestes, dernier prix de sa vertu. Il descend de ce trône où son imagination a rêvé une existence sublime, et bientôt il va frémir de toutes les impressions sauvages et terribles des enfers. Mais elles seront adoucies par un sentiment encore plus prononcé de son audace. Ces monts couvrent un monde souterrain. Suivons le géologue, le mineur dans les entrailles de la terre, dussions-nous entendre le bruit des fouets vengeurs, les gémissements des coupables, et, ce qui est plus effrayant, voir les épouvantables déités de ces gouffres expiatoires.

Partout dans les montagnes calcaires des Pyrénées s'offrent des *cavernes* que l'on croirait les avenues du Tartare. Les montagnes des environs

de Tarascon présentent aussi sur leurs flancs mille cavités. La grotte de Bédeillac est la plus remarquable de ces lieux et des Pyrénées entières. Sa description comprendra donc toutes les autres. Comme le peuple des Pyrénées est animé d'une imagination toute méridionale, nous verrons avec ses yeux dans cette grotte une foule de choses singulières. Son esprit, composé de dévotion et de poésie, a dû nécessairement trouver dans cette retraite mystérieuse les choses en harmonie avec ses penchants.

L'entrée de la grotte de Bédeillac est de 45 pas de largeur. Elle s'agrandit considérablement ensuite. Sa voûte, d'une courbe régulière, s'appuie constamment sur un sol presque plan; les puits, les boyaux, les escarpements qu'on trouve ailleurs, ne se rencontrent point ici. Cette grotte est spécialement remarquable par sa régularité, et par les figures singulières et les proportions gigantesques de ses stalactites.

D'abord, d'une colonne creuse, découlent quelques filets d'eau qui tombent dans un petit bassin élevé sur un sol formé par un dépôt de même nature que la colonne : C'est *le bénitier*, me dit le guide.

Plus loin, d'une masse de pétrifications attachée à la voûte, se détachent plusieurs blocs sur deux files, et de la grandeur d'un homme : Voilà *la procession des capucins*.

A côté et dans le même bloc que la procession, est une ouverture qui ne pouvait être que *le confessionnal*.

Non distante est pendue au plafond *la cape de l'évêque*. Puis se présentent, comme les gardiens de ces lieux sacrés, les blocs *de l'ange et du géant*.

Le guide frappe sur deux grosses stalactites creuses qui rendent, sous les coups du marteau, des sons sourds et prolongés. Ce sont *les cloches*.

Voilà donc tout l'ensemble du culte. La grotte est le temple; les cloches appellent les religieux à une cérémonie; l'évêque va y présider pendant que les pécheurs, et surtout les pécheresses, plus tendres et plus ferventes, épureront leur ame au confessionnal. Cependant il manquerait une chose importante à cette pompe, si le plus bel instrument n'élevait encore, par sa puissante harmonie, les ames vers la Divinité. Mais tout est prévu par l'habile architecte. Nous avançons, et des orgues sont là qui semblent n'attendre

que la main savante qui les animera ou des soupirs de la timidité, ou de l'enthousiasme de l'amour et de l'admiration pour l'Éternel. Le bloc qui forme les orgues a 34 pas de longueur, 9 de largeur, et unit la voûte et le sol. Les tuyaux sont parfaitements détachés, alignés ; ils varient symétriquement de grandeur, et jamais ressemblance ne fut plus parfaite. Seulement ils prennent ici, dans leurs dimensions, la mesure convenable au temple.

Voilà pour la religion. La poésie est aussi intéressée dans la grotte de Bédeillac. Les souvenirs brillants de l'un de nos plus grands chevaliers, qui planent sur plusieurs monts des Pyrénées, embellissent aussi ce vaste souterrain. Ailleurs, Roland a fendu le Marboré, a succombé à Roncevaux pour sauver l'armée française. A Bédeillac, dans un tombeau digne de lui, reposent ses ossements. L'aspect du tombeau offre à l'imagination la gigantesque stature du paladin. Isolé au milieu d'une grande salle, il présente, sous des formes régulières, 24 pieds de longueur, 12 de largeur et 18 de hauteur. Ne fallait-il pas ce grand monument pour contenir celui qui arrachait les chênes et arrêtait seul une armée de Navarrais ?

Une femme nous accompagnait, portant les torches de paille que prenait successivement le guide. Au retour, je l'entendis conter à ses voisines les merveilles de la grotte, et je fus ébahi d'entendre leur bouche ignorante répéter le nom de Roland. Ainsi, des paysannes de Thessalie, long-temps après Homère, pouvaient proférer le nom d'Achille. Le charme de ces souvenirs fit disparaître à mes yeux la bure qui couvrait ces femmes, embellit leurs traits d'une expression poétique, et il me sembla que quelques voix harmonieuses avaient répandu sous les toits du hameau des notions brillantes des siècles passés.

Cette grotte, ainsi intéressante pour les étrangers par le réveil des idées religieuses et littéraires, est encore pour les gens du pays précieuse comme carrière d'albâtre. Çà et là sont des rochers énormes de stalagmites. Les habitants voisins coupent de cette pâte qui est molle, jaune lorsqu'elle est récente, en forment des pierres qui sèchent, durcissent à l'air, et deviennent blanches et très-légères. Ils s'en servent alors pour faire des cheminées et d'autres ornements de l'intérieur de leurs maisons.

De l'autre côté du mont, est une autre grotte très-spacieuse, où les paysans vont dans la nuit prendre des corneilles réfugiées par milliers, et dont ils font une nourriture.

Une vieille tour paraît sur le pic de Montarguel en face du village. Une autre plus élevée, sur la montagne raide et nue de Bédeillac. Mon guide me dit qu'elles avaient été élevées du temps des *mauvaises gens*. Toute tradition est perdue sur ces tours qui hérissent tant de sommités des Pyrénées. Des contes sont tout ce qu'on trouve pour renseignements. Un sorcier porta, il y a trois ans, des couleuvres et des crapauds au milieu de la tour de Bédeillac, et là il évoqua le diable, qui lui demanda ce qu'il voulait pour faire du mal; soit du vent, du tonnerre ou de la pluie. Le sorcier choisit la pluie, et un moulin et une maison du voisinage furent emportés. Voilà le discours d'une paysanne. Nous trouvons dans ce récit cette tendance universelle de l'ignorance à expliquer par le merveilleux et la malveillance humaine, les désastres produits par les causes naturelles. Mais de plus, dans les Pyrénées, ces contes sur les tours, les cavernes, avec quelques variantes, d'un bout de la chaîne

à l'autre, ont tous un trait saillant de ressemblance ; c'est de présenter ces lieux mystérieux comme l'asile d'un trésor. Ma crédule paysanne croyait fermement qu'au fond de la tour de Bédeillac étaient des cages d'or et des outils d'or. Ces gens, pour visiter ces lieux, sont ainsi balancés entre la peur du diable et l'appât du gain; mais la crainte l'emporte en eux sur la convoitise. Ils ne croient pas de bonnes intentions aux étrangers qui vont visiter ces lieux magiques, et voient les curieux d'un œil inquiet.

Non loin de Bédeillac, sur la route de Vic-de-Sos, est la grotte de Niaux, signalée à tous les curieux par les gens du pays, comme supérieure, sous quelques rapports, à celle de Bédeillac. Je la visitai, plein encore des grandes pensées religieuses et poétiques excitées dans la première. La grotte de Niaux, dépourvue de cette brillante magie, n'était à mes yeux qu'une caverne. J'y vis seulement le travail de cet être abstrait, le plus singulier produit de l'entendement humain, le temps, dont les effets ne sont là sensibles que par la continuité séculaire d'action. Pour la grotte de Niaux, comme pour toutes les choses de ce monde, l'imagination est

un prisme qui embellit, colore tout; et sans lui, tout n'est qu'une vile matière. Privée de tous ces prestiges, la grotte de Niaux ne semble destinée qu'au minéralogiste. Elle est plus étendue, plus profonde que celle de Bédeillac, mais moins régulière, et offrant moins de stalactites d'une configuration régulière. Il faut une heure pour aller au fond, en marchant encore rapidement, et sans trop s'arrêter aux détails et aux salles adjacentes. Le sol en est très-inégal. Des blocs de rochers, des tas de sable, des couloirs difficiles, des lacs d'une eau éternellement immobile, forcent à monter, descendre, se glisser, ramper. A Bédeillac, on marche sur un sol plan, et l'attention n'est point distraite par la difficulté ou les dangers de la marche.

Les stalactites n'offrent, à Niaux, que des colonnes ou des rideaux. Elles sont de trois couleurs qui souvent se touchent dans le même bloc, presque sans se confondre, blanc pur, jaune, et gris. Plusieurs concrétions blanches sont d'un éclat, d'une pureté, d'une transparence admirables. J'ai vu des restes de rideaux qui avaient dû être ravissants dans leur ensemble. Des restes....., car l'avidité des gens du pays a spolié

cette grotte pour en vendre les débris aux étrangers des bains d'Ussat. On l'a fermée par une porte dont la clef a été confiée au maire du village, mais après le mal.

Je pressais mes pas pour atteindre les fameuses mines de Vic-de-Sos. Ces lieux ténébreux et leur peuple étaient pour moi des choses toutes nouvelles que je devais rechercher avec un pressant intérêt, après avoir épuisé mon attention dans les cités, sur les mers, au sein des solitudes aériennes des montagnes. Je me hâtai de gravir sur la longue côte qui amène de la petite ville de Vic-de-Sos à la montagne de Rancié, où se trouvent ces mines de fer exploitées depuis tant de générations, et toujours inépuisables.

En vertu de diverses chartes accordées par les comtes de Foix et les rois de France leurs successeurs, les habitants de la vallée de Vic-de-Sos ont été investis, jusqu'à la révolution, du droit exclusif d'exploiter les mines de fer situées dans la vallée. Alors l'exploitation est devenue une propriété publique; mais néanmoins, par la force des convenances locales, force toujours existante, et qui a fini par l'emporter sur les réglements, les habitants des villages de Senz,

Goulier et Olbier sont les seuls qui fournissent des mineurs, parce que ces villages sont les plus voisins du mont de Rancié, et que les habitants des autres villages de la vallée se sont dégoûtés d'un travail qui les éloignait trop de leurs foyers : la nature des lieux, et une sorte de prescription par l'usage, depuis les décrets contre les priviléges, ont rendu aux habitants des trois villages précités le droit ancien. Les habitants de Vic-de-Sos, de Siguer et des villages circonvoisins ne peuvent être que les voituriers du minerai, à moins qu'ils n'épousent une fille d'un des villages privilégiés. Alors ils ont tous les droits de leurs citoyens. La population totale des trois villages exploitants est de 16 à 1800 habitants.

Plusieurs minières sont pratiquées dans la masse du mont, à des hauteurs et dans des directions diverses. Celle alors la plus travaillée, était la plus élevée, et portait le nom de la Crogne. Elle était environnée de petites cabanes de terre, recouvertes d'une grossière charpente, où les mineurs déposent le minerai, que viennent emporter des muletiers préposés à cet ouvrage. Arrivé dès six heures du matin, je causai longtemps avec ceux des mineurs les premiers ren-

dus, avant l'ouverture de la mine, qui ne devait avoir lieu qu'à dix heures.

Il fallait une police pour diriger quatre cents ouvriers dans ces souterrains, où les excès pourraient être si prompts et si bien cachés. Quatre jurats, nommés par le conseil municipal de Vic-de-Sos, sont préposés à cette inspection nécessaire. Ils sont nommés pour trois ans, et peuvent être renouvelés. Le lecteur sent bien que ce sont les ouvriers les plus recommandables sous tous les rapports. Ils sont salariés. Leur traitement est de 800 fr. à 1000 fr. (1). Ils président à l'ouverture des mines, au dénombrement des ouvriers (mesure de sécurité et de salut), à la conservation des passages, et à l'observation du réglement qui fixe la quantité de minerai que chaque mineur peut extraire. Les jurats peuvent punir un mineur de la suspension

---

(1) J'ai recueilli la plupart de ces renseignements sur les lieux. Je dois les autres à M.Vergniès, maire de Vic-de-Sos, qui, en 1826, a bien voulu répondre avec grace et empressement à une série de questions que je lui avais adressées. Je me plais à reconnaître ici l'obligeance de ce magistrat.

de plusieurs jours de travail. Le maximum qu'ils peuvent infliger est huit jours. Pour les cas qui méritent des peines plus graves, les coupables sont envoyés, avec un procès-verbal, à Foix. La direction des travaux est sagement commise à des ingénieurs. Quelques habitants se récrient sur les frais de cette surveillance, et réclament l'usage ancien qui confiait tout aux mineurs; mais c'est vouloir le passé avec toute son ignorance routinière, et fermer les yeux aux lumières du présent.

Le produit moyen annuel des mines de Rancié est de trois cent mille quintaux de minerai. Il se vend à raison de dix sols les 120 livres; ce qui produit 125,000 fr., qui se trouvent répartis entre les trois villages exploitants. Le fisc a établi un sol de droit par quintal de minerai. Les conducteurs l'acquittent à un bureau près de Senz. Le produit sert à payer les jurats, leur secrétaire, la construction des galeries, etc.

Le produit du travail des hommes, qui dure cinq ou six heures par jour, est de 2 francs; celui des jeunes gens et des enfants (au-dessus de dix ans) est de 1 franc à 1 franc 50 cent. Sur cette somme, ils se fournissent l'huile qu'ils

brûlent pour s'éclairer, et les outils qu'ils usent dans leurs travaux.

En cas de blessure, les jurats accordent aux ouvriers des secours et les soins de l'art.

Mais ces ouvriers qui ne travaillent que pour leur compte, qui ne sont point les agents d'une administration régulière, ne peuvent, dans la vieillesse, prétendre à une retraite dont les fonds ne sont point préparés. Selon la déposition du maire de Vic-de-Sos, bien honorable pour ces ouvriers, les mineurs valides font ordinairement aux vétérans une sorte de pension de retraite, en extrayant des charges de minerai qui sont vendues au profit de ces derniers.

Je voyais cheminer, vers neuf heures, les habitants d'Olbier, qui ont un long trajet à faire avant d'avoir franchi le vallon intermédiaire et de parvenir au sommet. A la rapidité de leur marche, on aurait cru qu'ils allaient à un travail facile et lucratif.

Je pénètre avec eux dans ces cavités, et je crois être dans les avenues de l'enfer. Avant d'entrer, causant avec les mineurs, je les entendais déplorer leur condition. Je pressentais la vérité de leurs plaintes : mais à l'aspect de ces ténébreux

labyrinthes, de ces trous épars çà et là, où, dans une attitude gênée par la pression du roc, un homme arrache quelques débris couverts de ses sueurs, malgré la froide température du lieu; sous ces longues voûtes creusées par tant de générations, dont l'œil ne peut atteindre la hauteur, ni sonder l'abîme; où les rayons des lampes et des torches se perdent dans un ténébreux espace, sans se réfléchir nulle part; où une pierre vigoureusement lancée ne peut toucher l'autre bord, et roule après un long temps d'une chute silencieuse dans les profondes cavités; enfin, dans ce séjour qui, par son silence, ses ténèbres ou ses tristes lueurs, ses effrayants travaux, rappelle les horribles idées du néant et du Tartare, je trouvai ces hommes bien résignés et leurs plaintes bien douces et modérées.

Ils sont par couple: le *perrier*, qui arrache à coups de *picous* la mine; et le *bourbatier*, qui l'emporte sur son dos dans les cabanes du dehors. Le minerai est divisé en deux charges. La première est dans un petit panier qui se place sur le dos comme le sac d'un soldat, attaché de même par deux anses d'osier qui entourent les épaules ainsi que des courroies; sur ce panier

et sur le cou incliné de l'homme est placée une corbeille. Avec ce fardeau de quatre-vingts livres à peu près, les bourbatiers parcourent rapidement, le front vers le sol, les boyaux tortueux, ascendants, descendants, une petite lampe à la main, se heurtant contre les parois ou contre leurs compagnons de retour. Le sort du *perrier* est encore plus triste. Arracher avec de longs efforts des fragments du rocher, maudire sa dureté et souvent la fragilité de son outil, se désespérer de la stérilité du filon, courir à chaque instant le risque d'être estropié par un éboulement partiel, ou écrasé sous la grotte qu'il a formée, voilà sa tâche. Leurs vêtements déchirés, noircis par le frottement continuel dans des corridors étroits, le sombre reflet de la lampe mobile sur leur pâle figure, me les représentaient comme des habitants des cavernes infernales, condamnés à des travaux expiatoires. Quel aveuglement enchaîne dans ces sépulcres ces hommes à qui sont ouverts les champs et la mer? Combien les tempêtes de l'Océan et tous les dangers des naufrages me paraîtraient préférables! Le marin ne meurt du moins qu'une fois, et le mineur est mort tous les jours dans son humide

tombeau. Ils ne savent pas que leur travail était le châtiment des esclaves et des vaincus. Mon imagination les rapprochait des captifs de Guinée transplantés en Amérique. Même le charme des riants rivages des Antilles, l'abondance des beaux fruits, l'immersion dans un air pur, dans une vive lumière, leurs travaux plus faciles, me faisaient paraître les nègres plus heureux. Ils sont, il est vrai, dans la chaîne d'un maître absolu; mais les mineurs ne sont-ils pas sous le joug le plus pesant de la nécessité?

La vue d'un hôpital fait connaître le prix de la santé; plus encore celle d'une mine fait apprécier la douce lumière du jour, la sécurité du sol de la terre, le plaisir de la facilité des mouvements, et les mille rapports avec les cieux, la végétation, les classes d'animaux et les hommes, dont sont privés les mineurs. Je ne pouvais, en sortant, assez rassasier ma poitrine de l'air pur et balsamique, embrasser de mes avides regards tous les objets de l'horizon; et je croyais, à la vivacité de mes sensations, entrer pour la première fois dans le monde et goûter le premier printemps de ma jeunesse.

Trois classes d'hommes bravent également la

mort à chaque instant. Les soldats, les marins, les mineurs. Pour les premiers, la gloire est le moteur; le lucre chez les seconds; je ne vois pas de motif suffisant pour les derniers. Leur faible salaire ne leur donne que le pain journalier, et jamais la fortune. Leur métier ne leur offre point comme compensations du danger, ainsi que pour les premiers, les aventures variées, l'aspect des nouveaux pays, des peuples divers, les plaisirs de la victoire, les douceurs du port. Le mineur voit au dernier âge les mêmes choses que le premier jour. Il subit sans cesse le travail, tandis que les autres jouissent souvent d'une incurie complète, d'une indolence délicieuse après la fatigue, sous la tente ou sur le tillac. Voilà les différences de leur carrière. Si nous en considérons le terme, nous trouverons le sort du mineur bien plus inférieur encore. Les soldats, les marins, n'ont qu'à vivre; et le temps leur amène les honneurs, les pensions, le doux repos. Pour les mineurs, toujours la même peine, en cheveux blancs, sans gagner par la durée et la patience le bien-être et l'incurie que l'on acquiert dans d'autres états.

Ce produit de 2 francs par jour est une bonne

paie dans ces montagnes. Avec de l'économie, ces mineurs pourraient amasser un petit capital. Mais ils sont en général moins riches que les habitants desvillages voisins, avec plus de moyens de le devenir. Pourquoi cette différence? Les mineurs sont dépensiers, adonnés au vin et à la bonne chère. Les agriculteurs et pasteurs du voisinage sont économes. Voilà la cause évidente de cette différence; mais cette cause est toute dans les actions, qui elles-mêmes ne sont qu'un effet. Remontons plus haut, trouvons dans l'ame les principes de ces actions diverses. Le pâtre, le laboureur, sûrs de vieillir, prévoient un long avenir et amassent. Le mineur, comme tous les hommes qui pratiquent les métiers dangereux, se hâte de jouir, amortit la crainte par le plaisir, l'insouciance, et, voyant dans un jour une existence entière, craindrait de laisser un écu pour le lendemain, qui peut ne pas être pour lui.

Leur sort est encore, sous ce rapport, inférieur à celui des soldats et des marins de l'état. Tous sont atteints des mêmes vices, de la même imprévoyance; mais les premiers, attachés au gouvernement, trouvent dans lui une seconde providence qui leur assure l'existence dans leurs

vieux jours. Les mineurs, individus isolés, n'ont de ressource, lorsque leurs mains sont frappées d'impuissance, que dans la pitié incertaine et tardive du public. C'est une nouvelle chance malheureuse de leur métier.

Quels liens attachent donc le mineur à son noir et stérile séjour? Les mêmes qui fixent le Lapon, le Samoïède, le Tchouki, dans son désert glacé; l'exemple de ses pères, la routine de l'enfance, l'ignorance d'un autre sort. Le ciel semble avoir fait autant pour le repos du genre humain par l'aveuglement et l'instinct qui lient les hommes simples à un sol ingrat, que par la sagesse départie à quelques hommes pour être législateurs, pontifes. Les classes, les peuples misérables, sont tranquilles par une apathique ignorance. Les classes, les peuples éclairés, sont en repos par la puissance des lettres et des lois. Ainsi les mineurs, dans la société, nous représentent les hordes de la mer Glaciale dans le monde. Tous se résignent à la nature la plus ingrate et triste, à un travail sans espérance, et à la longue privation des doux rayons du soleil.

Voilà pour le sort du mineur, sous le rapport du bonheur de l'individu. Si nous l'examinons

sous le rapport de l'utilité générale, nous verrons ces hommes devenir chers et précieux. C'est par les métaux et surtout par le fer que l'homme exerce sa puissance sur la nature, qu'il est agriculteur, marin, manufacturier, c'est-à-dire, qu'il peut former de grandes sociétés, établir des relations faciles et promptes avec toutes les régions du globe, et jouir de toutes les douceurs des arts. A l'aspect de l'importance de leurs travaux, le voyageur qui, de la cime des Pyrénées, descend comme je viens de le faire dans leurs entrailles, trouvera ces cyclopes plus intéressants que les bergers arcadiens des hauts pâturages, livrés à une indolence qui devient souvent un sommeil complet. Il admirera cette haute sagesse qui départ à chaque classe son instinct, et fait servir au perfectionnement de la société jusqu'à la stupidité même. Voilà tout le bien que je peux dire de leur sort.

J. A. Deluc, dans son inestimable ouvrage sur *l'histoire de la terre et de l'homme*, offre un tableau charmant de la condition des mineurs du Hartz. Je crois, sur son rapport, que l'exploitation de ces mines est sur un plan plus vaste d'action et de durée que celle des mines de Vic-

de-Sos; que des réglements tracés par une administration sage et bienveillante assurent au mineur saxon, non la fortune, mais une existence fixe et un état qu'il peut transmettre à ses enfants; que les villes de Clausthal et Cellerfeld, qu'ils habitent principalement, ont le titre *de villes libres* des mines; et que les priviléges qu'indiquent ces titres sont fidèlement respectés, adoucissent le sort du mineur, et le relèvent à ses propres yeux. Toutes ces causes favorables peuvent rendre ces Saxons moins mécontents que les Pyrénéens de Vic-de-Sos. Mais néanmoins il reste toujours à leur travail les ténèbres, la monotonie, l'humidité, la fatigue extrême, la nullité des chances pour la fortune, les dangers imminents des moffettes et des éboulements. La description que Deluc nous donne de l'exploitation la plus facile suffira pour faire juger des autres. Il décrit ainsi l'extraction du minerai cuivreux des mines des collines secondaires à l'Est de la chaîne du Hartz primordial. La couche qui contient la pyrite cuivreuse n'a jamais plus d'un pied à un pied et demi d'épaisseur, et est contenue entre une couche calcaire supérieure et une couche de pierre sableuse inférieure. Voici

le travail de l'exploitation : « Les mineurs, dit-il, « sont là de vrais ramoneurs; seulement ils se « meuvent horizontalement. Le puits étant percé « jusqu'à la couche cuivreuse, ils en élargissent « le fond et se couchent sur le côté gauche, « ayant au coude et à la hanche des planchettes « de bois sur lesquelles ils se glissent, et à la « main droite un pic avec lequel ils brisent la « couche d'ardoise. Puis un jeune garçon qui sert « de voiturier à trois ou quatre mineurs suivant « la distance du puits, remplit de ce minerai une « caisse à roulettes, qu'il attache à son pied pour « la traîner au puits en rampant. A mesure que « le mineur enlève cette couche minérale, il force « des pièces de bois debout dans le vide, à de petites « distances les unes des autres, pour soutenir la « montagne, qui se trouve enfin sur pilotis. »

Ainsi sont placés dans un étroit espace qui prive de tout mouvement leur corps, les criminels à qui l'on inflige dans des cachots un supplice pire que la mort. Toute cette patience peut aboutir à creuser son propre tombeau.

La philantropie est un sentiment vif et doux, qui doit animer tout écrivain; mais elle doit être conduite par la vérité, sinon elle ne produit que

des illusions. Deluc se plaît à voir partout des heureux. Il prend pour des faits les vœux de son cœur. On voit avec charme, mais quelquefois sans croyance, ses aimables tableaux. Ici, par exemple, la triste réalité se montre en-dessous de ses couleurs brillantes. Les plaintes de Vic-de-Sos me font douter de la félicité du Hartz. Admirons encore, par les tableaux de Deluc, qu'il n'a point créés, mais qu'il a embellis des douces couleurs de sa palette, la variété et la sagesse des moyens par lesquels la Providence entretient l'admirable mécanisme des sociétés humaines, et celui de l'univers.

L'extraction du minerai n'est que la première des deux grandes opérations qui livrent le fer aux besoins de la société. Le dépouillement des parties pierreuses et terreuses, le dégagement des principes unis au fer qui le tiennent dans le minerai aux divers degrés d'oxidation, sont le domaine de la forge. Le feu est, encore plus que le bras de l'homme, l'agent de ces derniers travaux. Le feu, le plus inconnu de tous les éléments, est recélé dans les forêts qui environnent les mines, et ces forêts sont ainsi indispensablement nécessaires à la formation du fer. Mais

si les mines enfoncées dans le sein de la terre nous offrent une fécondité mystérieuse et inépuisable, il n'en est pas de même des forêts, dont la masse et le renouvellement sont soumis à des calculs positifs. L'épuisement des bois sera donc la cause prochaine de la rareté du fer. Les forges, dans le pays de Foix, ont dévoré les forêts les plus rapprochées. Sur les sommités, dans les vallons les plus reculés, sont encore quelques restes de la sauvage et primitive parure de ces montagnes. Mais ils disparaîtront bientôt sous la hache du charbonnier, et les mines n'auront été pour ce pays qu'une source passagère de prospérité. L'homme réfléchi entrevoit l'époque où ce pays sera presque inhabitable par le manque d'un abondant combustible si rigoureusement nécessaire dans les montagnes. Mais le montagnard, sans prévision, et surtout le spéculateur, sans sollicitude pour les descendants, s'efforcent de consommer tout dans leur passage. Faure, notre guide, pour franchir le port de Paillers, me montra le lieu où, cinquante ans auparavant, les plus beaux sapins formaient un dôme impénétrable aux rayons du soleil. Il avait traversé cette forêt dans son enfance. Quelques

troncs à demi pourris attestaient la vérité de ses paroles. Cette forêt occupait le premier ressaut du port, au couchant, et les flancs de la montagne de la rive gauche de l'Ode. Ce lieu est absolument stérile. Les bestiaux qui paissent sur ces forêts exploitées achèvent le travail de la cognée, et empêchent entièrement leur reproduction.

Les bois de hêtres que nous vîmes dans le vallon de l'Ascou n'étaient que des taillis. Tous ceux que nous traversâmes ou longeâmes au col de Sioula, sur la montagne de Caoussou, le bois de Fabre, en allant d'Ax au pic Saint-Barthélemi, n'étaient aussi que des taillis. Faure déplorait que les gardes ne permissent pas de couper ces bois, comme le voudraient les habitants des villages voisins. Toutes les sages mesures ne sont que l'intérêt de l'avenir. Peuvent-elles être senties par les hommes à vue bornée qui n'embrassent que le présent le plus étroit? Cette même administration forestière que Faure trouvait trop sévère, ne l'est point assez pour quelques observateurs. Des hommes lettrés de ces montagnes lui reprochaient de spolier ces forêts par des adjudications multipliées. Ces faits sont

graves. Si le gouvernement, qui doit être la providence de la société, agit comme l'égoïsme particulier, que deviendront dans ces montagnes les générations futures?

CHAPITRE VI.

VALLÉE DU SALLAT.

Nous partîmes de Vic-de-Sos par un ciel incertain, mais impatients d'agir, de gravir sur les sommités, après avoir été attristés de la vue des cachots des mineurs comprimés dans leurs étroites parois, et avoir gémi du triste travail de ces esclaves volontaires.

Notre plan primitif était de passer par le port d'Aulus, directement à l'ouest de Vic-de-Sos, pour descendre dans le bassin supérieur du Sallat, et remontant les sources de cette rivière vers le village de Conflens, déboucher par le port de Salau ou celui d'Aula, sur le haut plateau de Montgarry. Par ce plan, nous explorions les bases du mont Vallier, le pic le plus intéressant de la crête dans ces parages, et nous pénétrions tout à coup par le haut de la vallée d'Aran, au

sein des montagnes du premier ordre. Mais un voile épais de brumes pesait sur les montagnes d'Aulus et de la crête voisine, depuis plusieurs jours. Ainsi, nous résolûmes d'atteindre Seix par le port de Suc et le village d'Ercé, route praticable, même avec un orage; et là, de régler après notre course, selon l'état du ciel. Nous partons donc avec cette marche vive et allègre que donnent de beaux souvenirs d'explorations récentes et de belles espérances devant soi. Le vin donnait à notre guide de Vic-de-Sos chargé de nos porte-manteaux, la gaieté que nous devions à l'étude. Le port de Suc, qu'il nous fallait franchir pour parvenir au versant d'Ercé, avait pour avenue un vallon boisé et herbeux. Après une pente tapissée de taillis, se développe devant nous la fertile vallée d'Ercé, autant que nous permettaient de l'apercevoir une pluie battante, et la sollicitude d'une marche pressée sur des gazons glissants; ou dans des chemins devenus des ruisseaux. Enfin arrivés, nous dépouillâmes nos vêtements trempés comme dans un naufrage, et les douceurs d'un large foyer nous firent oublier la mésaventure de l'orage; mais pour un temps bien court. Nous vîmes ici, comme

dans toutes les situations de la vie, que le plaisir sans mesure est funeste. La flamme, formée de combustibles entassés, débouchant dans un grenier où était interrompu le tuyau de la cheminée, mit le feu à une armoire voisine. A demi nus, nous parvînmes à l'éteindre et à rassurer nos hôtes, qui voyaient, avec notre arrivée, les éléments les plus contraires conjurer de concert leur ruine. Nous pûmes croire que dans leur pensée superstitieuse, nous étions des gens qui avaient des rapports familiers avec les mauvais esprits, que nous les entraînions sur nos pas avec leur fatale influence. Mais la sérénité du ciel à notre départ, le lendemain, et notre soin de mettre un prix à leur frayeur, durent les empêcher de faire exorciser leur maison.

La route d'Ercé à Seix ressemble à toutes celles du fond des vallées, où la clôture des propriétés, leur distribution régulière, la construction solide des maisons, rappellent que ces lieux sont sous l'empire de la civilisation, et n'appartiennent plus à cette nature fière, sauvage, pittoresque, dont on a quitté le domaine sur les sommités.

Chaque vallée des Pyrénées, circonscrite par des bornes naturelles, est comme un monde

séparé, qui a, par une foule de nuances exclusivement locales, un aspect, une influence qui lui sont particuliers. La population reçoit de l'ensemble de toutes ces causes, dont la foule nous est cachée, une physionomie qui, à des yeux exercés, la différencie des populations voisines. Ainsi, les habitants des vallées contiguës d'Ercé et de Seix ne ressemblent point aux peuplades de la vallée de l'Ariége, et me rappelaient plutôt, par la lourdeur de leurs mouvements, l'épanouissement de leur large figure, la fraîcheur de leur teint, et leur vaste chapeau rond, les montagnards du Cantal.

En vain notre regard se tournait de Seix au midi, vers ces hautes montagnes que nous avions aperçues de différents sommets du pays de Foix, et qui devaient nous offrir des beautés nouvelles, et la route de la vallée d'Aran. Nous voyions toujours un orage permanent assaillir et dérober les cimes et la route désirée. Mais c'est dans les montagnes surtout que les désappointements sont fréquents. Il faut un tel ensemble de circonstances favorables, qu'il est facile de concevoir que le manque d'une peut se présenter souvent, et que ce manque est sans remède.

Les projets sont toujours là soumis à l'inconstance du temps, et varient comme les mobiles nuages. Nous changeâmes donc notre cours et résolûmes de pénétrer dans la vallée de Luchon, la première grande entrée à l'ouest par la plaine. Nous suivions ainsi la Sallat, qui va de la crête, dans une ligne transversale, passer à Saint-Girons, et grossir la Garonne à Saint-Martory. La vallée est riche de champs et d'habitations. Les montagnes, dans son cours, baissent et offrent plusieurs vallons latéraux, parmi lesquels le voyageur doit observer celui de Saurat, qui s'unit à la vallée du Sallat au village de Saint-Gernin. Ces vallons, composés de débris calcaires, de basses montagnes aux croupes arrondies, disent assez, à un seul regard, par les nombreuses habitations éparses et l'étendue de leurs villages, combien ils sont favorisés de la nature. Ils forment la transition entre les fiers escarpements de la crête et l'océan des plaines. Nous sentons que nous sommes loin du Roussillon nu et sec, et que nous nous rapprochons de ces hautes montagnes centrales, aux fronts couronnés de glaciers, aux flancs hérissés de majestueux sa-

pins, et dont les larges bases plongent dans de verdoyantes vallées.

Mais si les scènes de la nature vont s'embellir, prendre un caractère plus grandiose, nous quittons aussi les parties des Pyrénées que l'histoire a signalées comme les plus intéressantes par les grands faits dont elles furent le théâtre. Avant de les abandonner entièrement, jetons un regard sur les siècles antérieurs, et sur ces lieux empreints encore des pas de tant de peuples célèbres.

CHAPITRE VII.

DU PASSAGE DES CARTHAGINOIS, DES ROMAINS, DES SCYTHES ET DES ARABES DANS LES PYRÉNÉES.

Des atomes passagers, jetés par une main inconnue sur un monde changeant, veulent connaître les vicissitudes antérieures du sol qui les porte; et, chose encore plus étrange, leur origine perdue dans des ténèbres épaisses. La prétention de la connaissance de la terre repose sur quelques grands faits offerts à nos yeux: nous pouvons varier sur eux de rêveries, mais ils sont toujours présents, toujours offerts à l'examen; et les erreurs de la veille peuvent être rectifiées par les nouvelles inspirations, produites par leur contemplation le lendemain. Mais pour l'histoire des premières tribus, ces faits nombreux et irrécusables manquent; quelques

données contradictoires nous sont offertes, et leur insuffisance laisse presque entièrement à l'imagination le soin d'écrire les annales des premières peuplades que quelques documents rares et douteux nous font entrevoir au début de l'existence connue du genre humain. Mais servons-nous des faibles témoignages du passé, puisque aucune puissance humaine ne peut en obtenir de nouveaux.

Ire Époque. — Si l'histoire des grandes nations, situées dans de beaux pays, et en contact avec des peuples policés, est incertaine, combien doit être obscure celle d'un peuple sauvage confiné dans des montagnes infréquentables, et isolé encore du reste du monde par l'état barbare des tribus qui l'environnent! On voit que je parle ici des Pyrénées, de leurs indigènes, et des farouches Ibériens et Gaulois. Les recherches sur ces régions, à des temps même rapprochés, n'ont d'autre résultat que de rendre les ténèbres qui les couvrent visibles.

Là, comme au début de toutes les histoires, nous trouvons des fables mythologiques. Pyrène, fille d'un roi d'Ibérie, séduite par Hercule, et

abandonnée dans les montagnes qui terminaient au nord son pays, laisse en ces lieux sa vie et son nom.

Les Phéniciens connurent, dès les temps reculés, l'Espagne et les abordages occidentaux des Pyrénées; mais cette nation hardie et ingénieuse cachait ses découvertes. La guerre l'extermina, et avec elle périrent tous les faits maritimes et coloniaux qu'elle dérobait à la jalousie et à la rivalité des autres nations. Cependant quelques traces précieuses sont restées : leur commerce connu à Thulé ou l'Angleterre, nécessitait des ports pour la relâche sur les côtes occidentales de l'Espagne; ceux de Biscaye, renommés par leur beauté et leur sûreté, durent les attirer et les fixer. L'invasion de Josué, qui exterminait tout dans le Chanaan, même le bétail, et par le feu les objets inanimés, comme les maisons, les meubles, etc., donna une commotion profonde à toutes les nations phéniciennes. Chassées par l'épouvante que répandait au-devant de lui ce terrible ennemi, elles cherchèrent les contrées les plus lointaines pour se dérober à ses armes inexorables. Bruce constate que dans les hautes montagnes de l'Abyssinie sont sept nations d'o-

rigine chananéenne, et dont l'existence en ces lieux date de l'époque précitée (1). Mais toutes ces peuplades effrayées ne cherchèrent pas le même refuge. Procope nous dit que deux colonies existaient sur la côte de Mauritanie, vis-à-vis Gibraltar, qui portaient ces inscriptions en langue phénicienne : « Nous sommes Cananéens, « fuyant devant la face du fils de Nun, Josué « le brigand. » Guidés par les relations des marins de la côte de Phénicie, ils passèrent le détroit, et durent aborder de préférence aux ports où ils trouvaient leur langage, leurs mœurs et leurs frères. Ces colons, transportés par le commerce et la guerre aux lieux où les branches divergentes des Pyrénées se perdent dans l'Océan, sont les ancêtres des anciens Cantabres ou Basques modernes. La différence tranchante de ce peuple avec ses voisins annonce évidemment une autre origine. Des rapports de mœurs et surtout de langage constatent, au jugement des érudits, sa filiation phénicienne.

L'invasion de Josué remonte à 1500 ans avant Jésus-Christ. Cette colonie asiatique serait donc

(1) *Voyage aux sources du Nil*, liv. II, chap. 2.

la plus ancienne sur le sol européen. Plutarque, dans la vie de Camille, fait venir les Gaulois ou Celtes du plateau de la Grande-Tartarie. « Or, « quant aux Gaulois, ils étoient comme l'on dit « de la nation celtique, lesquels, n'étant pas leur « pays suffisant pour soutenir et nourrir leur « multitude, en étoient sortis pour aller cher- « cher d'autres terres à habiter. Et d'iceux les « uns, se jetant du côté de l'Océan septentrional, « passèrent les monts Riphées, et occupèrent les « extrêmes parties de l'Europe; les autres s'arrê- « tèrent entre les monts Pyrénées et les grands « monts des Alpes. » (Traduction d'Amyot.) Mais rien n'indique l'époque de cette vaste migration. Les Romains, qui seuls nous ont donné la peinture de ces nations, ne pénétrèrent dans les Gaules que treize siècles plus tard que l'époque de la dispersion des Chananéens devant Josué. Ils ne trouvèrent chez ces Barbares aucun monument, aucun écrit qui pussent les fixer sur leur origine. Elle est ainsi restée dans les ténèbres. Nous ne pouvons donc pas décider si les autres peuples des Pyrénées sont plus anciens ou plus récents que les Cantabres.

Même après les premiers temps de la conquête

de la Gaule et de l'Espagne par les Romains, les indigènes des Pyrénées sont peu connus. Les commentaires de César, l'histoire de Diodore, ne jettent quelque jour que sur les tribus des plaines. Les conquérants, les marchands, s'éloignent également des vallées centrales des Pyrénées. Leurs peuples durent être aussi sauvages que les indigènes de l'Amérique septentrionale. Comme eux, ils ne durent différer des fauves de leurs forêts que par une organisation plus heureuse et quelques rayons obscurs d'intelligence. La rudesse, la cruauté, l'ignorance, habitaient leurs huttes informes. Chaque génération dut offrir la même série de meurtres, de superstitions, de misères, de malheurs. Leur histoire se réduirait à une page : sa perte ne peut inspirer un regret.

Ces temps fabuleux et obscurs forment la première période de l'histoire des peuples pyrénéens.

II[e] ÉPOQUE. — La seconde est celle de la possession paisible de ces contrées par les Romains, après les victoires de Publius Crassus et du proconsul Messala. Le versant méridional était sou-

mis déja depuis deux siècles, hors les extrémités occidentales, où habitaient ces Cantabres qu'Horace et les historiens latins nous représentent comme indomptés, alors que tous les peuples connus se courbaient en silence sous le joug romain. Auguste ne crut point indigne de sa grandeur de se transporter lui-même pour diriger les légions contre ces montagnards, qui voulaient échapper au destin général. Ses victoires leur prouvèrent la fortune de Rome, mais ne les asservirent point entièrement. Contenus un moment, les Cantabres sauvés des combats conservèrent dans leur cœur l'énergie et l'indépendance.

Les Romains transmirent aux Ibériens et aux Gaulois ces beaux présents, les lettres et les arts, qu'ils devaient eux-mêmes aux Grecs. Les témoignages des historiens prouvent l'aptitude de ces peuples à la civilisation.

Quelques lieux des Pyrénées, comme Bagnères, Bigorre, Coteretz, offrent dans des inscriptions sur des autels ou des tombeaux, et dans les noms restés à quelques thermes, des vestiges du séjour des Romains; mais tous leurs historiens se taisent sur les peuplades de l'intérieur.

Nous devons croire que le fond des vallées fut toujours une forêt polaire qui ignora presque l'existence des maîtres du monde. Ils dédaignèrent ces affreux parages et leurs hôtes farouches.

III[e] Époque. — La population de Rome, en se débordant en tous sens, submergea toutes les nations connues. Ce vaste empire romain, résultat de 700 ans de dévouement et de victoires, semblait, par suite de cette forte constitution, ne porter en lui aucun germe de mort, différent ainsi de tous les corps terrestres. Mais les causes de destruction étaient à la circonférence. Après un calme universel, sous les premiers empereurs, l'orage gronde de tous les points de l'horizon. Semblable à ces révolutions antiques du globe dont les montagnes nous offrent de vastes témoignages, l'irruption des Barbares du Nord et de l'Orient devait remplir le monde de sang et de débris. Le début de la lutte entre Rome et ce peuple sauvage qui couvrait la terre depuis la mer orientale jusqu'à la mer atlantique est à la sanglante bataille d'Allia, dans laquelle la victoire des Gaulois fut comme un présage du résultat

d'une guerre qui devait consommer des siècles. Cette lutte excitant chez toutes ces peuplades guerrières une fermentation générale, fit enfin précipiter les plus voisines sur le colosse qui pesait sur le monde. D'autres causes, qui nous sont inconnues, opérèrent encore ce mouvement immense de translation qui amena les hordes voisines de la grande muraille de la Chine dans les régions les plus occidentales de l'Europe. Sous les noms divers de Cimbres, de Teutons, de Gaulois, de Germains, de Vandales, de Goths, de Huns, c'est toujours le même peuple, combattant avec les mêmes armes, la même férocité, et, comme les bêtes des déserts, étranger aux lettres, aux arts, à tout ce qui adoucit et honore l'humanité.

Les pays méridionaux les attiraient par tous les contrastes les plus heureux avec leurs sombres forêts, leurs arides steppes, leurs longs hivers polaires. L'Espagne, belle de tous les dons de la nature, devint, dès qu'elle leur fut connue, le but de leurs efforts. Ainsi nous allons voir tous ces Barbares chercher la belle Hespérie à travers le dédale des gorges des Pyrénées.

Annibal franchit ces montagnes en 218 avant

Jésus-Christ, à la tête de 50,000 hommes d'infanterie, 9,000 de cavalerie et trente-sept éléphants, dans leur partie la plus orientale, dans cette chaîne nommée *les Albères*. Les historiens, qui ne connaissaient les Pyrénées qu'en masse, ne précisent point le lieu de son passage. Mais toutes les circonstances prouvent que ce dut être au point que nous indiquons. Il venait de prendre Sagonte sur le bord de la Méditerranée. Les cols des Albères, où sont maintenant Bellegarde et Collioure, étaient dans la ligne la plus courte pour atteindre les Gaules; des bâtiments de transport longeaient sans doute la côte, et pouvaient, par la proximité, ravitailler journellement l'armée. Pourquoi aurait-il perdu ces avantages en s'écartant à l'ouest, pour ne trouver que des peuples ennemis et des montagnes plus difficiles?

Après ce passage et celui d'Asdrubal dans la même guerre, les Pyrénées ne virent plus que des Romains jusqu'en l'an 409, où les Barbares du Nord parurent pour la première fois sur leurs cimes, et de là se précipitèrent, comme un torrent dévastateur, sur l'Espagne. Ce passage des Alains, des Vandales et des Suèves, alors alliés et coopérant à la même expédition, n'est point in-

diqué topographiquement dans les historiens. Ils disent seulement que la trahison fit abandonner aux troupes stationnées les défilés qu'elles devaient garder. Ces défilés gardés ne pouvaient être qu'aux extrémités de la chaîne. La nature suffisait seule presque pour la défense des vallées du centre.

Ces Barbares, comme les bêtes féroces des forêts, se dévoraient les uns les autres. Les Goths, en 463, suivant la trace de leurs devanciers, franchirent les Pyrénées, et s'établirent en vainqueurs dans ce pays pendant près de trois siècles.

La compression des Goths força en 586 les peuplades basques de la Cantabrie et de l'Alava à chercher un nouvel établissement sur le revers opposé des Pyrénées. Ils vainquirent le duc Bladaste, chef de cette partie de la Novempopulanie qui fut depuis nommée Aquitaine. Battus en 602 par Thierry, ils reconnurent sa souveraineté, mais conservèrent néanmoins les provinces de Labourd, Soule et Basse-Navarre. Ces translations d'un revers à l'autre à l'occident des Pyrénées, qui se répétèrent plusieurs fois dans le moyen âge, ne présentent que le mouvement du même peuple. Les faits de l'histoire romaine

attestent que les habitants de la rive gauche de l'Adour vers son embouchure, étaient ces Cantabres que Rome ne pouvait dompter et qu'elle voulut contenir par la forteresse de *Lapurdum*, au lieu où est actuellement Bayonne.

Les Pyrénées semblaient être, pour les malheureux Ibériens, les portes de l'enfer qui vomissaient sur leur patrie, depuis nombre de siècles, des essaims de démons à face humaine. Voilà que, par une nouvelle infortune, tout-à-coup, à l'opposite de ces montagnes, sort du sein des flots un peuple inconnu, qui, par l'éclat, la rapidité de ses conquêtes, efface toutes les actions des conquérants précités de l'Espagne. La marche du torrent est trop lente pour représenter celle des Arabes, après la bataille décisive de Kérès en 714. Il faut unir, pour en donner une image, le vent et le feu, et voir un immense incendie couvrir l'Espagne.

Moussa, général en chef des Arabes, dans son élan toucha le premier aux Pyrénées. Mais dans l'asservissement tranquille de l'Espagne, le fanatisme et le courage des Arabes ne pouvaient s'exercer assez. Ils franchirent les Pyrénées en 717, sous Alahor, lieutenant en Espagne du ca-

life Omar II. Sa route dut être à l'est, puisque les historiens nous parlent de la conquête qu'il fit du Roussillon et du Languedoc.

Dès lors divers chefs arabes, par tous les motifs qui enflammaient ces têtes méridionales, Dieu, la gloire, les richesses, passèrent les Pyrénées. Zama, l'un d'eux, pénétra par le comté de Foix, et se porta sur Toulouse qu'il assiégea. Il fut battu et tué par Eudes, duc d'Aquitaine. Les divisions de ce prince avec Charles Martel favorisaient ces invasions des Sarrasins. Ils restaient toujours maîtres de quelques parties du versant septentrional des Pyrénées.

Mais ces succès indécis ne pouvaient qu'irriter l'ardeur d'un peuple conquérant, pour qui l'univers semblait une proie promise par son prophète et par cent victoires. L'Espagne, tranquille sous l'émir Abd-Alrahaman (que nos historiens nomment, sans doute par euphonie, Abdérame), rassemble toutes ses forces pour la crise qui doit terminer toutes ces tentatives d'envahissement du midi contre le nord. Il passe les Pyrénées, renverse tout devant lui, et ne s'arrête que près de Tours, en présence de l'armée de Charles Martel.

La convoitise de quelques provinces, des désirs de vengeance à satisfaire, des intérêts rivaux de commerce, motifs ordinaires de guerre entre des peuples voisins, n'existaient point dans ces deux armées. Il s'agissait du destin de l'Europe et de l'Asie. La question était si l'Orient imposerait sa religion, ses lois, son langage, ses mœurs, son costume, aux peuples qui avaient renversé l'empire romain et fixé leurs tentes vagabondes sur ses débris; en un mot, si l'Arabie débordée serait maîtresse du monde ou refoulée dans ses déserts. Le ciel même était partagé entre des dieux entièrement différents. Cette bataille, de laquelle dépendait l'avenir de tant de peuples, la direction de l'esprit humain, eut lieu le 7 octobre 732. Abd-Alrahaman fut vaincu, tué, et dans son tombeau s'engloutirent toutes les espérances du mahométisme. Les croisades et l'expulsion des Maures de l'Espagne furent, plusieurs siècles après, les conséquences militaires de cet événement décisif, comme l'établissement du gouvernement représentatif, le perfectionnement de la civilisation, des sciences et des arts en Europe, en sont les conséquences politiques et morales.

Les Arabes cherchèrent en fugitifs les Pyrénées. Leur défaite releva le courage des Bigorrais. Ils s'armèrent. Un combat sanglant près d'Ossun les vengea de leurs oppresseurs. Le lieu se nomme encore Lande-Mourine. Depuis, l'Islamisme vaincu ne tenta plus de grands efforts sur le versant septentrional. Frappé à mort dans les plaines de Tours, il lutte encore long-temps en Espagne contre le peuple européen, mais en s'éloignant toujours des Pyrénées et reprenant la route de la mer et des rivages paternels.

IV[e] ÉPOQUE. — La quatrième et dernière époque de l'histoire politique des Pyrénées date de l'apparition des Français, vers ces montagnes, peu après la bataille de Tours. Les comtes souverains du Bigorre et du Béarn, descendants de Clovis, vaincus par Charles Martel et ses fils, ne furent plus que des vassaux de la dynastie nouvelle que couronnaient la fortune et la patrie reconnaissante.

Les Pyrénées furent traversées vers l'ouest en 778 par Charlemagne, que l'ambition guidait en Espagne. C'est de ce passage que datent les souvenirs brillants qu'ont laissés dans ces montagnes

Roland et ses paladins, souvenirs consacrés par l'histoire, le roman et la poésie. Le retour par la vallée de Roncevaux fut funeste à Roland, qui soutint à l'arrière-garde les efforts des Vascons embusqués, et perdit la vie, mais en conservant sa gloire et l'armée française. Sa grande ombre semble errer sur les Pyrénées; car son nom embellit une foule de lieux, et dans la bouche du peuple surprend l'étranger, et donne à son récit quelque chose de grandiose et de poétique.

Depuis, l'histoire du Béarn, du Bigorre, du comté de Foix, ne présente que des divisions intestines des familles suzeraines, ou leur lutte impuissante contre la destinée des rois de France. C'est, en changeant les noms, l'histoire de toutes les provinces soumises au gouvernement féodal. Les événements précédents, l'apparition sur ces monts des Carthaginois, des Romains, des hordes scythes et arabes, se lient à des mouvements universels, et reçoivent ainsi de tous les faits antérieurs et subséquents un vif intérêt; tandis que ces agitations concentrées dans le palais comtal ou dans les étroites limites de la province, qui n'ont presque toujours d'autre résultat que la turpitude des chefs et le malheur des peuples,

éloignent le spectateur par le dégoût ou l'horreur. M. de Vezac-Macaya, dans un sentiment patriotique, a compilé de vieilles chartes, de vieux manuscrits, et a formé deux volumes sur l'histoire du Bigorre. Les indigènes peuvent les lire avec intérêt; mais l'indifférence doit être permise aux étrangers pour tous ces faits sans résultat pour la gloire nationale, pour les lettres et la civilisation.

Les irruptions passagères des Normands et des Anglais sur les flancs septentrionaux des Pyrénées sont des épisodes qui fixent vivement l'attention du lecteur; mais ces étrangers, comme les fléaux de la nature, passent enfin.

Les scènes du château de Pau, lors de Jeanne d'Albret au cœur magnanime, et de son digne fils, charment tous les spectateurs que le talent de l'historien fait vivre dans ce lieu et dans ce temps.

J'ai vu des hommes divisés par les opinions politiques les plus contraires, visiter, avec le même attendrissement, le même respect religieux, ce noble et pittoresque château de Pau. Les qualités aimables et brillantes de Henri frappent si vivement tous les esprits, que l'homme

en lui fait oublier le roi, et que tous le voudraient pour ami ou pour chef. Ses mots, pleins de cordialité, d'esprit, de grandeur, on les a entendus, on les a narrés mille fois, mais toutes les bouches se plaisent encore à les répéter; tous les auditeurs se plaisent à les ouïr. Alors, l'expression vive de gaieté, de sensibilité des physionomies, est le signe non équivoque de l'amour porté à sa mémoire. Il semble que chaque Français reconnaît en lui le type du caractère national, et se glorifie de l'existence de ce modèle. Cet intérêt d'ami, si je puis m'exprimer ainsi, est le trait caractéristique qui différencie le sentiment doux et profond qu'inspire Henri, de celui que nous accordons à d'autres grands princes qui honorent, dans l'histoire, diverses nations, diverses époques.

Pour unir à l'amour notre admiration, cet homme sut allier à des formes si gracieuses, des desseins profonds qui devaient donner une prééminence assurée à notre nation. Les finances rétablies par Sully, qui travaillait pour son roi comme pour un fils, l'armée forte de son nombre, de son courage, de ses souvenirs, et surtout de son chef, tout faisait présager le succès

de la lutte contre l'orgueilleuse maison d'Autriche. Pavie allait être racheté, de nouvelles et fortes limites acquises, les siècles suivants asservis à la gloire de la France, lorsque l'horrible main d'un monstre fanatique....... Mais le Béarnais a rattaché au trône cette auguste race, qui commença son existence par protéger la nation contre les féroces Normands, et qui, animée de l'esprit de Henri, ne peut avoir pour pensée première que le bonheur de cette France avec laquelle son union est si antique et si intime.

Voilà des choses qui intéressent tous les Français; mais celles de ce genre sont trop rares dans les annales des Pyrénées.

Les écrivains du vieux temps ne nous ont conservé que les faits et gestes des chefs. Les événements du peuple, ses mœurs, ses coutumes, qui n'étaient pour eux que des choses viles, ne leur ont point paru dignes de mémoire. Aussi les rédacteurs modernes ne peuvent nous offrir que peu de ces documents qui peignent la race, la localité. Nous trouvons ainsi, dans les Essais historiques sur le Bigorre, un fait qui constate la rivalité pour les pâturages limitrophes des habitants de Gavarnie et du Val-de-Broto. C'est un

traité conclu, en 1319, à la suite d'une guerre de vallée à vallée, où les Français furent vainqueurs. Le même fait se reproduit de nos jours; et nous voyons dans les mêmes lieux, par l'impression de cette rivalité de génération en génération, une cause du caractère énergique et guerrier de ces montagnards. Ce caractère se manifesta encore en 1670, de la même manière, dans leur refus, à main armée, de supporter dans le Lavedan l'établissement de la gabelle, et cette résistance fut victorieuse.

Toutes les démarcations politiques qui divisaient le versant septentrional des Pyrénées disparurent en 1790. Une nouvelle subdivision du territoire effaça les noms de Navarre, de Béarn, de Bigorre, de comté de Foix, de Roussillon, et avec eux parurent s'évanouir tous ces souvenirs féodaux qui en faisaient des pays divers. Les grands faits qui se rallient à l'histoire générale de la nation semblent seuls devoir surnager dans cette submersion des histoires locales, et seuls destinés à unir l'existence politique des Pyrénées à celle de la masse de la nation.

TABLEAU
DES PYRÉNÉES
CENTRALES.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.

VALLÉE DE LUCHON.

L'orage stationnaire qui enveloppait les cimes voisines du haut plateau de Montgarry, et qui nous empêcha de déboucher, par les cols de cette région, dans la vallée d'Aran, nous servit, en nous forçant de diriger notre course à Saint-Martory, pour pénétrer par Saint-Gaudens et le village de la Broquère dans la grande vallée de

Luchon. Le sort avec ses mille chances inattendues, dispose souvent mieux de nous que notre courte prévision. Qui ne penserait, en voyant des hauteurs de la route entre Saint-Gaudens et Monrejau, le sommet majestueux de la Maladetta dominer d'une manière colossale les hauts monts qui forment la longue avenue de ses bases et encadrent la vallée de Luchon, que cette profonde et large ouverture est la route des plus grandes beautés. Cette magnifique perspective; le beau fleuve qui s'échappe de ces monts, comme bondissant encore et annonçant par la masse de ses eaux l'inépuisable étendue des glaciers paternels; le beau paysage qui déja environne la Garonne et présage les aspects les plus fiers et les plus pittoresques; tout excite dans l'ame du spectateur de vifs sentiments d'admiration, de curiosité, et d'une terreur profonde. Tour à tour il précipite et retient ses pas. Près d'affronter cette nature inconnue, si grandiose et si sévère, il sent rapidement en son ame des mouvements successifs d'audace et de faiblesse. Il franchit les premières barrières; l'ensemble imposant disparaît; et les pentes de la lisière, revêtues de cultures, d'habitations,

les sommets émoussés, rassurent le voyageur qu'avait d'abord intimidé de loin le sombre amphithéâtre des monts. Néanmoins les premiers monticules de toutes les grandés vallées ont dans la masse, la forme, la nature de leurs roches, dans leur physionomie totale, un caractère de force qui empêche de les confondre avec les humbles collines de nos plaines.

La vallée de Barousse afflue de l'ouest dans celle de Luchon, près de Saint-Bertrand. Plus haut, en amont du village d'Estenos, une vallée plus importante, celle d'Aran, y déverse du côté de l'est la principale source de la Garonne, les bois de ses immenses forêts et sa population catalane. Après le confluent des deux Garonnes, et surtout à Monrejau après l'union de la Neste, se forment ces radeaux de bois de toute dimension, de sapins, de hêtres et de chênes, qui rendent tous les beaux pays qu'arrose le fleuve, comme voisins des Pyrénées pour la facilité de s'approvisionner dans leurs forêts.

Enfin Bagnères de Luchon, dont on pressent de loin la situation à l'élargissement de la vallée, mais qu'on ne peut voir que près de l'atteindre, à cause de la saillie d'un monticule, développe

au regard, lorsqu'on a doublé ce cap, ses belles allées, ses thermes élégants (1), son amas de maisons pittoresquement placées au confluent de deux gaves.

Deux manières se présentent pour connaître un pays: un examen successif des détails; ou la perception de l'ensemble, étudié d'une situation dominante. L'une et l'autre se prêtent des secours mutuels. A les suivre toutes les deux, il faut nécessairement commencer par l'étude partielle. Mais l'expérience peut rendre à un observateur la seconde suffisante; elle est plus prompte, plus fructueuse; seule, elle peut faire établir les rapports entre des objets distants, et faire éclore, d'un vaste ensemble, un enchaînement systématique d'idées. Le choix de l'une ou de l'autre de ces méthodes caractérise les individus. Ainsi les femmes, que la maladie ou le plaisir amènent

(1) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer ici que M. Barreau, médecin distingué à Toulouse, a préparé un savant travail sur les eaux minérales et spécialement sur celles de Luchon. Ce travail analytique, dans lequel il donnera des idées nouvelles sur les causes de la chaleur et sur les éléments des eaux thermales, sera prochainement publié.

aux bains de Bagnères-Luchon; les hommes qui, par leur constitution ou leurs goûts, leur ressemblent; ou ceux qui, nés susceptibles d'affronter les hautes sommités, sont retenus par le charme des femmes sur leurs pas, trouvent dans le large bassin de Luchon une foule de sites charmants qui peuvent satisfaire le projet qu'ils ont conçu de l'étude des montagnes. Ils sont le motif et le terme de promenades délicieuses. La cascade voisine du village de Juzé, celle du village de Montauban, étonnent, ravissent naturellement les habitants des plaines, dont les yeux n'étaient accoutumés qu'aux chutes de faibles ruisseaux. La promenade au monticule de Castel-Viel offre un plateau couvert des ruines d'une tour que l'imagination peut se représenter comme l'ancien séjour d'un farouche châtelain, la prison d'une belle intéressant par ses pleurs et son amour pour un brave chevalier à qui elle fut ravie par félonie; ces ruines attestent la vengeance du paladin qui, de retour des champs de la Palestine, punit le ravisseur, reprend son amie éplorée, et livre aux flammes et à la destruction les noires tourelles de Castel-Viel. Une troupe aventureuse de baigneuses,

parvenue après de longs efforts à ce tertre, se repose sur les ruines, en écoutant ce récit d'un aimable conteur; leurs regards, ranimés par le repos, contemplent les frais paysages du vallon de la Burbe, du cours supérieur de la Pique, et, entraînés par les flots de ces deux gaves réunis au pied du monticule, s'étendent dans la belle vallée de Luchon, peuplée de beaux villages placés pittoresquement sur la croupe des montagnes qui encadrent majestueusement ce vaste bassin où Bagnères s'élève comme une métropole avec ses thermes élégants, ses verdoyantes allées et ses maisons charmantes couvertes de l'ardoise bleuâtre. D'autres promeneurs, plus hardis, gravissent au-delà du labyrinthe, tracé près de l'établissement thermal, sur les dernières rampes de la montagne de Super-Bagneros, et à leur retour, fixent fortement l'attention d'une tendre mère, d'une sœur chérie, ou plus encore d'une amante, par la peinture de *la sombre Forêt*. Le but d'une longue course des hôtes de Bagnères sera le village de Cazeril, situé à mi-hauteur de la montagne de ce nom. Les jeunes et jolies baigneuses n'y parviendront encore qu'avec le secours de ces petits chevaux dociles,

qui, partout aux eaux thermales, rendent facile l'observation de l'ordonnance du médecin pour l'exercice.

Le dernier terme de l'exploration des montagnes pour les sociétés de Bagnères, est la vallée du Lys. Elle est au sud, située longitudinalement à la crête, entre les ports d'Oo et de Vénasque. Tout est pour le plaisir dans cette charmante partie. On part en caravane, hommes et femmes à cheval, et tous précipitent souvent à l'envi leur course. La route passe à l'ouest, près de Castel-Viel, remontant la gorge qui mène au port de Vénasque. On tourne à droite après une heure de marche, et suivant un chemin toujours ombragé, que le gave voisin rafraîchit encore de l'aspect de ses eaux cristallines et de ses vapeurs légères, on entre dans une gorge resserrée qui s'évase insensiblement et se déploie en une longue vallée, belle des travaux des hommes et des dons magnifiques de la nature. C'est la vallée du Lys. Les fleurs qui y abondent, et surtout un lys sauvage dont l'ognon est jaune serin et le calice mêlé de violet et de brun, lui ont valu ce joli nom. La pente méridionale présente des prairies, des champs, des habitations,

et près de la cime une bruyère inculte qui couronne presque toutes les montagnes qui avoisinent la vallée de Luchon. La face qui regarde le nord est riche de beaux sapins. Ainsi cette vallée est à la fois pastorale et sauvage. Ce double aspect offre le charme des contrastes. Cette vallée ne fournit à l'homme que du bois et du foin, mais abondamment. Aussi les granges sont-elles très-nombreuses. Ces groupes d'habitations disposés sur la croupe du mont en face du midi, donnent les idées agréables de l'aisance et de la douceur des mœurs patriarcales. Ces paisibles pasteurs ne sont point obligés de tourmenter sans cesse la terre, comme les nombreuses peuplades entassées sur un sol étroit.

Le fond de la vallée offre plusieurs belles cascades, successivement engendrées les unes des autres; et derrière, au-dessus des bois qui atteignent à une assez grande hauteur, s'élève majestueusement la cime de Crabioules, à 1630 toises, nue et neigeuse, appartenant à la masse des montagnes d'Oo. Son nom, la montagne des *Crabes* ou Isards, indique sa hauteur. Cet animal farouche fuit sur les cimes les plus inaccessibles, pour échapper à l'homme. Après

avoir laissé les chevaux dans un bois charmant de hêtres, voisin des cascades, on monte à travers des taillis faciles, pleins d'arbustes et de fleurs. Chacun suit la route que lui indique le caprice. Les petites difficultés qui surviennent ne sont que de nouveaux amusements, et permettent alors pour les femmes ces soins empressés qu'il est si doux d'offrir. Quelquefois plusieurs, moins secourables, leur facilitent de franchir les obstacles et les légers embarras qu'amène une marche parfois difficile; quelques maladresses heureuses, dont le zèle le plus discret ne peut garantir, sont le bénéfice des nouveaux guides. Par un ciel pur et brillant, avec une société choisie, toutes les impressions de plaisir embellissent cette journée: voilà une course charmante pour des femmes. Timides et faibles comme la gazelle, elles sont impropres aux choses qui demandent la force et l'audace; et parmi les rochers, les glaces, les neiges qui ceignent le front des hautes montagnes, elles sont aussi étrangères qu'un papillon. Leur région est, comme la sienne, celle des arbrisseaux et des fleurs.

Mais les hommes épris de la science ou des fortes impressions poétiques, s'éloignent de ces

sociétés, aimables d'ailleurs, mais dont l'activité aventureuse se consume dans un cadre étroit. Ils peuvent aimer aussi les femmes, et peut-être plus vivement que les compagnons de leurs courses légères; ils les quitteront avec un regret qui sera adouci par l'espoir de les retrouver, et d'être après, par les fruits de leur audace et de leurs fatigues, plus dignes de leur amour.

Ceux-ci, dédaigneux des sites vulgaires du fond des vallées, graviront vers les sommités éthérées, pour se former des idées d'ensemble et s'enivrer de vastes tableaux. Ainsi l'étranger ami des montagnes, comme à l'étroit dans le bassin de Luchon, bordé de masses majestueuses, choisit, d'un œil exercé, celle des cimes d'où il juge que la vue doit s'étendre dans le plus vaste horizon. Le fond de la vallée se présente fermé par une suite de pics aigus, déchirés, étroitement enchaînés l'un à l'autre. Pour nouveau motif d'intérêt, cette barrière est la crête où les phénomènes des montagnes ont toujours le plus grand caractère. Il prend sans hésiter la route du port de Vénasque.

On remonte, pour l'atteindre, le vallon où coule la Pique; au-delà de Castelviel, le paysage de-

vient solitaire. De fraîches prairies ou des bois de hêtres bordent le torrent. Après trois heures d'une marche facile, où l'on n'éprouve que les impressions paisibles que donne un désert verdoyant, on arrive à l'hospice situé dans un bassin, d'où la vue découvre une partie de la crête et les profonds déchirements qui y forment le port de la Picade à l'est, celui de Vénasque au centre, et le port de l'Aglère à l'ouest. La construction, la distribution de l'hospice, prennent nécessairement le caractère pastoral et simple des lieux. L'étable occupe la moitié de l'édifice; l'autre est une salle pour les voyageurs, où une vaste cheminée, abondamment alimentée par la forêt voisine, ranime par son atmosphère vitale les caravanes qui s'aventurent, durant la mauvaise saison, dans ces parages alors hyperboréens. Le grenier au foin qui règne sur ces deux pièces est le dortoir commun.

On aborde enfin le penchant de la crête, en quittant la direction vers l'est, suivie jusqu'à l'hospice, et tournant au sud. Les montagnards ont cherché, par les nombreux replis du sentier, à déguiser le raide escarpement du mont. Cette route n'est que pénible sans être dangereuse.

Près d'atteindre le déchirement du mur de roche qui forme le passage, on domine, d'une hauteur suffisante pour jouir de l'ensemble, quatre lacs situés dans les bas-fonds, qui communiquent l'un à l'autre par des cascades. Leurs bords arides et bizarrement dessinés, l'amoncellement de roches brisées, qu'on voit de toutes parts, l'absence totale de l'homme et de la végétation, donnent au paysage un caractère de tristesse et de sévérité. Un ciel pur, qui semble avec ses doux rayons répandre la joie et l'abondance sur le monde, serait en contraste avec cette nature muette et stérile. Pour être en harmonie avec elle, il faut que la tempête débouche avec furie du port; qu'une mer de sombres brouillards couvre au loin les bas-fonds, et ne laisse entrevoir que les lacs, leurs rives désolées, l'entassement des roches fracassées sur le flanc septentrional; et que la foudre, grondant au loin, paraisse le seul bruit possible dans ce morne désert. C'est avec ces circonstances que je franchis la première fois le port de Vénasque.

Non seulement, pour ravir l'habitant des plaines, les objets dans les hautes montagnes sont empreints d'un caractère nouveau et colossal,

mais encore ils lui apparaissent, comme par magie, de la manière la plus inattendue. Un instant, un pas de plus, suffisent pour changer totalement aux yeux du spectateur la face du ciel et de la terre. Ainsi du vaste portail de la Penna-Blanca, la Maladetta et ses immenses acolytes étalèrent tout-à-coup devant moi les profondes vallées qui longent leurs bases, les vastes glaciers qui revêtent leurs flancs, tandis que leurs cimes s'élevant dans un ciel orageux, m'apparaissaient parfois dans les fluctuations des nuages comme d'immobiles écueils qui, jetés dans cette mer aérienne, bravaient ses vagues courroucées et la foudre qu'elles recélaient dans leurs sombres replis.

Nous descendîmes sur le premier plateau de la Penna-Blanca, malgré toutes ces apparences menaçantes. Bientôt la nue pesante s'affaissa sur le vallon, et le couvrit de pluie et de grêle. Aucun abri ne s'offrait. Nous ne pûmes, pour diminuer le mal, que nous blottir tous ensemble, les guides et quatre voyageurs, tandis que nos chevaux, fouettés par les grêlons, s'écartaient au loin en bondissant, en brisant les sangles

des harnais, et laissant çà et là les paniers aux provisions.

Après cette bourrasque le ciel s'éclaircit, et nous gagnâmes avec facilité le port de la Picade. L'atmosphère, lavée de toutes les grossières vapeurs, avait cette transparence qui suit les orages et semble rapprocher les distances; le soleil victorieux étincelait sur les glaciers des montagnes Maudites, sur les roches de la Penna-Blanca, et les forêts et les prairies des bas-fonds. De cet observatoire, placé à 1243 toises de hauteur absolue, tous les détails du bassin de Bagnères que j'ai décrits comme termes des courses de la foule des baigneurs, avaient disparu dans l'ensemble général de la vallée, et dans l'immensité de l'horizon. Ainsi, des hauteurs de l'âge mûr, les scènes charmantes de l'adolescence et de la jeunesse échappent à la pensée absorbée dans la contemplation des grandes fins de l'homme. Vues de leurs bases, les montagnes ne forment qu'un dédale inexplicable; vues d'une cime élevée, toutes ces chaînes se coordonnent à des centres primordiaux : de grandes lois primitives semblent avoir,

dès l'origine, régi la formation des vallées, ébauché les masses qui les bordent; et l'ordre naît, dans l'esprit, d'un aspect qui au premier regard paraissait le chaos. Quelles que soient les conjectures de la géologie sur la formation des montagnes, la masse des montagnes Maudites, qui se déploie au levant et au sud, est évidemment le centre d'où toutes les chaînes voisines partent comme autant de rayons. Cette crête de marbre, la Penna-Blanca, d'où je les contemple, fut jadis partie du revêtement calcaire apposé sur le noyau granitique. Des affaissements, quelques dépressions longitudinales bientôt creusées par les larges torrents qui tombaient des cimes et s'échappaient latéralement, augmentèrent cette dépression, et le vallon fut creusé profondément. Mais les traces de l'adhérence primitive de la Penna-Blanca à la Maladetta sont manifestes dans la disposition de ses couches, et dans la similitude de ses roches avec celles des premières rampes de cette montagne. Dès-lors nous voyons se creuser sur les flancs développés des monts primitifs, les grandes vallées transversales de Luchon, d'Artigue-Telline et d'Aran. La branche supérieure et principale de la vallée d'Aran, qui

vient dans un cours longitudinal de l'est, longe ce haut rang de montagnes qui s'appuient sur la Maladetta, et montre ainsi évidemment la filiation qui les unit à la souche mère. Ces vallées de Telline, de Luchon, sont donc creusées évidemment dans les flancs de la primitive Maladetta; ces profonds canaux du revers septentrional, et les hautes rives qui les encaissent, appartiennent donc au même système. Ces parties si différentes, si étrangères lorsque l'on rampe lentement dans les bas-fonds, se lient ainsi par le regard d'un observatoire élevé, et cette connexion est déja un grand trait saisi dans l'étude de ces montagnes.

Des hauteurs de la crète, mon regard et mon imagination s'enfonçaient déja dans la vallée d'Aran, autour de laquelle j'avais décrit un vaste demi-cercle, et que je n'avais pu observer par le côté oriental.

Un incident de notre retour faillit contrarier beaucoup mon projet. Les pâturages de Cansore offrent une vaste pelouse inclinée, que la pluie venait de rendre fort glissante. Là, pour prévenir les chutes de nos chevaux fatigués, nous les conduisions par la bride, lorsque du haut du

pâturage, une soixantaine de vaches accourent sur nous. La pente et l'excitation réciproque rendaient leur course rapide et menaçante. Soit jeu, soit humeur farouche, leur élan pouvait facilement culbuter nous et nos chevaux. Nous jugeâmes prudent de nous arrêter pour conjurer ce nouvel orage; et voyant mes gestes et mes cris impuissants contre leur fougue, je tirai, lorsqu'elles furent à vingt pas, au-dessus de leurs têtes, un coup de pistolet. La flamme et la détonation les arrêtèrent d'étonnement. Un second coup leur fit faire volte-face et repartir au galop comme elles étaient venues. Cet immense pâturage est affermé aux habitants de la vallée d'Aran, qui, au retour du printemps, y conduisent la *baccada* ou la collection des vaches des granges voisines. L'ensemble des groupes forme plusieurs centaines de vaches et de veaux. Sur nombre de points de la frontière, nous verrons le bétail espagnol déborder sur notre territoire; et nous assignerons les causes de ce fait, qui d'abord contrarie toutes les idées acquises sur les deux nations.

CHAPITRE IX.

VALLÉES D'ARAN ET D'ARTIGUE-TELLINE.

Des montagnes du premier ordre, un peuple étranger, des vœux long-temps contrariés, tels étaient les motifs pressants qui me sollicitaient à un voyage dans la vallée d'Aran. Les préparatifs furent faits un soir, dans l'heure même de ma résolution. Le bagage d'un coureur de montagnes est léger, et bientôt rassemblé.

Le lendemain à trois heures du matin, j'entends la voix du guide sous ma fenêtre, et nous partons. Au-dessous des ruines de Castelviel, nous entrons dans le vallon de la Burbe, qui amène au Portillon, passage entre la vallée de Luchon et celle d'Aran, lorsque l'aube blanchissait les fronts chauves des montagnes de la Penna-Blanca et de celles d'Oo. Tout annonçait un beau jour, une fête donnée par le ciel à la terre, et,

dans la joie universelle, mon ame éprouvait encore une nouvelle excitation du vaste tableau qui se déployait devant moi, à la cime du Portillon. Une longue suite de sommets neigés courait de la Maladetta vers l'est ; la vallée d'Aran, creusée par les eaux échappées de ces sources inépuisables, étalait ses champs dorés, ses vertes forêts, ses nombreux villages et son fleuve, beau de jeunesse, de grace, d'impétuosité. Nous descendons d'un pas allègre. Le revers offre un bois tout d'aubépines. Ce buisson atteint là les plus grandes dimensions sous lesquelles il ait frappé mes yeux. Les divers cantons des Pyrénées ont ainsi leurs végétaux favoris, qui, secondés par la bienveillance intime du sol et toutes les circonstances heureuses de la réflexion des rayons solaires, de l'abri des vents, des lavanges, forment évidemment l'élite de leurs espèces. J'ai vu ces prédilections locales exercées depuis le sapin, le hêtre, le chêne aux vastes rameaux, jusqu'aux plus humbles fleurs.

La vallée d'Aran, dirigée au sud depuis le Pont du Roi, limite septentrionale, tourne à angle droit vers l'est, à Viella. Alors se montrent successivement les ports de Viella, d'Artiès, aux

sommités respectables. Le port de Pailhas est à l'extrémité à droite, et une verte pelouse y mène. Toutes ces hautes montagnes sont riches de belles forêts de sapins ou de hêtres. L'acquisition de la vallée serait précieuse à la France, à cause de ses bois, comme aussi sous le rapport de la garde facile des remparts inexpugnables de la crête.

La Garonne du port de Viella, celle d'Artiès, plus importante, servent à charrier des troncs de sapins que l'on abandonne au courant. J'en ai vu flotter un grand nombre sur les larges ondes. Ces gros blocs coulaient ou étaient brassés par les flots profonds, comme des branches légères. En heurtant les rochers du torrent, ils rendaient un son grave et sourd comme très-lointain ; ils sont arrêtés vers Saint-Béat par une estacade. Là, chaque propriétaire reconnaît les bois à sa marque. C'est le principal objet de commerce de la vallée, et des négociants de Saint-Béat s'enrichissent de l'exploitation des forêts espagnoles.

Trente-deux villages, peuplés de seize mille habitants, décorent la vallée. La plupart, situés sur les flancs des montagnes, s'offrent dans une situation pittoresque. Cette pose, leurs murs

bien bâtis avec les matériaux abondants fournis par la nature, l'ardoise qui les recouvre et leur donne un air de richesse et d'élégance, tout charme et trompe. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'intérieur des habitations qu'on reconnaît, par la malpropreté, le désordre et le manque de tout, qu'on n'est plus en France. L'Espagne tout entière est une des grandes preuves de cette vérité, que les institutions sages sont plus puissantes pour le bonheur d'un peuple que les dons les plus brillants de la nature. La moitié de cette population aranaise vient mendier durant six mois dans les provinces voisines de France. N'eussé-je pas vu annuellement cette gueuserie nationale, je l'aurais devinée aux haillons étalés sur ces individus livides que je rencontrais sans cesse, à l'inaction générale, à ces nombreux monastères.

La source la plus lointaine de la Garonne est située sur la plaine de Bret, annexée au plateau de Montgarry. Ce plateau est éminemment important dans l'ordonnance des Pyrénées. C'est le point de soudure où la chaîne occidentale des Pyrénées se lie à la chaîne orientale, dont l'axe remonte à trois ou quatre lieues au

nord, et court vers la Méditerranée, dans une direction parallèle à l'axe de l'autre chaîne. Cette haute et vaste plaine est ainsi bornée au nord et à l'est par les hautes sommités de Mont-Vallier, des ports d'Aula et de Salau, qui forment la nouvelle crête. Ce plateau est encore remarquable, puisqu'il sépare les eaux de l'Océan et de la Méditerranée : à un demi-quart de lieue de distance l'une de l'autre, prennent naissance la Garonne et la Noguéra-Pallaresa, qui, après s'être dirigée au nord, forme un circuit pour retomber vers les pentes méridionales.

Le soleil brûlait la montagne nue que je viens de gravir pour atteindre la source nommée, par les habitants du pays, l'OEil de la Garonne. C'est en effet là que, du sein de la terre, elle voit le jour. J'arrive épuisé de sueur, anéanti de fatigue. Le charme des foyers domestiques ne peut être apprécié qu'après ces longs temps de solitude dans les déserts et les forêts des montagnes, qu'après ce passage au milieu de ces étrangers sinistres; la mollesse du sopha ne peut être bien sentie que par les souvenirs de ces jours d'une marche forcée sur les rudes escarpements, sous l'action accablante d'un soleil vertical. Mais cette onde fraîche, et

depuis long-temps amie, ranime mes forces dissipées. La Garonne, à son berceau, sourd d'une petite cavité recouverte d'une agreste maçonnerie élevée sans doute à sa naïade par quelque main pieuse et reconnaissante. Son onde, pure comme le cristal, murmure doucement. Ce fleuve immense, qui, vers Royan, heurte avec fierté, de son front, l'Océan qui s'écarte devant lui, fait à peine ployer ici l'herbe pendante de sa rive, et n'ébranle pas le plus petit grain de sable de son lit. De douces pensées coulent de mon esprit, comme ces flots limpides de la source mystérieuse. Je m'élance à leur suite, et je vois sur nos bords florissants ma chère Gabrielle, mon espiègle Anna jeter des cailloux, de toute la force de leurs bras enfantins, sur les flots les plus voisins, et rire et sauter à l'ouïe de l'immersion de la pierre. Leur tendre mère surveille d'un œil vigilant tous leurs mouvements, et soutient sa petite Anna, que l'élan de son bras pourrait bien entraîner à une chute. Je vois ces champs inépuisables, enceints d'arbres verdoyants, qui de loin représentent au voyageur une forêt où l'on ne soupçonnerait pas de riches moissons, et des granges peuplées de forts et de nombreux

bestiaux, embellis et vivifiés par la fraîcheur du beau fleuve. O doux souvenirs! je les savoure, et la riante espérance ouvre à mes yeux charmés la voie du retour!

Des Français du pays de Foix, qui vont faucher en Espagne, m'entourent. Ce sont des amis, en un pays étranger, au milieu des figures moroses des indigènes; et nous allons cheminer fraternellement ensemble jusqu'à leur couchée à Artiès.

Je fus me reposer à Viella des fatigues d'une longue journée. Là, comme à Puycerda, je voulus observer la nation dans ses temples. Le culte est la pensée dominante des Espagnols. Habitudes empreintes dès l'enfance; terreur de l'enfer dans l'autre monde, et plus encore de l'inquisition dans celui-ci; l'appât du paradis; la musique, passion générale des Méridionaux; l'amour, non moins important, et qui se lie aux cérémonies religieuses, tout entraîne la nation entière dans les temples. La décoration de ces édifices est l'expression des idées métaphysiques du peuple, car c'est pour le peuple qu'ils sont ornés. Les Italiens, tous artistes, par le goût font de leurs temples de superbes musées, et des salles harmo-

nieuses de concerts. L'architecture élégante, gracieuse, et souvent grandiose des églises, charme l'œil, élève la pensée, et semble le digne asyle de ce peuple de saints qui paraissent une race surnaturelle autant par la beauté des formes, l'expression des physionomies, que par les vertus. La religion, douce, facile en Italie, n'appelle les croyants que par le plaisir. Quelles scènes gaies, spirituelles et voluptueuses n'ai-je point vues dans les temples de cette brillante région qui semblait n'imposer la sévérité et la terreur aux autres pays, dans le culte, que pour mieux jouir, par le contraste, de sa douce incurie! L'Espagnol, aussi bien organisé, a, par différentes causes faciles à voir, négligé les arts comme tout. Ce défaut de goût éclate dans ses temples. A Viella, une profusion de dorures éblouit l'œil au premier abord. Elle rappelle tout-à-coup un des grands traits de l'histoire de ce peuple, la conquête du Nouveau-Monde. Cette église offre, au-dessus de l'autel, saint Michel en statue, foulant aux pieds le diable avec des cornes, des pates de bêtes. A droite est un évêque; à gauche, un moine. Au-dessus de saint Michel est la Vierge; à droite, un pape avec une croix à trois traverses;

à gauche, un évêque. Des colonnes torses bleues, avec des pampres et mille ornements dorés, séparent ces personnages ; de petits anges sont jetés çà et là avec profusion. On reconnaît là l'adresse lévitique de présenter à la vénération du peuple les costumes sacerdotaux, pour inspirer, par une liaison naturelle, le respect, l'obéissance, et surtout la générosité pour le moine et le prêtre. La théocratie est bien de fait le gouvernement de l'Espagne depuis trois siècles. Son empreinte sur la physionomie, le caractère, le tempérament de ce peuple, se manifeste sans cesse d'une manière forte et générale.

Mon premier dessein avait été de descendre jusqu'au village de Bordes, situé au confluent des deux vallées d'Aran et d'Artigue-Telline, pour remonter après la dernière. Mais désireux de suivre une route nouvelle, je conçus le projet de franchir la chaîne qui sépare les deux vallées. Cet amas de montagnes est hérissé de forêts, et nulle habitation ne peut fournir un gîte et des renseignements. Mon guide se fit fort de recueillir tous ceux nécessaires. Son assurance m'abusa. Que mon expérience puisse épargner à des voyageurs des fatigues inutiles et

des dangers sans résultats. Le choix des guides est un des premiers moyens de succès des courses. La présomption en eux doit inspirer la méfiance. Elle les amène presque toujours à l'entêtement dans les situations fausses. Honteux de leurs bévues, ils veulent, pour en éviter le pénible aveu, persévérer dans une mauvaise direction. Ainsi, Pierre Barrau, de Bagnères-Luchon, m'égara dans la forêt qui couvre en entier l'amas des montagnes qui séparent la vallée d'Aran de celle d'Artigue-Telline; et se fiant à quelques mots recueillis à Viella et à Gaousat, village voisin par où nous abordâmes cette fâcheuse dressière, il s'obstina à aller à travers ces bois sans fin, ces ravins remplis d'eau qu'il nous fallait sans cesse traverser, et toujours dans une direction horizontale que nous suivions sur le flanc du mont après nous être élevés à une grande hauteur. Une brume épaisse couvrait les montagnes, obscurcissait le jour, et empêchait toute reconnaissance des sommités ou du grand canal d'une des deux vallées ou des gorges affluentes. La perspective de passer la nuit sous ces sapins aux branches pendantes jusqu'à terre, d'où découlait sans cesse le brouillard en pluie continue,

s'offrait déja à nous. Quelle nuit, sans provisions, sans armes, et par le froid, la pluie! Barrau, insensible à mes observations qui lui prouvaient que quatre heures d'une marche précipitée eussent été plus que suffisantes pour traverser la chaîne qui sépare Aran de Telline; que nous avions tourné la montagne; qu'au lieu d'aller à l'ouest, nous remontions à la crête au midi vers les pics de la Fourcanade et de Poméron; que nous nous engagions dans des parages absolument déserts : Barrau s'opiniâtrait, par une honte absurde, à continuer dans sa fausse direction. Il fallut enfin, après la raison, employer l'empire d'une volonté énergique. Notre position changeait les rôles : il était vieux; les chances étaient plus funestes pour lui. C'était alors de moi qu'il devait attendre des secours, au lieu de m'en donner. Nous descendîmes perpendiculairement la fatale forêt. Les cours d'eau me paraissaient le fil pour sortir de ce dédale. Un gave roulait entre deux montagnes : nous le suivons, et pouvons enfin, sur des rochers saillants, le traverser pour atteindre l'autre rive moins difficile. Nous avançons, et trouvons une route pour le traînage des troncs. Nous nous y précipitons,

et débouchons enfin dans Artigue-Telline. Alors Barrau, orienté, reconnaît que notre route nous enfonçait dans des gorges inextricables et à des escarpements sans issue. Mais encore malgré le contentement du port, l'orgueil du pilote erroné souffrait, et toute la journée il revint à m'entretenir de la possibilité des chances favorables (1).

Nous remontâmes la vallée et parvînmes enfin à l'Ermitage, situé sur la rive gauche du gave à

(1) La présomption, compagne ordinaire de l'ignorance, eut pour Barrau des effets bien funestes. Je fus attristé, mais non surpris, lorsque je lus l'année d'après dans les papiers publics, que cet infortuné, guidant au sommet de la Maladetta deux ingénieurs des mines, avait été englouti le 10 août 1824 dans une crevasse du glacier. Les circonstances de la relation prouvent qu'il manqua de discernement et de prudence. Son fils éperdu se fit dévaler avec des cordes dans la crevasse, mais en vain! son père, perdu dans ces profonds abymes, lui était à jamais ravi. Il fallut arracher le sensible jeune homme de cet horrible tombeau. Le lecteur apprendra avec plaisir que la pitié des étrangers à Bagnères de Luchon vint au secours de cette famille, privée de son chef; et que M. de Séguier, premier président de la cour royale de Paris, recueillit pour elle une abondante collecte.

une certaine hauteur. L'ermite nous donna un vin grossier mais restaurant, des truites et du chocolat, que l'on trouve dans la plus humble cabane de la frontière, et que la plus simple paysanne sait bien préparer; et graces à ces soins, nous réparâmes nos corps défaillants. L'Ermitage est le nom que les gens du pays donnent à l'auberge de la vallée d'Artigue-Telline. Sans doute quelque véritable ermite vécut dans ce lieu et se consacra au soulagement des voyageurs, comme font de pieux cénobites dans plusieurs cols des Alpes. La maison, en changeant de maîtres, a conservé la même destination et le même nom, et elle doit être bénie par tous ceux pour qui elle est si utile.

Au haut de la vallée est un phénomène qui doit intéresser également le peintre et le naturaliste. C'est l'Œil d'Ineou, ou la caverne d'où jaillit la principale source de la Garonne. Elle est située dans les bases de la montagne de la rive droite. Les vastes eaux de la Maladetta, englouties sur une des pelouses de sa base dans un gouffre nommé le trou de Toro, renaissent au jour, après avoir passé sous sa crête, à une lieue de distance en ligne directe. Mais qui peut

savoir quelle est la longueur de leur trajet dans les canaux souterrains? La bouche qui les vomit, les divise en deux torrents qui se précipitent à travers une pente brusque, de cataractes en cataractes, jusqu'au fond, où elles se mêlent avec le gave venu des cimes du Poméron, mais de beaucoup moindre que ce gave souterrain. Cet imposant spectacle est dans un cadre de forêts digne de lui... Ces eaux venues des hauts glaciers de la terrible Maladetta reparaissent ici d'une manière digne de leur origine. Les rochers qui élèvent leurs cimes parfois sur les sapins dans la chaîne de droite d'Artigue-Telline sont calcaires; et, fussent-ils cachés, la présence de ces flots échappés de leurs flancs annoncerait assez leur présence. Le calcaire a seul ces cavités et ces canaux souterrains qui peuvent servir au passage des eaux.

Le brouillard qui couvre les cimes ne laisse tomber qu'un jour sombre sur ces bois séculaires. Ces cascades redoublées remplissent ces lieux d'un retentissement lugubre et éternel. Le ciel triste, la parure sauvage des montagnes, la solitude profonde de ces parages, tout est d'accord pour porter dans l'ame une sorte d'épou-

vante, et inspirer le désir de les quitter pour se rapprocher des hommes et des douceurs de la vie.

Après le confluent des deux Garonne, on trouve bientôt le bourg de Bososte que viennent visiter de fréquentes caravanes des baigneurs de Luchon. Un vacant, qu'un ormeau placé au milieu couvre presque entièrement de son ombre, est désigné par une inscription : *Place Royale de Bososte.* On sourit de trouver sous le chaume l'orgueil et l'emphase. Le caractère national perce dans les coins les plus reculés.

Après Bososte, les flancs des montagnes offrent des masses de granit en place, et dans les fonds des éboulements de cette roche. Le granit est plus abondant sur la rive droite. La chaîne entre Aran et Luchon est plus schisteuse. Le granit dont ces monts sont pétris est le reste de l'axe primitif qui, se coudant dans la vallée d'Aran, a formé le point de contact des deux chaînes.

Le premier village français, nommé Fos, après la limite, exploite la plus grande partie, ou mieux tous les bois de la vallée d'Aran. Trois moulins à scie, chacun de deux courants, chan-

gent les billons descendus des forêts espagnoles en planches, poutrelles, etc.; aussi ce village paraît plein de prospérité.

Saint-Béat, à une heure de marche de distance, est dans une gorge resserrée que surplombent des montagnes de marbre. En aval ou en amont, s'offrait une belle vallée pour l'emplacement d'une ville. La facilité de la défense a pu déterminer dans le choix de cette position, que l'œil de l'étranger trouve très-singulière.

Sur la rive droite du défilé était une carrière de marbre alors en exploitation. Cinq ouvriers y travaillaient pour le compte de Layerte-Capel, marbrier de Toulouse, qui, d'après le dire général, est un homme plein de l'amour de son art: c'est indiquer qu'il est supérieur à la cupidité, et que ses aventureuses exploitations dans les Pyrénées ont été faites en artiste et non en spéculateur. Il y a laissé une partie de sa fortune: qu'il en trouve le dédommagement dans l'estime publique et dans les faveurs de sa cité. Cette carrière a jadis été exploitée par les Romains. Elle est creusée en large cheminée jusqu'à la cime du mont. Elle fut oubliée depuis leur passage, car le fond était encombré de débris. Il

semblerait aussi, d'après la grande quantité d'ossements qu'on y a trouvés, que ce lieu aurait été postérieurement un cimetière. Le temps a donné à cette carrière cette couleur grise qu'ont tous les monuments anciens, par la superposition d'un lichen. Travaillé à vif et mouillé, on voit une brèche d'un beau jaune mêlé de plaques blanches.

Sous les décombres, parurent après le vaste déblais deux ou trois blocs détachés, où se montrait sur quelques faces l'action de la scie. Ces fragments empreints de la main de l'homme semblaient, dans leur parfaite conservation, attendre les ouvriers de la veille, et treize cents ans se sont écoulés depuis que les Romains ont disparu des Gaules. Que cette durée de la matière inerte fait paraître éphémère notre vie! Que de générations entassées dans la tombe; que de dynasties qui se croyaient éternelles, et qui sont évanouies, depuis le dernier coup de ciseau encore distinct sur ces blocs de marbre!

Une carrière plus intéressante est celle sur la rive gauche de la Garonne à une portée de fusil en aval de Saint-Béat. Elle donne un beau marbre blanc statuaire; mais ce n'est point le blanc

mat du marbre de Carrare. La contexture spathique de celui-ci le rend, sous quelques aspects, d'un éclat luisant qui fatigue l'œil. Peut-être trouvera-t-on dans la même masse, dite carrière de Rap, des couches différentes. Mais c'est néanmoins le plus beau marbre des Pyrénées. Le gouvernement devrait fixer son attention sur cette carrière pour les monuments publics. Pourquoi dans les jardins royaux, les places publiques, au lieu de ces statues étrangères de la mythologie égyptienne ou grecque, qui font baisser les yeux à la pudeur, font sourire le sage par leur insignifiante destination, choquent l'artiste par leur mutilation et leurs raccommodages grossiers; pourquoi ne pas substituer les statues de nos grands hommes, de nos écrivains illustres, de nos artistes honorables? Que de notre histoire éclose une nouvelle sculpture, et les Pyrénées fourniront une matière abondante au ciseau patriotique de nos Phidias et de nos Praxitèles.

CHAPITRE X.

DES SALONS DES EAUX THERMALES.

Les Pyrénées ne sont connues et accessibles que depuis un siècle. Jusqu'à l'origine des temps historiques, elles ne se présentent que comme une barrière colossale, hérissée de rochers, couverte de forêts impénétrables, habitées par des ours et des hommes aussi farouches, ignorés des autres races humaines et dédaignant de sympathiser avec elles. Ces gorges inhospitalières repoussent le voyageur. Elles ne peuvent être franchies que par des armées; et encore l'histoire nous signale ces montagnes comme l'écueil insurmontable d'une foule de hordes guerrières, ou nous montre leur passage marqué par une longue traînée de sang et des tas de cadavres. Enfin les forêts de l'intérieur, épuisées par les

besoins d'une population plus nombreuse, déterminent le gouvernement et le commerce à recourir aux immenses richesses forestières des Pyrénées; la civilisation, en détruisant toutes les barrières féodales, en concentrant et adoucissant le pouvoir dans les mains d'un chef unique, favorise l'abord des Pyrénées; l'art, plus vaste dans ses plans, plus sûr dans ses moyens, trace des routes superbes, élève des ponts secourables; la médecine signale les propriétés salutaires d'une foule de sources minérales dont les eaux se perdirent long-temps ignorées; et par une suite de tous ces progrès, les classes riches et lettrées de la nation pénètrent dans les Pyrénées, jusqu'alors inabordables, et aussi peu connues que les montagnes du Thibet.

Une esquisse de l'ensemble des Pyrénées doit donc présenter ces hôtes nouveaux et passagers qui, tous les ans, viennent visiter ces montagnes durant la belle saison. Les malades, qui n'espéraient que dans les sources minérales, trouvent pour auxiliaires de leurs effets bienfaisants un air pur et balsamique; des paysages variés depuis le caractère le plus grandiose jusqu'aux sites les plus riants, et tels que l'imagination avec ses

vives couleurs se les représente dans les vallons de l'Arcadie ou sur les rives du Pénée. Ils trouvent mieux que cela encore pour guérir : des femmes charmantes, des hommes éclairés de toutes les nations accourent dans les Pyrénées, à la voix de Ramond, de Dussaulx, de Palassou, de Saint-Amans, pour visiter ce monde nouveau. Le malade, dans le charme de ces relations nouvelles, sent le plaisir devenir l'antidote de son mal et seconder merveilleusement l'onde minérale. Il part rajeuni, l'esprit plein de beaux tableaux, d'aimables souvenirs qui lui représentent une galerie de personnages intéressants, avec quelques-uns desquels il conserve quelquefois des relations douces et constantes; dans son enchantement, il satisfait son cœur en célébrant partout cette belle nature, ces sources salutaires, ces sociétés charmantes. Et par suite, les routes affluentes aux Pyrénées sont couvertes davantage tous les ans de naturalistes, de malades, de jeunes gens aventureux; les établissements thermaux s'embellissent sans cesse, s'agrandissent, et sont toujours insuffisants. Ces lieux, qui n'offraient de loin que le triste aspect d'un hôpital, laissent souvent dans la mémoire de l'ob-

servateur les idées d'une Tempé, d'une Athènes.

Dès-lors que les promenades attrayantes, les sociétés aimables, les commodités de la vie, en un mot, que le plaisir, sous ses différentes formes, fait partie essentielle de l'ordonnance du médecin, on sent, qu'à vertu égale dans deux sources minérales, la foule se réunira de préférence autour de celle dont l'abord est le plus facile, le paysage le plus varié, et que la prospérité toujours croissante de ce lieu y attirera une caravane tous les ans plus nombreuse. Ainsi les bains d'Arles et de la Preste dans les Pyrénées orientales, situés dans des sites sauvages, ne sont connus et visités que par les indigènes. Les bains d'Ussat, isolés et adossés tristement à une montagne aride, sont réduits aux seuls malades; tandis que ceux d'Ax, dans le haut de l'Ariége, favorisés du voisinage des vallées intéressantes, du contact d'une petite ville, voient un concours annuel et considérable d'étrangers.

Les mêmes causes de prospérité plus développées encore à Bagnères de Luchon, donnent à cet établissement thermal, tous les ans, une vogue d'une extension nouvelle. La vallée est une des plus belles des Pyrénées. Les vallées affluentes

touchent, à leur naissance, à des montagnes du premier ordre. Par la plus heureuse disposition, les habitations des étrangers bordent de belles allées de tilleuls qui unissent la ville aux thermes. Ces demeures élégantes ont le charme des maisons de campagne, jouissent, du côté de la vallée, d'une vue pastorale, tandis que les allées, animées comme les boulevards des grandes villes, offrent sans cesse des promeneurs et des groupes nombreux.

J'offrirai ici quelques traits des réunions des eaux thermales. Que joints aux dessins des belles montagnes, ils puissent inspirer encore aux étrangers un nouveau désir de connaître ces lieux privilégiés!

Nous jouissons souvent des produits des arts, sans réfléchir combien d'essais il a fallu pour nous procurer ces douceurs de la vie. De même pour les plaisirs qu'offre un salon orné d'une brillante assemblée. Nous ne songeons guère que cet art de la bonne compagnie, cette politesse séduisante qui semble l'union de la grace et de la bonté, cette urbanité, fruit des leçons des muses, sont les effets de dix siècles d'une lente civilisation. Nos aïeux, grossiers et ignorants,

vivaient retirés dans leurs manoirs, comme les hôtes des forêts dans leurs tanières. S'ils quittaient leurs demeures, ils étaient solitaires et étrangers partout. Un homme bien élevé ne l'est aujourd'hui nulle part, dans les pays dépouillés de cette rouille gothique. C'est aux eaux thermales que l'on doit surtout apprécier ce bienfait de la civilisation. Sans lui il faudrait vivre là avec les troupeaux ou les ours pour toute compagnie.

La société aux eaux thermales offre dans ses éléments la même variété qu'une mosaïque. Les habitants de chaque ville ont leur physionomie particulière. Ces différences ne sont souvent que des nuances inaperçues pour des yeux inattentifs; mais elles sont néanmoins très-réelles pour un observateur. On sent facilement que dans le séjour où se rassemblent, où sont dans un contact intime des personnes de provinces diverses, les accents, le ton, les manières, le genre d'esprit, y forment des oppositions très-perceptibles, malgré la couleur générale dont l'éducation a revêtu ces individus.

L'usage prescrit d'abord des visites générales. La liste des abonnés du Vauxhall est un des

premiers documents que recherche un arrivant. Elle l'instruit des personnes qui veulent unir les plaisirs aux remèdes. Chaque jour apporte son tribut d'instruction sur les personnes et les choses, et les manières réciproques prennent rapidement plus d'aisance et de liant. Les divers séjours des eaux thermales sont comme des maisons de campagne, où, dépouillant une partie de la contrainte des villes dans les rencontres diurnes, dans les salons des bains, dans des visites familières, on entr'ouvre un peu ce domino déguisant dont on se cache dans le bal masqué du monde. Plusieurs causes y favorisent la franchise, l'abandon : la nouvelle vie que donnent ces eaux toniques; l'impression expansive de cette belle nature; l'idée d'une séparation prochaine qui doit effacer toute trace de ce laisser-aller commode dans les manières et les discours.

La société se présente d'abord comme un vaste tableau dont on ne voit que l'effet général. On approche, et aux divers plans on distingue des groupes d'expression différente, et l'un d'eux fixe ordinairement avec plus d'intérêt les regards de l'observateur. Il choisit donc, parmi les diverses coteries, qui forment comme les subdi-

visions de la société générale, celle qui peut le mieux lui convenir pour le but principal qu'il s'est proposé. Il est accueilli, au premier instant, comme individu faisant nombre; et puis, selon sa dose d'amabilité; et puis encore, selon le relief qu'il peut donner par tout l'ensemble de son être à la coterie: car la vanité se mêle partout, comme ces premiers principes chimiques qui entrent dans la composition de tous les corps, et elle exerce son empire jusque dans l'hôpital des bains. Quelquefois le départ de la maison centrale dissout la coterie. Ses membres se rallient alors plus intimement à d'autres. Comme dans cette dernière période on connaît bien tous les membres de la société générale, et que l'on est connu de même, ces nouvelles agrégations se font avec discernement et promptitude.

Le caractère des liaisons de tout genre aux eaux thermales, est la rapidité. Le temps est court, précieux. Le séjour est une vie entière; le départ est une séparation éternelle. Ainsi, l'intérêt réciproque est de parcourir prestement la chaîne qui mène par des chaînons nombreux, de la froideur du premier abord, à l'intimité confidentielle, à l'abandon absolu. La plupart de

ces liaisons précipitées et nombreuses ne peuvent laisser des souvenirs profonds, et s'effacent de la mémoire comme les caractères tracés dans le sable. Mais il est des femmes intéressantes, des hommes aimables, dont les images sont éternelles, et toujours douces et précieuses.

Des courses variées s'offrent là à la portée de tous les goûts, de toutes les forces: depuis la recherche des jolies cascades des villages voisins de Juzé, de Montauban, la découverte facile de la riante vallée du Lys, du frais vallon de la Burbe, jusqu'à l'exploration hardie de la Maladetta et des montagnes d'Oo.

Le soir, les caravanes qui ont tenté des découvertes, se réunissent dans divers salons; et chacun jouit de nouveau de sa journée aventureuse, en parlant des plantes nouvelles dont il a enrichi son herbier, des dessins qui vont grossir son portefeuille, des impressions dont sa mémoire ou une relation fidèle et chère conserveront le souvenir. Ceux qu'une passion forte amène à travers mille obstacles sur les cimes sourcilleuses, forment le très-petit nombre, et concentrent ordinairement en eux des pensées qui pourraient n'être point entendues, par le

manque de goûts analogues et d'idées correspondantes dans les auditeurs; ou s'ils narrent leurs tentatives, ils souriront de jeter l'effroi dans l'esprit des dames qui les écoutent, par la peinture des dangers inséparables des grandes courses; et quelquefois l'une d'elles trahira par son émotion, par son silence, un sentiment qu'elle voulait garder secret.

L'homme sensible est quelquefois étonné de rencontrer dans un sallon des détracteurs de ces grandes et nouvelles scènes des montagnes. Ainsi j'ai vu à Luchon un monsieur D***, professer fièrement l'indifférence et l'ennui pour les Pyrénées; ne soupçonner que des impulsions frivoles de vanité dans les femmes hardies, dans les infatigables explorateurs qui s'élevaient dans les hautes régions. Ce serait folie de vouloir persuader tête-à-tête à ces gens-là qu'ils ont tort. Un aveugle est-il coupable de ne point voir? un sourd, de ne point entendre? Un léger sourire de pitié est la seule réponse convenable, et l'on passe à un autre sujet sur lequel on puisse parler la même langue. J'ai vu même quelquefois, dans le regard du peintre, du poète, du naturaliste, un sentiment d'indulgence pour ces êtres dis-

graciés, qui, dépourvus d'imagination, de sensibilité, de science, ne peuvent éprouver l'admiration pour les plus beaux ouvrages du Créateur. Cette franchise cynique vaut mieux qu'un feint enthousiasme. Le seul tort de ces détracteurs est de vouloir faire des prosélytes pour leur triste secte, d'être intolérants pour ceux qui ne partagent point leur nullité. Tous leurs arguments se réduisent à deux ou trois phrases qu'ils prononcent avec un accent triomphant, comme les Turcs la profession de foi de l'islamisme. Ainsi M. D***, dans sa concluante péroraison, disait à tout venant: « Qu'est-ce que vos Pyrénées? des rochers, de la terre et de l'eau! » Quelquefois l'indignation l'emporte sur la pitié; et le devoir porte à répondre, non pour ces Zoïles de la nature, mais pour les auditeurs. « Monsieur, lui dis-je, avec cette manière de raisonner, on anéantit tout. Qu'est-ce que le Panthéon de Rome? des pierres amoncelées. L'OEdipe de Sacchini? sept notes et des pauses. Le Léonidas de David? une toile revêtue d'une couche de poussière et d'huile. Analysez ainsi l'objet le plus séduisant de la création, la femme. Ses formes voluptueuses ne sont que des lignes géométriques qu'on

pourra soumettre au calcul; ses graces sont des effets de mécanique, des mouvements sous différentes courbes; en poussant plus loin l'analyse, vous seriez effrayé de tous les termes anatomiques que vous trouveriez sous le scalpel. Ah! voyons les choses dans leur ensemble, avec tous leurs charmes, toutes leurs harmonies. L'analyse est une réduction aux premiers éléments. Elle opère comme la mort; elle n'offre en résultat qu'un froid squelette. Jouissons des scènes de la nature telles que les a faites le Créateur, animées de cette vie qui naît de l'accord et des contrastes de leurs parties. »

M. D*** était bien portant. Les bains et les courses n'étaient point ainsi le motif de son voyage. Il répondit avec naïveté à nos questions discrètes sur ce mystère. « La chaleur du bas « Languedoc m'incommode; j'étouffe là, et je suis « venu dans ces lieux chercher le frais. » C'est fort bien. Qui pourrait blâmer cette innocente sensualité? Formons des vœux pour que les zéphyrs le caressent de leur haleine rafraîchissante. Mais qu'il ne blâme donc point ceux qui, cherchant un plaisir aussi légitime que le sien, le

trouvent dans l'exercice et dans la contemplation des montagnes.

Chose singulière, et qui prouve que chez ces hommes, uniquement voués aux habitudes frivoles des sallons, la plupart des sentiments sont de mode et de convention: c'est qu'ils se pâmeront d'admiration en voyant, dans un jardin de façon anglaise, une mince cascade tomber d'une ou deux toises de hauteur, quelques ruines fraîches, un bouquet d'arbres, un ruisseau bourbeux, un point de vue d'une centaine de pas. Ils feront des lieues pour aller voir ces petites merveilles; et dans les Pyrénées, ce vaste et magnifique jardin anglais de la nature, ces admirateurs passionnés de naineries resteront froids et persifleurs. Ainsi des fourmis, rampant dans la poussière, à l'entour des bases éternelles des Pyramides d'Égypte, peuvent entre elles, pour se consoler de leur impuissance, en médire.

Les réflexions précédentes sur les sallons de Bagnères de Luchon ne peignent que les situations générales, les caractères ordinaires; mais le tableau est incomplet. Les établissements thermaux sont des lieux où l'ame humaine se pré-

sente sous des aspects frappants et inattendus comme la nature. Que, dans une capitale, des femmes s'affranchissent de toutes les lois que la religion, la morale et l'opinion imposent à leur sexe, ces aberrations se perdent, sont presque inaperçues dans le tourbillon immense où tout roule et se confond. Mais, aux eaux minérales, tous les individus sont en présence les uns des autres; l'oisiveté entraîne chacun à observer tous les hôtes de l'établissement. Toutes les anomalies à l'ordre général sont là saillantes. Ainsi des femmes comme madame J*** de Paris, madame R*** de Toulouse, ne pouvaient qu'être vivement remarquées à Bagnères de Luchon. Beauté, imagination, sensibilité, graces, elles possèdent tous les attraits qui entraînent, captivent, charment les hommes. Elles eussent été, en d'autres lieux et à d'autres époques, des Aspasies, des Ninons, des ladies Hamiltons. Leur destinée est de plaire, comme celle des roses d'embaumer. Le jeune homme prodigue les hommages à ces enchanteresses, comme il respire, par instinct et sans s'en apercevoir. Ces hommages, elles les reçoivent comme un tribut qui leur est dû. Un

attrait magnétique attire sur leurs pas dans les promenades la foule des jeunes gens, et la concentre dans le salon où elles règnent exclusivement, à la manière des spirituelles et brillantes courtisanes de l'ancienne Grèce.

La danse est surtout le moyen de séduction le plus puissant de madame R***. Cette femme rappelle au bal les bayadères de l'Inde, les houris de l'Opéra. Tour à tour vive, agaçante ou pleine d'abandon, exprimant dans son sourire, dans son regard, les nuances les plus délicates du sentiment; dans ses paroles, les pensées les plus séduisantes; dans tous ses mouvements, une grace toujours nouvelle : elle est si entraînante, que le censeur sévère qui avait nommé la danse un art frivole, en voyant madame R*** dans un bal, oublie son jugement, sourit, et fixe ses regards sur ses pas.

Voilà les parties brillantes du tableau. Je dois présenter les masses ternes, les ombres. Avec une telle coquetterie sans voiles, en se plaçant ainsi sur un piédestal, exposée aux regards du public, madame R*** ne pouvait espérer de jouir à la fois de l'encens des jeunes gens et de l'estime

des sages. Il lui était facile de prévoir surtout que les femmes, ou tourmentées de cet éclat, ou attristées de cet égarement, la laisseraient seule au milieu de son cercle. Elle paraissait peu affectée de leur abandon. Par nécessité, ou par une répugnance naturelle, j'ai vu les femmes ainsi hors de nos mœurs, hors de notre âge, afficher le dégoût de la société des autres femmes.

Des mécomptes pénibles résultent parfois d'une position aussi équivoque. La duchesse d'Aremberg donna une fête brillante à la société de Bagnères de Luchon. Madame R*** avait préparé une robe de la plus belle mousseline du Malabar, brodée en perles sur un dessin exquis. Mais cette robe, qui devait produire le plus brillant succès, ne put servir. L'invitation attendue ne vint point.

Le trait saillant du caractère de ces femmes légères et brillantes, c'est l'oubli du lendemain. Cet oubli pourrait être présenté comme une sorte d'insouciance philosophique de l'avenir, comme un système réfléchi. Rien de cela. Ces aimables folles ne s'occupent guère d'un système de philosophie. Elles s'abandonnent à la légèreté

épicurienne de leur caractère, jouissent aveuglément du présent, et semblent concentrer toute leur vie dans le moment d'ivresse actuelle. Ainsi j'ai vu madame R*** souffrante, abattue, les yeux éteints, se laisser entraîner au bal; et là, oubliant son mal et les dangers de l'imprudence, charmer par sa conversation, captiver tous les regards par sa danse enchanteresse. Je me trompe: il y a de la logique dans l'imprudence, le scandale, qui deviennent les habitudes de ces femmes. Après les premières scènes, plus de retour possible à la paix intérieure, plus d'espérance de l'estime publique et des biens qui en découlent. Il faut donc suivre cette route semée de tant d'épines, où se laisse entrevoir un triste lointain; ne voir qu'une seule saison dans l'existence: et dès-lors placer un bandeau sur ses yeux semble être un trait d'habileté.

Madame R*** pouvait voir son avenir dans la personne de madame de S***, qui se trouvait à la même époque à Luchon. Madame de S*** fut d'une beauté éclatante. Lorsqu'elle sortait du spectacle, la foule à Toulouse, animée de la chaleur méridionale, se rangeait en haie pour la contempler, et battait

des mains d'admiration et de plaisir. Que le récit du passé est triste lorsqu'il décrit une belle! Mais les ruines de Palmyre décèlent encore au voyageur qui les observe, combien fut élégante et magnifique cette cité. Qu'il serait bien que les jolies femmes restassent toujours fraîches et brillantes pendant tout le temps de leur existence! Elle n'est plus, mais je considère encore avec intérêt son ombre, lorsqu'elle se promène avec grace et lenteur dans les allées, toujours couverte d'un grand voile, pour affaiblir aux regards la triste empreinte de la main du temps. Sa démarche languissante semble trahir le regret de la perte de ses florissantes années. Elle est seule, délaissée.... Je n'acheverai point le tableau.

J'ai dû présenter, pour être fidèle narrateur, comme une classe particulière, ces femmes qui frappent les regards aux établissements thermaux, qu'Athènes, Antioche, Sybaris eussent couronnées de fleurs, comme les émules de leurs divinités, mais que notre religion et nos mœurs, plus sages et mieux calculées pour l'ensemble de la vie, condamnent et repoussent. Les observateurs les jugeront diversement selon

leur âge : mais le plus indulgent finira par se rappeler que la pudeur, la vertu font de l'habitation de la jeune vierge, de la mère de famille, un sanctuaire auguste; et que ces choses précieuses, éminemment sociales, ont seules le droit de nous plaire, de nous charmer, et de nous fixer dans tous les périodes de notre existence.

CHAPITRE XI.

MONTAGNES D'OO.

Décrirai-je quelques-unes de ces courses faites avec une société aimable, courses charmantes, peu fructueuses pour la science, mais beaucoup pour le plaisir? L'impérieuse nécessité impose à l'écrivain, plein de doux souvenirs, l'obligation de se restreindre. Mais je dirai quelques faits, toujours dans ma pensée principale d'entraîner, par tous les motifs, les lecteurs vers les belles Pyrénées, et de leur faire ainsi éprouver les plaisirs que j'ai ressentis.

La course aux lacs d'Oo est une des plus attrayantes qui s'offre de Bagnères de Luchon, comme centre; et à cause de l'éloignement, de la fatigue et d'une apparence de danger, elle est réservée aux coteries les plus aventureuses.

Notre caravane se composait de quatre dames, de six cavaliers et de quatre guides. Nous prenons la route de la vallée de l'Arbouste, après de longs préparatifs, et avec une gaieté qui paraissait peu d'accord avec notre but d'explorer de grandes et fortes régions. Mais on peut dire, dans la société d'aimables et jolies compagnes, comme cet ancien Thébain : « A demain les affaires sérieuses » ; tous les documents scientifiques dorment alors dans l'esprit. La vallée de l'Arbouste est semée de villages, surtout vers son confluent avec la vallée de Luchon. Bientôt, au village de Saint-Aventin, la jolie et fraîche vallée d'Oueil, qui s'épanche dans l'Arbouste, offre sa riante perspective terminée au nord par un col facile, qui l'unit à la vallée de Barousse. Peu de temps après le village de Castillon, on quitte la route qui conduisait à la grande vallée de Louron, et l'on descend à gauche dans un vallon plus resserré, où apparaît dans un fond le petit village d'Oo, qui a donné son nom aux cimes éthérées qui dès-lors s'offrent dans le lointain au midi.

Nous nous enfonçâmes dans la vallée qui prend le nom de Lasto. Au loin, à droite, sur une montagne nommée Esquierro, paraît une

cascade d'un genre nouveau. Un ruisseau coule sur un rocher hérissé d'aspérités, sillonné d'anfractuosités; et les flots se brisant en bouillons écumeux contre chaque saillie, offrent à l'œil trompé l'aspect de mille rubans argentés, étendus et mêlés sur le rocher. La pelouse au-dessus est recherchée, pour l'abondance qu'elle offre de plantes alpestres.

Cette cascade est encore le seul accident remarquable de la route, qui ressemble à un ouvrage dont les commencements sont vulgaires, et qui s'anime aux approches du dénoûment. Le chemin, qui se traînait humblement dans le fond de la vallée, devient audacieux; il monte et essaie en vain, par ses replis tortueux, de déguiser le rapide escarpement. Ce n'est plus un sol plan et tranquille qui le borde, mais la montagne verticale à droite et le précipice à gauche, tous deux séparés seulement par l'étroit sentier. Dans le vallon, nous avons laissé un ruisseau qui promène ses ondes paresseuses et les épanche servilement sur des prairies; ici rugit le gave, fier, impétueux, s'élançant de cascade en cascade sur un plan fortement incliné, et frappant avec indignation de ses flots écumants les rochers qui

le bordent ou qui hérissent son lit. C'est le coursier indompté, plein de jeunesse et d'audace, s'abandonnant à des élans fougueux.

Sur la gauche, pendant trois quarts d'heure d'ascension depuis les premières rampes de la montagne, s'offre une scène magnifique. Le gave est bordé par des blocs énormes de rochers qui s'entassent par assises régulières comme les degrés d'un escalier, mais sur des proportions colossales. Ils sont revêtus de mousses toujours alimentées d'humidité par l'atmosphère du gave, qui semble, dans ses chutes redoublées, devoir se dissiper en entier dans l'air. Le retrait de chacun des degrés est recouvert d'un peu de terre; et là s'élèvent dans leur fière attitude des sapins séculaires, comme suspendus sur l'abyme béant. Les supérieurs paraissent ainsi être presque perpendiculairement sur ceux du degré inférieur, et leurs racines voisines des cimes de ces derniers. Ce gave tonnant, dont les flots fougueux se heurtent, se brisent sans cesse; et le contraste du silence, de l'immobilité imposante de ces rochers, dont les assises régulières semblent devoir reposer là pendant l'éternité; ce sentier hardi, qui, par son danger, élève en-

core l'ame du voyageur qui le parcourt, et lui fait pressentir de grandes scènes, toutes ces choses agitent profondément et inspirent de hautes pensées.

Une cataracte peu élevée, mais large, qui frappe d'abord les regards du voyageur, lui annonce le premier lac, nommé *Seculego*. Quelques instants après, du môle épais qui tient suspendue sur le Val-de-Lasto cette masse d'eau, il la découvre entière. Mais le regard glisse trop horizontalement pour pouvoir apprécier la vaste superficie du lac. Il faut pour cela gravir sur les hauteurs voisines, et on le voit alors s'agrandir à mesure que l'on monte. Le calcul de ses dimensions lui assigne une étendue de deux cent mille toises carrées. Il est le produit d'une superbe cascade qui se précipite à l'opposite du canal de décharge, de huit cents pieds de hauteur, et qui n'a de supérieure dans les Pyrénées que celle de Gavarnie. Tout ici prend le caractère simple et grandiose qu'offrent partout les Pyrénées aux approches de la crête. Les montagnes riveraines sont trop brusquement escarpées pour que leurs flancs nus et déchirés puissent se revêtir de gazons et de forêts. Ce

beau lac, les hautes montagnes qui l'enserrent comme au fond d'un immense entonnoir, et la cascade par sa hauteur et son volume, sont en parfaite harmonie. L'accord de toutes ces grandes choses est la cause principale du charme de leur contemplation.

Cette enceinte, d'un aspect si sévère, ne peut produire tout son effet sur des voyageurs à qui la jeunesse et la présence de femmes charmantes donnaient une expansion inépuisable de gaieté. Avant de gravir aux lacs supérieurs, nous résolûmes de déjeuner. Le manger est une chose vulgaire, un incident prosaïque dans une description; mais il est nécessaire surtout dans les montagnes. La variété dans les formes donne aux choses le piquant de la nouveauté. Il nous manquait tous les meubles élégants de la ville. Mais la simplicité montagnarde nous plut bien mieux. Nos jolies voyageuses s'assirent sur un tapis de gazon, adossées à un rocher; et nous, tantôt debout, tantôt assis, échansons de ces dames et prenant pour les servir le vin de Bordeaux rafraîchi dans le gave près de la chute de la cataracte, nous fîmes un déjeuner aussi solide que gai. Nos guides, à quelques pas de distance,

formaient aussi un groupe animé. L'exercice du gymnase faisait trouver délicieux le brouet noir. Nous avions de plus, pour exciter l'appétit, le véhicule d'un air embaumé et tonique, bien supérieur aux élixirs les plus vantés. Les gastronomes blasés des capitales trouveraient dans les courses des montagnes le moyen le plus sûr pour réveiller leur goût favori.

MADAME T***: Allons, Mesdames, bon voyage. Du courage et des forces. Nous allons faire, mademoiselle de G*** et moi, des vœux pour votre pélerinage. — MADAME VONH...: Essayez, Mesdames. Notre caravane allant ainsi tout entière, le voyage sera bien plus agréable. — MADAME T***: Non, nous vous attendrons et verrons par vos yeux... M. de B*** nous reste. Nous allons chercher des plantes, et puis nous irons boire du lait à cette cabane prochaine sur la gauche du lac... Les adieux se prolongent. Là, comme dans toute la vie, les plus ardents gravissent péniblement au but, et leurs compagnons rebutés s'arrêtent et les suivent tranquillement des yeux. L'insouciance de ces traîneurs est douce. Ils semblent se contenter de savoir qu'ils existent, et ne veulent point sentir vive-

ment cette existence en l'agitant par des désirs enflammés et des travaux continus. Ils vont dans la vie comme le ruisseau qui promène paresseusement ses ondes dans la prairie, et semble, dans ses contours onduleux, se complaire à ralentir encore son mouvement paisible. Leurs plaisirs sont comme leurs peines, calmes et modérés. Ils sont habituellement dans cet état, qui n'est ni le sommeil ni le réveil, et leur existence n'est qu'un jour. Mais cette quiétude fait ressembler l'homme au végétal; elle est une sorte d'égoïsme. On n'est ainsi rien pour soi, ni pour les autres. Ce bonheur monotone ne peut convenir à toutes les ames. Il ne pourrait être celui de l'homme qui voudrait que la flamme électrique remplît sans cesse son sein; qui voudrait tout voir, tout sentir, tout connaître. Nous suivîmes la rive droite du lac sur le flanc de la montagne, pour parvenir aux lacs supérieurs. A l'extrémité du lac on voit de profil la cascade, et alors seulement on peut juger de son énorme volume. Jusqu'à ce point, la pente de la montagne est brusque. Le plus léger mouvement imprimé aux blocs de rocher dont elle est semée, les ferait rouler par bonds jusque dans le lac. Plusieurs

voyageurs tentèrent d'imiter de cette sorte les lavanges du printemps. Ainsi l'on se rappelle toujours que l'on fut enfant; et l'on associe quelquefois à la gravité de l'âge mûr, les jeux du jeune âge.

La route resserrée entre la montagne de gauche et le rein qui contient le torrent de la cascade, devient après extrêmement facile par la cassure presque symétrique des rochers, d'où lui vient le nom de Scala (escalier).

Bientôt nous arrivons à un nouveau bassin qui contient dans son fond deux lacs. Le premier se nomme *Spingo,* le second *Saounsat.* Leur cadre est plus sévère et plus grandiose que celui de *Seculego;* aussi ces lacs paraissent petits, épuisés, dans le grand cirque où ils sont placés. Le fond présente un mur perpendiculaire de roche vive. La partie supérieure de cette masse du Spingo à l'ouest se présente drapée de larges bandes de neige en écharpe, tandis que les pics vers l'est élèvent fièrement leurs cimes; et cette disposition annonce, à des yeux exercés, que les versants de ces deux masses qui se regardent doivent être réunis par un vaste glacier.

Cette vaste enceinte n'est point une région de

solitude et de silence comme d'autres parties des Pyrénées. Des troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons, étaient répandus sur les gazons qui croissent dans le court été de ces lieux élevés. Les gardiens habitaient une cabane de schistes entassés, adossée à quelques rochers isolés au milieu du bassin. Nous nous rechauffâmes dans l'atmosphère de fumée qui remplissait la cabane, et s'échappait à travers le mur et le toit. L'apparition d'étrangers est un événement dans la monotone existence de ces pasteurs. Quelques dons, et la présence de deux femmes, si différentes de leurs montagnardes hâlées et empaquetées de bure, durent leur faire trouver notre visite douce et profitable.

Et vous aussi, faunes et sylvains de ces montagnes, vous ne voyez que bien rarement, à de longs intervalles, de semblables voyageuses. Dites si le minois de vos nymphes sauvages est plus joli, leur taille plus élancée et plus souple que celle de la brillante Suzanna Vonh....; si elles ont la grace de Cécile M***. Soutenez de vos mains galantes et protectrices leurs pieds délicats sur les rochers brisés qui forment les rivages de vos lacs. Sans doute vous les chanterez long-temps

après dans vos bois, sur vos rustiques chalumeaux.

Nous voilà tous réunis aux bords du premier lac. Les dames Vouh.... et M***, exaltées par les grandes scènes du cirque du Spingo, en font avec chaleur la description à leurs amies paresseusement restées à la première station. Ce récit donna une nouvelle vivacité à leur physionomie, que la marche et les fortes émotions avaient déja embellie du rose le plus animé et d'une expression romanesque singulièrement attrayante. Nous nous disposons à partir, lorsque le mauvais temps, annoncé par les épais nuages du port d'Oo, arrive. Les dames s'abritent contre un rocher et sous des parapluies; et nous, forcés de rester sans abri, debout sur la pelouse, nous ne pouvons qu'opposer une stoïque impassibilité à la bourrasque. Nous partons enfin avec la pluie, enveloppant ces dames de manteaux, de redingotes qui les drapaient d'une manière théâtrale. Nos bras protecteurs ne purent empêcher plus d'une chute, que nous partagions sur les gazons glissants. Mais notre gaieté résista à l'orage, et sembla même prendre un nouvel élan de tous ces incidents inattendus.

Je dois ici noter à regret un reproche. Deux

de nos voyageuses, Mme Vonh.... et Mme T***, malgré nos représentations, voulurent descendre à cheval la pente rapide vers le Val-de-Lasto, à laquelle la pluie venait de donner un nouveau degré de danger; en vain nous offrions un exemple de prudence, en conduisant à pied et soutenant nos chevaux sur ces rochers glissants. Ces dames pâliront d'un conte de revenant; elles n'oseront appuyer leur doigt sur la détente d'un pistolet; elles seront épouvantées, mises en fuite par un épagneul qui grondera: et ici, dans une pente effrayante, sur de mauvais chevaux qui peuvent si facilement s'abattre et rouler dans le précipice, elles descendront d'un front serein, et s'enorgueilliront après de leur inconcevable et inutile imprudence. Les femmes croient avoir le privilége d'une timidité enfantine, ou d'une témérité aveugle. Les extrêmes semblent leur apanage. Dès qu'elles oublient le sentiment de leur faiblesse, elles ont une sorte d'ivresse d'audace, et vont, tête baissée, un bandeau sur les yeux, contre le danger.

Nous arrivâmes enfin heureusement à Bagnères, pleins de vives impressions, et enchantés même du contre-temps qui égaya encore notre

course, et lui donna la variété, la joie folle qui la rappelleront toujours de prédilection au souvenir de chacun des membres de la caravane.

Cette course était incomplète sous bien des rapports. Voulant la terminer, je m'achemine de nouveau, dans un de mes voyages subséquents, à Bagnères de Luchon, vers les glaciers d'Oo.

La route, à la gauche du torrent, si périlleuse, mais si belle, a été rompue par les avalanches, et n'est plus ouverte qu'aux ours et aux isards. Les pâtres, les bûcherons en ont tracé une plus sûre sur la droite, mais privée de tout ce qui agissait sur l'imagination dans l'autre.

Les dénominations des lieux dans les montagnes, ne sont encore fixées par aucune carte, aucune relation. Chaque village a sa nomenclature particulière pour les lieux environnants. Souvent même les habitants du même village donnent des noms différents aux mêmes lieux. Voilà la cause des divergences qu'on trouve dans les auteurs, sur les noms des montagnes. Ainsi Ramond appelle *Spingo*, les trois pics qui se dressent sur une base commune, au fond du cirque supérieur que j'ai déja montré. Mon guide d'Oo nommait celui de gauche, vers l'est, le pic de

Quayrat (de 1585 toises de hauteur), d'accord avec la carte de l'Académie; il donnait à celui du milieu le nom de pic du Midi, par la raison générale, pour tous les sommets désignés ainsi, qu'il était au méridien du village principal de la vallée; enfin, il n'appliquait le nom de Spingo qu'au pic de l'Ouest. La précision dans les noms est une chose importante pour les recherches du voyageur, et surtout dans les montagnes, où une erreur peut coûter beaucoup de fatigues et de dangers endurés sans fruit.

Je gravis sur cette raide croupe du Spingo, que je n'avais que mesurée du regard en 1811. Après trois heures d'efforts, j'atteignis le sommet de la fausse crête qui seule paraît du bassin des deux lacs. Une nouvelle région, toute polaire, s'offrit à mes regards. L'abondance des neiges de l'hiver et du printemps avait surchargé d'un immense amas ces hauts plateaux; l'œil plongeait sur un lac glacé, situé au fond d'une dépression, vers laquelle coulent d'une vaste circonférence tous les glaciers environnants. La montagne en face, nommée Sehl de la Baque, placée sur la crête des deux versants, a donné son nom au lac glacé. Sur le ciel de l'azur le plus pur, se dé-

coupait le glacier qui revêtait la montagne jusqu'à sa cime. Dans cette saison peu avancée (au 9 juillet), nulle partie des glaciers d'Oo n'était découverte. A droite, ils s'unissaient à celui de Clarbide, qui les débordait par une plus grande hauteur. A gauche, ils se liaient par des courbes, que les neiges rendaient douces et coulantes, aux glaces du pic de Quayrat, et plus loin à celles du haut pic de Crabioules (de 1630 toises de hauteur), dominateur de la vallée du Lys. Les voyageurs qui ont vu l'ensemble des Pyrénées, reconnaissent que les glaciers d'Oo ne le cèdent à nul autre en étendue et en majesté.

Le ciel, à l'horizon de ces champs de neige, me paraissait d'un bleu noir; mais cette teinte s'éclaircissait à mesure que le regard s'élevait au zénith. L'éclat des neiges fait paraître ternes tous les objets voisins, comme est la bande du ciel qui les borde; l'œil constamment fixé sur ces neiges éblouissantes pour la sûreté de la marche, se fatigue, et ne reçoit ainsi qu'une faible impression des doux rayons de l'azur. Ces deux causes, qui concourent au même effet, expliquent cette teinte foncée que tous les observateurs ont signalée au ciel des hautes montagnes,

et dont l'apparence ne me paraît due qu'à un contraste défavorable, et à un affaiblissement momentané de l'organe. Cette explication prendra un nouveau caractère de vérité, si l'on observe qu'au zénith, cette apparence cesse avec les causes qui la produisent. Dans cette direction, le contraste n'existe plus, et l'œil se repose et se ravive.

Comme sur tous les points de la crête que j'avais atteints, je vis, au sommet du port d'Oo, le revers méridional plus ruiné que celui du nord. Les causes sont partout les mêmes pour ces effets. Les rayons du soleil, par leur obliquité, ne peuvent fondre entièrement les neiges qui regardent le pôle boréal. Les rochers des hautes sommités de cette face sont ainsi à l'abri de l'action destructive des météores. Une disposition toute contraire a lieu pour le versant méridional. De là l'absence des glaciers, la prompte disparition des neiges au printemps, l'érosion des rochers, et la déclivité plus brusque de toutes les pentes. Ces deux états de ruine et de conservation se présentent à la crête des Pyrénées, avec plus d'évidence que dans d'autres parties de la chaîne, parce que cette ligne se rapproche d'une parallèle

à l'équateur, et que sa zone supérieure est dans la région des neiges permanentes.

Les dangers que courut Ramond, à la descente du port d'Oo, par l'ignorance présomptueuse de son guide, me faisaient, au départ de Bagnères, écouter avec méfiance les discours avantageux du mien. Il convenait n'avoir jamais descendu le port, et croyait que de la crête le seul aspect du versant lui suffirait pour démêler la route à suivre dans le dédale de rochers, de précipices et de ravins neigés. L'expérience est lente et difficile à acquérir dans les montagnes, parce qu'elle se compose d'un ensemble de notions sur des choses nombreuses, qui, chacune, se multiplient encore dans une foule de variétés. Le regard, en glissant sur la pente d'une montagne, peut-il apprécier la coupe des escarpements sans issue, qui ne présentent de la cime que leur dos arrondi; la déclivité d'un ravin où coule un torrent qui, perdant tout-à-coup son appui, disparaît en cascade, et laisse stupéfait sur son bord l'imprudent qui l'a suivi; les passages cachés où des ponts de neige, des rochers heureusement placés, des troncs d'arbres renversés, donnent les facilités indispensables pour

traverser les cours d'eau ? Enfin, peut-on apprécier sans les voir, ou en les voyant mal, des difficultés que l'on ne juge pas toujours bien dans leur voisinage ?

Je pris ainsi, d'après le ton suffisant de Jean Argarot de Bagnères, un nouveau guide au village d'Oo, chasseur d'isards de profession. A la sottise, mère de la présomption, se joint encore chez quelques guides la cupidité. Ils savent tout, pour que l'on ne choisisse qu'eux; et ils hasardent ainsi pour un écu la vie d'un étranger, ou lui font perdre sa journée en fausses tentatives. J'indiquerai, comme un moyen général de renseignements, l'étude préliminaire des cartes, des narrations, pour pouvoir ainsi, par ses questions, juger d'avance ses guides. Mon homme d'Oo fut revêtir son costume, et parut comme Robinson, couvert d'un bonnet pointu de peau d'isard, habillé d'une veste et d'un pantalon de la même fourrure. Je signale aux voyageurs Baptiste, Espagnol d'origine, et marié au village d'Oo, comme un guide plein de zèle et d'expérience.

La charpente des montagnes d'Oo est toute de granit. On le voit en blocs au fond de la vallée de Lasto et du cirque des deux lacs supérieurs,

en protubérances saillantes sur les glaciers qui couvrent en écharpe le revers septentrional, puis il disparaît sous le vaste glacier des sommités; mais à la crête il surgit en un mur brisé, que l'inclinaison de ses faces et les rafales de l'atmosphère préservent de l'accumulation des neiges.

Toujours avec hésitation et regret j'ai quitté une position semblable; toujours les représentations réitérées des guides ont été nécessaires pour m'arracher au charme de cette vaste contemplation par laquelle on domine le monde, la vie et soi, et les folles passions, et les fantastiques espérances, les peines puériles de l'homme enfant. Je voyais sous mes pieds les magnifiques enceintes où Ramond fait hiverner un observateur dans une caverne. Il décrit la succession des tempêtes de l'air et des pensées du sage. Ce tableau, qui semble n'être qu'imaginaire, existe dans les Alpes, au sommet du mont Cenis, du Simplon, du Saint-Bernard. Je me plais à croire que dans ces vénérables asyles, des hommes animés de la science et de la piété, jouissent d'un bonheur pur comme l'air qu'ils respirent, et qui semble refusé à leurs semblables troublés sans cesse par d'immondes impressions, par des désirs

insensés, dans les miasmes et l'obscurité des bas-fonds.

L'eau, cet agent qui a formé les montagnes, et qui a présent les détruit, agit sur les pentes méridionales d'Oo, comme sur toutes les faces de ces montagnes, avec cette régularité d'action qui frappe dans l'examen des causes physiques. Les parties les plus dures du rocher résistent davantage à son cours comme liquide, à sa force de dilatation comme glace, et forment un promontoire bordé souvent de deux petits vallons qui se réunissent au bas du rocher pour être le sol d'un glacier, d'un champ de neige, d'un lac ou d'un pâturage, selon les divers degrés de hauteur et d'exposition au soleil. Cette disposition se répète sur toutes les zones de la montagne jusqu'à sa base.

Je vis très-distinctement, en descendant, la fausse route que suivit le guide de Ramond. Cette direction à gauche ou à l'est mène en effet, comme l'indique fidèlement la narration, à des escarpements sans issue. La route la plus sûre est celle qui se présente naturellement en face. On suit ainsi tous les vallons que je viens de décrire, et qui se lient les uns aux autres par

des ressauts qui, avec un degré ordinaire de dextérité, n'offrent aucun danger. Des piles de pierres que nous trouvions de temps en temps placées en jalons, étaient pour nous des témoignages certains de l'habileté de notre guide Baptiste.

Nous atteignîmes enfin le torrent qui coulait dans le fond, entre la chaîne d'Oo et celle opposée de l'Astos. Il venait de l'ouest du revers de la vallée transversale de Gistain. Nous le suivîmes pour aller de concert à Vénasque. Que de siècles il a fallu pour qu'il pût se creuser ce lit profond dans ces dures masses de granit! Il court, bondit, se précipite avec cette vélocité impatiente qu'ont tous les gaves dans le voisinage de la crête, où la vivacité des pentes les chasse dans le fond des vallées lointaines. Il est partout suivi, jusqu'à son immersion dans la vallée de l'Essera, d'épaisses forêts de sapins qui, de ses bords, s'élèvent jusqu'aux cimes de la haute chaîne où domine le beau mont nommé l'Astos de Vénasque par Ramond, Posata par Charpentier, de 1764 toises de hauteur, et qui est situé en face du port d'Oo.

Nous entrâmes enfin presque à tâtons dans Vé-

nasque, à neuf heures du soir, après dix-huit heures de marche depuis notre départ de Bagnères, harassés, mais contents d'une journée pleine d'impressions neuves et fortes.

CHAPITRE XII.

LA MALADETTA.

La masse de la Maladetta se déploie avec une imposante majesté devant l'observateur placé aux ports de la crête en face. On reconnaît sa composition granitique aux vastes blocs de sa surface, qui paraissent adhérer fortement au cœur de la montagne; aux ruines abondantes et énormes qui couvrent leurs bases, comme une lavange, ou qui comblent les ravins qui les bordent; à la crête dentelée qui la hérisse; à la rareté, à la maigreur des sapins qui s'élèvent sur ses bases. Car la stérilité est partout un des effets du granit. Ces caractères sont ceux de toutes les montagnes granitiques.

La Maladetta paraît accessible par une arête de roches qui monte jusqu'à sa cime. Ainsi le croirait un œil inexpérimenté. Mais l'homme

qui sait apprécier les masses à cette distance, voit, dans cette ligne, un entassement de parallélipipèdes ou de pyramides, d'un axe de vingt à trente toises, absolument impossible à parcourir. Aussi les voyageurs qui ont tenté cette ascension, ont-ils été tous forcés d'aborder le vaste glacier encaissé par cette crête ascendante et une énorme masse rocheuse à l'ouest. Mais ce glacier est déchiré de crevasses transversales que recouvre une neige perfide. La disparition du guide Barrau, dans une de ces crevasses, le 10 août 1824, a découragé tous les guides de Bagnères. « Le pauvre Barrau est là, » me disait mon guide, au sommet du port de Vénasque, en m'indiquant la place qui fut son tombeau. Le reste de la montagne à l'ouest n'offre que des glaciers isolés, qui prouvent, lorsqu'on les parcourt, les dimensions colossales de ce mont dominateur des Pyrénées, mais qui, par comparaison avec le précédent, paraissent petits. Tout décroît vers l'ouest: la hauteur du mont, les glaciers, leur nombre, et les masses des roches en place.

Le plus grand effort du travail primitif s'est fait à l'est. Là, à côté de la Maladetta proprement dite, surgit un pic plus élevé, qui n'en

est séparé que par un col peu inférieur à la crête de la Maladetta. C'est le pic d'Anéthou, qui prend son nom d'un village placé au revers méridional. Un glacier neigé, qui, du col, monte à la cime du pic, paraît devoir le rendre accessible, tandis que la crête perpendiculaire qui couronne la Maladetta, semble braver les efforts des plus intrépides gravisseurs. On entrevoit, dans le récit assez obscur de M. Ramond, qu'il s'arrêta loin de la base de la crête. M. Cordier, que favorisèrent des circonstances plus heureuses, déclare n'avoir pas surmonté la crête. Quelques toises qui arrêtent un voyageur rendent toujours son ascension incomplète, puisqu'elles le privent de la vue du versant opposé, et qu'elles lui dérobent la moitié de l'horizon. Étrange discordance entre la pensée et les moyens ! L'homme, qui asservit le tonnerre à son caprice; dont la pensée embrasse l'immensité des cieux; qui, connaissant les distances, les mouvements de tous ces globes suspendus dans l'espace, semble être le Génie qui préside à leur harmonie; l'homme rampe, réduit quelquefois à porter envie au moucheron.

Après le pic d'Anéthou, se dressent en demicercle à l'est de belles montagnes, digne entou-

rage de la Maladetta. On distingue, vers l'extrémité, la Pique-Fourcanade, qui prend son nom de la bifurcation de son sommet; et plus avancé encore dans le contour, le Poméron, qui domine la vallée d'Artigue-Telline, et qui, dans sa masse, sa forme, annonce la force et la fierté. La crête des Pyrénées où se montrent successivement les ports de la Picade, de Vénasque et de la Glère, achève d'encaisser le profond vallon qui longe la Maladetta.

Ce vallon participe, par ses formes et par un accident très-remarquable, du grand caractère des monts environnants. Le torrent, échappé du flanc oriental de la Maladetta, après avoir circulé mollement sur une pelouse, disparaît tout-à-coup dans un gouffre. C'est le trou du Toro, et l'origine des belles cascades de l'Œil-de-Joueou, l'une des principales sources de la Garonne dans Artigue-Telline, et que j'ai déja montrée.

Je devais renoncer à gravir la face septentrionale de la Maladetta, par l'impossibilité de trouver des guides à Bagnères, et par le danger qu'offrait son glacier. Jeune homme, ce danger eût été un attrait; époux et père, des intérêts

chers, de nouveaux devoirs, me prescrivaient une autre route, au moins douteuse, lorsque le caractère de celle-ci était reconnu entièrement repoussant.

Je résolus donc d'aborder la Maladetta par son côté méridional. Estéban, chasseur d'isards, qu'à mon retour de la course précédente j'avais pris à Vénasque pour m'accompagner au port de la Crête, me donna, chemin faisant, des renseignements que je recueillis et que j'étudiai avec soin. La vallée de Balibierno longeait les pentes méridionales de la Maladetta, plus dépouillées de ces vastes et perfides glaciers qui défendent le versant du nord; il les avait parcourues, à la suite des isards et des bouquetins, jusques aux cimes. Cette mention du bouquetin me surprit par sa nouveauté. Le bouquetin n'existait plus dans les Pyrénées, selon les livres et l'opinion. Il a trouvé un dernier refuge dans les déserts de la Maladetta. Estéban me le dépeignit trop bien, avec ses cornes immenses, sa longue barbe, sa grosseur, bien supérieure à celle de l'isard, pour que le nom de *herk*, qu'il lui donnait, pût me faire méconnaître le bou-

quetin, que j'avais vu, sous tous ces traits, dans les Alpes.

Je devais donc chercher Vénasque comme gîte de la première journée, faire là mes préparatifs, prendre Estéban, et m'acheminer le lendemain vers Balibierno.

Je suivis donc le torrent issu de la Maladetta, l'Essera, qui tourne à angle droit après avoir longé sa face nord, et se précipite vers Vénasque. Cette route offre avec profusion, de tous les côtés, de magnifiques cascades. Tous ces monts, de pur granit, ont une forte inclinaison vers le midi, qui détermine une fuite rapide à leurs eaux, toujours bouillonnantes contre les aspérités de leur lit et de leurs bords. La propriété du granit de se découper à angles droits, fait que souvent le sol manque au torrent, et qu'il tombe dans l'air jusqu'au plan inférieur, en répandant au loin un rugissement éternel. Un peintre pourrait étudier là, dans une ligne de deux lieues, tous les effets du cours et de la chute des eaux.

Vénasque est situé dans le lieu où la vallée de l'Essera commence à s'évaser. Noire, enfumée, rues étroites, sales, population en guenilles,

église surchargée de dorures et de colonnes torses, elle est comme les autres villes espagnoles que j'ai déja vues en longeant la frontière au midi de la crête.

La vallée de Balibierno est sauvage comme au premier âge des Pyrénées. Elle s'épanche dans la vallée de Vénasque, par un brusque ressaut couvert de blocs de granit et de pins au port bizarre et tortueux. Le reste de la vallée est d'accord avec le début. Je l'appelle improprement vallée, si ce nom entraîne à l'idée d'un sol plan. Long-temps les deux rives vont par une seule pente brusque au gave, et l'homme n'a pas su même tracer un sentier commode sur les flancs de ces monts.

La montagne de la rive droite est dans un affreux état de destruction. Les avalanches de neiges et de rochers ont jonché les plateaux du haut de la vallée de sapins. Plusieurs, dans les plus grandes dimensions, sont entiers, et présentent, étroitement liés dans la touffe de leurs racines, des blocs de granit qui, arrachés avec les sapins, ont été entraînés dans la même chute.

La montagne de la rive gauche, plus escarpée et plus compacte dans sa masse, est mieux con-

servée. Sa vive pente empêche les amoncellements de neige, et conséquemment les avalanches. Mais la destruction, qui est la loi générale de ces montagnes, l'atteint par un autre moyen. Le feu a dévoré, l'année dernière, une partie de la forêt qui la couvrait, et l'on voit encore debout des masses de sapins desséchés et rougis par la flamme, qui forment un contraste frappant avec ceux verdoyants échappés aux divers courants de l'incendie.

Le rang des montagnes de la droite du torrent appartenait évidemment, par sa nature granitique, sa contiguité, sa physionomie âpre, au grand banc de la Maladetta. Ce rang est creusé par une suite de gorges profondes. Il s'agissait de gravir à l'un des créneaux de leur sommet hérissé, pour observer, par cette brèche, si la masse se liait immédiatement à la Maladetta; si la gorge qui pouvait les séparer offrait des chances faciles d'escalade sur l'autre revers; si ce revers opposé était, par les apparences d'identité, le versant méridional de la Maladetta de MM. Ramond et Cordier; si la nature des rochers était toujours purement primitive.

Après un examen attentif et les renseigne-

ments que nous donna un nomade sauvage perdu dans ces solitudes avec son troupeau, nous résolûmes de gravir la dernière gorge au fond de la vallée. Les autres étaient, comme les nommait notre pâtre à cause de leurs escarpements et de leurs glaces, *mala terra* (terre maudite).

Nous passâmes la nuit sous un ciel étoilé, sur une vaste pelouse, étendus autour d'un feu abondamment alimenté par les sapins voisins, morts de vétusté. Ce feu était nécessaire contre le froid et contre l'ours. Cet animal est effrayé de la flamme. Quatre ou cinq pâtres, qui gardent dans ces déserts des troupeaux de plusieurs milliers de têtes, n'ont point d'autres armes pour l'éloigner que le brasier toujours brûlant, durant la nuit, devant leur cabane ouverte. Cependant, pressé par la faim, il arrive parfois silencieusement sur le troupeau, et, dédaigneux des chiens, s'empare de quelque mouton. Mes guides prétendaient que son tact était si sûr, que, malgré l'affreux désordre du troupeau à son aspect, il savait toujours choisir le plus beau mouton. La semaine précédente, notre pâtre voyant que ses quatre chiens ne pouvaient faire lâcher sa proie à l'ours, qui se retirait en grondant et en corri-

geant les plus hardis par des coups de pates qui les lançaient au loin, saisit un tison enflammé, fond sur l'ours, et le force à fuir en abandonnant sa capture.

Agité par les pensers de la tentative du lendemain, je dormis peu. Je pus ainsi contempler souvent les grands tableaux qui m'entouraient, et sur lesquels les étoiles projetaient une lueur incertaine. Les cimes couvertes de neige étaient les seules masses distinctes, et elles ressortaient plus encore que dans le jour sur l'ombre épaisse qui couvrait les rochers de la région moyenne et les bas-fonds. Ce contraste produisait la singulière illusion de rapprocher très-près les vastes enceintes neigées, et la crête dentelée éclairée par leur reflet.

Au loin, dans la profondeur des gorges de la rive droite, paraissaient des feux qui se ravivaient lorsque le pasteur était réveillé par ses chiens. Le mode de leurs intonations annonçait le voisinage de l'ours. J'avais remarqué plusieurs fois qu'alors leurs hurlements sont prolongés, opiniâtres, expriment l'effroi, semblent demander à l'homme un secours que sollicite encore leur allure prudente qui les retient auprès de la ca-

bane. Ce bruit lointain renaissant par intervalles, troublait seul le vaste silence de ces déserts.

Nous nous dirigeâmes, aux premiers rayons du jour, vers le fond du cirque, et gravîmes sur les premiers gradins. D'un plateau qui les domine, la vue se portait sans obstacle sur un plan horizontal vers l'orient. Par là nous eussions pu descendre vers le village de Castanèse, tourner la masse des Montagnes-Maudites, et rentrer sur le versant septentrional par le port de Viella. Mais j'avais moins à cœur de circonscrire ces montagnes, qui font comme un système particulier, que de jeter quelques regards scrutateurs dans leurs parties centrales. Nous tournâmes donc au nord, et descendîmes pour traverser un gave et gravir de suite après sur des blocs énormes de granit entassés. A notre droite, nous laissions un lac de deux cents toises de diamètre environ, formé par une enceinte demi-circulaire de hauts murs de granit sur lesquels il semble que l'Éternel a posé, dès l'origine des temps, le compas et le fil à plomb. Ce fait, et tant d'autres, contrarient le système de la formation exclusive des montagnes par les eaux. Des soulèvements par les feux souterrains, des affaissements par une

consolidation irrégulière, ne peuvent expliquer un ouvrage aussi géométrique; l'érosion par les eaux n'est pas plus compréhensible. Nous n'en savons et n'en saurons pas plus sur la formation de cette conque que sur celle de la corolle d'une fleur ou de l'œuf d'un insecte. L'Être qui fit toutes ces choses, et que nos expressions les plus pompeuses ne sauraient qualifier dignement, a voulu couvrir d'un voile impénétrable le début et la fin de chaque chose, n'a laissé à notre investigation que la série des modifications intermédiaires, et, fixant ainsi les deux bornes de notre science positive, n'a permis qu'à notre imagination de les dépasser l'une et l'autre, pour nous charmer et nous consoler à la manière des enfants.

Bientôt nous trouvâmes les champs de neige, dont l'étendue surpassa mon attente. Mille ruisseaux bruissaient sous nos pas, à travers les blocs de granit qui leur servaient d'arches et de canaux.

Le dernier ressaut n'avait point de neige, à cause de sa forte inclinaison. Nous gravîmes imprudemment sur sa pente, composée de terre mouvante et de blocs entremêlés de quartiers de granit. Cette

nature de terrain est celle que je signale comme une des plus dangereuses aux explorateurs des hauts monts. Mes guides reconnurent le danger de notre position. Cette terre chancelait, fuyait sous nos pas, et pouvait, coulant en masse, nous entraîner pêle-mêle dans l'avalanche. Nous eûmes la précaution de monter de front, à une assez grande distance les uns des autres pour ne point nous nuire, et pour nous trouver à la fois dans le même courant. Une traînée de blocs, d'un ou deux pieds cubes chacun, que je venais de traverser en gravissant en écharpe, s'ébranla après mon passage, coula et bondit sur la pente jusqu'au plateau inférieur de neige. Le moindre mal pour moi eût été d'avoir les jambes brisées au début, par le froissement de ces moellons de granit. Enfin, à force d'attention dans le choix de nos pas, nous parvînmes, non sans crainte, sur la crête.

Alors nous nous trouvâmes à la lisière d'un immense tapis de neige, qui montait, par une pente très-facile, aux rochers de la crête, dans laquelle se trouvaient deux brèches. J'arrivai à celle de gauche, en foulant long-temps la neige encore très-abondante. Nulle part je n'ai vu saillir

la glace, nulle part je n'ai vu de fracture vitreuse dans les vallons neigés. J'ignore si cette neige recouvre des glaciers, ou si, simplement annuelle, elle disparaît aux derniers feux d'août. A ce moment, au 29 juillet, elle était très-étendue; mais les apparences indiquaient qu'elle n'était point très-profonde.

Je ne vis, de cette brèche, que j'atteignis avec Estéban, que d'autres crêtes interposées entre la Maladetta proprement dite, et la ligne aérienne où je me trouvais. Elles me dérobaient son long sommet et le pic d'Anéthou.

J'espérais moins encore de l'autre brèche, dont la direction me paraissait regarder les montagnes du port de Viella. Parvenus à sa base, j'éprouvai de la manière la plus frappante combien l'expérience est toujours incomplète dans les montagnes. Cette anfractuosité, qui semblait, du plateau où nous campâmes, une porte facile sur le versant opposé, où ne semblait exister nul atome de neige, et que, par un calcul d'habitude sur les distances et l'effet des masses voisines, j'agrandissais de quelques toises, était un profond couloir de trente toises d'élévation, plein d'une neige de plus de soixante degrés d'inclinaison.

Les crampons, les bâtons ferrés nous avaient paru inutiles, et étaient restés auprès de notre foyer nocturne; sans leur secours, l'escalade devenait impossible. J'y renonçai sans regret, car je n'espérais pas beaucoup de documents de la contemplation sur le faîte.

Un examen tardif, mais plus sûr que les lueurs d'une première et trompeuse inspiration, m'a convaincu que si des géologues habitués à surmonter les fatigues, les privations et les dangers, veulent atteindre la Maladetta par sa face méridionale, ils doivent, plus haut que le port de Balibierno d'environ une demi-lieue, s'engager dans une vallée resserrée de l'aspect le plus repoussant. La force, le volume de son torrent, annoncent qu'elle pénètre au loin jusqu'à des monts chargés de glaces, qui ne peuvent être que la vraie Maladetta et les bases méridionales du pic d'Anéthou. La première difficulté sera de traverser l'Essera, car il n'existe plus de pont, la route du port suivant toujours la rive droite; mais elle est facilement guéable sur ces plateaux, où elle semble s'étendre et s'assoupir. Les autres difficultés seront de porter des tentes, des provisions pour plusieurs jours, des instruments;

d'amener des guides intelligents, le plus possible des pasteurs voisins; et surtout de se munir de cette ardeur, de cette constance infatigable qui ont rendu les recherches de Saussure et de Ramond si productives en faits intéressants pour la science, et leurs écrits si pleins de ces couleurs locales, de cette vérité de dessin, de cette justesse de perspective qui charment tous les esprits, et que le plus habile talent ne saurait jamais imiter loin de cette nature nouvelle et sublime.

CHAPITRE XIII.

EXAMEN DES PRINCIPAUX SYSTÈMES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

Arrêtons-nous quelques instants en présence de ces sommités éthérées, de ces masses majestueuses. Tout nous annonce là des dégradations, ou mieux des modifications continuelles; et notre esprit, cessant alors d'être absorbé par la sensation présente, est entraîné par la réflexion aux grandes idées d'un commencement et d'une fin pour ces premiers ouvrages de la nature antique. Le trait le plus saillant du moral de l'homme est le besoin de connaître les causes des grands faits offerts un instant à ses yeux dans sa courte carrière. Pour satisfaire ce désir dévorant, à défaut de documents que ne peuvent

lui fournir les sciences encore au berceau (1), il implore une déesse complaisante et fallacieuse,

---

(1) Cette proposition peut paraître singulière au milieu des éloges prodigués dans les académies aux savants, aux progrès de l'esprit humain, à l'époque actuelle. Mais un examen de la lente marche des sciences dans les siècles passés, des faits constatés qu'elles nous offrent, et de ceux qu'ils font préjuger, nous convaincra de la vérité de cette assertion.

L'astronomie ne fut qu'un enchaînement de rêveries depuis les premiers observateurs connus jusqu'à Copernic. Le système du monde, trouvé par lui dans le quinzième siècle, fut perfectionné par Képler et Galilée, et agrandi par Herschell. Le soleil n'avait eu jusqu'alors, depuis l'origine de la science, que sept planètes dans son empire : Herschell et deux autres de ses émules lui donnent trois nouveaux astres dépendants. Herschell découvre le 1342ᵉ rang d'étoiles. Voilà l'état présent de la science. Qu'est-il devant celui que laisse entrevoir ce grand homme aussi sincère qu'habile? Il évalue la force pénétrante de son grand télescope à 192, comparativement à la force de la vision de l'œil nu, représentée par l'unité; et il croit que l'on pourrait fabriquer un télescope, dont la force pénétrante serait exprimée par 500 (Bibliothèque britannique, sciences et arts, tom. XV). Quelles seraient alors, par les découvertes de ce puissant télescope, les nouvelles sœurs de la terre dans le système solaire? Quels seraient les nouveaux mondes dont se peuplerait pour nous

l'imagination ; et plein d'une inspiration qui est du moins le plaisir, si elle n'est point la vérité,

---

l'espace? et combien se reculeraient à notre regard les limites de l'infini!

Si l'astronomie, la première étude de l'homme, est si imparfaite, devons-nous être étonnés que des sciences, nées d'hier, soient encore pleines d'incertitudes et d'obscurités? Depuis Thalès de Milet, qui, 600 ans avant notre ère, reconnut la propriété attractive de l'ambre jaune, toute la science de l'électricité réside dans ce léger fait et dans deux ou trois autres semblables, pendant onze cents ans. Ce n'est qu'au commencement du siècle dernier, après ce long sommeil, que les expériences de Gilbert, d'Otto de Guerike, de Gray, de Dufay et de Nollet, attirent l'attention du public sur le fluide merveilleux, producteur des phénomènes. Mais la théorie n'est encore qu'un amas de rêves. Enfin, en 1752, Franklin apprend à l'homme à manier d'une manière plus sûre, plus forte et plus vaste, l'électricité; il constate l'identité de la foudre et de l'étincelle électrique. Mais ce fluide manié, captivé, reste inconnu dans son essence.

Le même voile insoulevable est sur le fluide magnétique. Le magnétisme, tout entier, n'est qu'un seul fait, aussi précieux qu'humiliant pour l'homme, qui est arrêté au premier pas dans cette science.

Le galvanisme avait donné les plus brillantes espérances, et il reste stationnaire.

il explique dans ses systèmes la formation des eaux, de la terre, et la renaissance des grands phénomènes.

Depuis la création du monde jusqu'à Lavoisier, la chimie n'était que l'art grossier de fondre les métaux et de préparer les remèdes. Depuis cet homme celèbre, chef de la nouvelle école, elle a fait d'immenses progrès. Mais n'est-elle pas encore bien loin du terme qu'assigne Fourcroy (Tableaux synoptiques de chimie), lorsqu'il espère « qu'elle découvrira ce « qui se passe dans les lésions organiques, et en quoi consis- « tent les maladies; qu'elle déterminera scrupuleusement « les effets chimiques qui se passent dans les animaux vi- « vants; qu'elle découvrira même le mécanisme de la vie? »

L'histoire naturelle dans toutes ses branches est nécessairement très-incomplète, puisque la géographie, qui en est la base, ne peut nous offrir, en tableaux achevés, que le quart du globe; et que sur l'intérieur de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Australasie, nous n'avons que des notions vagues ou même contradictoires.

Si des sciences mathématiques et physiques, qui dans leur imperfection sont encore l'honneur de l'esprit humain, nous passions aux sciences métaphysiques, nous trouverions qu'elles en sont la honte.

J'ai eu deux buts dans ce rapide exposé : le premier, de justifier les géologues de leurs systèmes erronés, par le manque de documents à l'époque actuelle, d'après l'état des sciences; le

Les plaines, que leur disposition régulière rend monotones, qui revêtues de la parure de l'agriculture, portent ainsi la livrée de la servi-

---

second, de montrer aux gouvernants la nécessité d'encourager par de vastes moyens les entreprises scientifiques. La fortune, la vie d'un homme ne peuvent suffire à une investigation universelle pour tous les faits d'une science. Un gouvernement seul peut avoir une puissance correspondante aux difficultés. L'expédition ordonnée par Néchao pour la circumnavigation de l'Afrique, et dans les temps modernes, celle des astronomes français en Laponie et au Pérou, pour mesurer un arc du méridien, et le voyage de Banks et Solander à Otahiti, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, sont presque les seuls grands faits où l'amour pur de la science ait guidé les gouvernements. Les autres se liaient à des vues commerciales ou militaires. Quel beau spectacle que de voir sortir de nos ports, à la voix du prince, des essaims de savants, animés du désir de paisibles et nobles conquêtes sur la nature! Que de folles, d'ineptes dépenses pourraient être ainsi converties en expéditions honorables, fructueuses pour la patrie, comme pour tout le genre humain!

Je jette ces réflexions comme des graines légères, abandonnées aux vents. Les gouvernants ne lisent guère, n'écoutent guère. Mais enfin, je remplis un devoir. Si mes vœux produisaient un seul effet utile, je serais assez heureux.

tude, et n'offrent aucun trait de leur physionomie primitive, ne tenteraient point la curiosité de l'observateur. La mer, dans ses deux états, de repos ou de tempête, n'intéresse que le négociant, le pêcheur et le poète ; mais le savant n'y verrait qu'une surface impénétrable qui recouvre à jamais des abymes dérobés à son investigation, et ne chercherait ainsi dans sa contemplation que des sensations et des images. Mais les montagnes, par la variété, le grandiose de leurs aspects, par leur nudité qui semble devoir révéler tous les secrets de la nature, excitent fortement l'attention du physicien. Leur étude a principalement fait naître tous les systèmes successifs de géologie.

Nulle partie de la science n'offre plus de rêves. L'astronomie seule, dans les temps anciens, peut offrir des systèmes aussi nombreux et aussi absurdes que la géologie dans les temps modernes. Les savants, dans cette recherche, ne sont allés que de visions en visions : et l'explication de l'origine et des révolutions primitives de la terre ne semble point devoir appartenir à la génération actuelle; je dirai plus, ne semble point le fruit possible des recherches de nos prochains successeurs.

Un rapide examen de l'état de la question nous en montrera la difficulté, et justifiera les auteurs de créer des systèmes imparfaits.

Le sol de la terre est formé de couches, plus ou moins régulières, de diverses substances. Nous voyons en petit dans les alluvions des fleuves, les dépôts des lacs, les attérissements des plages de la mer, un semblable travail. L'analogie la plus entraînante nous porte donc à regarder l'eau comme l'agent qui façonna jadis le globe; et pour proportionner la cause aux effets, cet agent devient, dans notre imagination, une mer universelle. Les plus anciens systèmes, ceux de Burnet, de Woodward, expliquent tout par le mouvement, l'action dissolvante de l'eau.

Ces auteurs et plusieurs autres ont vu la question de géologie, déja si immense et si obscure, se compliquer, au début, de données théologiques qui devaient être embrassées également par la solution. La création, et surtout le déluge de Moïse, entraient comme parties essentielles dans l'édifice du système d'auteurs pleins d'une croyance fervente. Le déluge est nécessairement le point de jonction, dans ces systèmes, entre l'ancien monde et le monde actuel. Deux grandes faces se présen-

taient dès l'abord dans cette question. Il fallait concevoir un arrangement convenable dans les parties du globe primitif, et des causes physiques suffisantes pour produire le déluge; et puis montrer la structure actuelle de notre planète, comme la conséquence naturelle de cette grande révolution.

La première partie est tout entière du domaine de l'imagination. C'est aussi celle où les rêveurs ont eu un abandon sans aucune gêne importune, imposée par la nécessité d'accorder leurs idées avec les monuments physiques. Ils ont pu écrire l'histoire géologique des temps antédiluviens, comme ils écriraient celle de la planète Saturne, sans craindre des contradicteurs armés de faits irrécusables.

Mais en reconnaissant l'erreur dans ces systèmes, nous devons regarder le premier comme l'œuvre d'un homme de génie. Concevoir la création, les révolutions du globe, une explication systématique du bref sommaire de la Genèse, à une époque où les sciences physiques étaient encore si erronées, si incomplètes, annonce une vigueur, une audace d'esprit admirables. Thomas Burnet, qui donna en 1681 la

première théorie de la terre, jouira toujours dans la postérité de la haute estime accordée aux inventeurs, aux hommes qui ouvrent une nouvelle carrière.

Il se représente, dans l'origine, la terre comme une masse fluide, dans laquelle les matières se rangent suivant l'ordre de leur densité. De cette idée résulte un noyau solide au centre du globe, autour duquel s'arrondit l'Océan. Une couche épaisse d'huiles et de matières grasses enveloppe l'Océan. L'atmosphère surmonte toutes ces couches successives, et dépose toutes les matières impures et terrestres qu'elle tenait suspendues. Ainsi se forme un orbe de matières limoneuses, éminemment fécondes, qui produit en abondance les végétaux et les animaux. La terre est une belle plaine, un verger, une savane herbeuse, sans montagnes, sans mer, sans torrents, et vivifiée par une rosée journalière. Pour compléter cet état de repos, elle roule dans l'espace dans le plan de son équateur, et voilà le printemps perpétuel.

Cet âge d'or dure seize siècles, selon la chronologie mosaïque. Les crimes des dernières races irritent l'Éternel. Des crevasses se font sur cette

couche lisse ; des fragments s'effondrent ; les eaux de l'abyme surmontent les autres parties, et le déluge engloutit la terre et ses habitants. Les eaux enfin se retirent en partie dans les cavités opérées par la réunion désordonnée des fragments de l'orbe terrestre, qui forment, en s'enchevêtrant, les montagnes ; l'écoulement des eaux creuse les vallées, et l'abyme ne pouvant toutes les contenir à cause de l'irrégularité de position des pièces solides de l'ancien monde, l'excédant forme les mers. Les saisons perdent leur régularité par le changement de position de l'axe de la terre. Huit mortels échappés au naufrage de la race humaine, apparaissent sur ce globe désolé, pour le repeupler et faire disparaître, par l'agriculture et les monuments des arts, les traces terribles de la colère céleste.

Les objections fondées sur la physique se présentent facilement pour renverser ce système ; mais la Bible même, sur laquelle Burnet n'avait voulu faire qu'un commentaire, nous offre des faits qui sont inconciliables avec son rêve. Burnet, qui forme son globe sans fleuves et sans montagnes, a oublié le chapitre II de la Genèse où le fleuve qui arrose le paradis se divise, et

donne au monde le Phison, le Nil, le Tigre et l'Euphrate; les arbres de toutes les espèces, dans le verset 9 du même chapitre, plantés dans Éden. Ainsi des montagnes devaient servir de support aux sapins, aux mélèzes, qui ne peuvent croître que sur leurs sommets et dans un air boréal. Dans le chapitre VII, il est dit que « l'eau du déluge ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut ». Les montagnes existaient donc antérieurement.

Il est fort singulier de voir le commentaire s'écarter si diamétralement du texte.

L'astronome Whiston prend ses idées dans les cieux pour expliquer les révolutions de la terre. Elle était primitivement une comète inhabitable, à cause du froid et du feu alternatif. C'était le chaos. Dieu la fait rouler dans une orbite presque circulaire, et tout ce qui a vie éclot alors sur sa surface. Voilà la création. Les crimes des hommes sont à leur comble. Une comète passe près de notre globe, et son immense queue attirée par une attraction prédominante se précipite sur la terre. Ce poids énorme surcharge la croûte solide. Comme dans Burnet, l'abyme central re-

cèle un océan; il entre dans d'horribles convulsions par le voisinage de la comète. Des crevasses énormes lui font jour; et ses flots s'épanchant et s'unissant aux vapeurs condensées de la comète, submergent la terre. Voilà le déluge.

Ces deux systèmes, empreints des mêmes idées, ne peuvent donner la plus légère explication des immenses bancs de coquillages déposés partout, puisque, dans l'hypothèse, l'océan central était nécessairement sans habitants.

Woodward, afin de suppléer à cette grande lacune des systèmes de Burnet et de Whiston, cherche de nouvelles causes pour expliquer la structure actuelle du globe. Les dispositions géologiques de son monde primitif sont à peu près les mêmes. Toujours un océan intérieur, revêtu d'une croûte terreuse. Moins hardi que ses deux devanciers, il fait intervenir Dieu directement dans son opération. A la voix de l'Éternel, l'enveloppe solide se brise; les eaux souterraines débordent, couvrent les plus hautes montagnes. La témérité de Woodward devient encore ici plus étonnante. La force de cohésion des particules des corps cesse totalement d'agir. Leurs molécules, éparses dans le vaste dissolvant,

se déposent par lits suivant leur ordre de densité. Par un autre miracle, les corps organisés échappent à cette dissolution, *à cause de l'entrelacement de leurs fibres,* et ils restent noyés et déposés dans le limon. Ce rêve avait pour but d'expliquer la superposition des couches de diverses matières, et la conservation des coquillages et des ossements d'animaux. Mais comment les métaux pesants sont-ils le plus souvent au sommet des montagnes, et d'où venaient ces coquillages? Que dis-je? ces rêves informes doivent-ils être combattus?...

Venons à notre objet principal, la formation des montagnes. Toutes les couches étaient concentriques, et les eaux ceignaient encore le globe. Dieu, toujours l'agent immédiat de Woodward, brise encore la surface de la terre. Il s'était formé, dans l'irruption des eaux de l'abyme (on ne peut concevoir comment), un vide ou une sphère creuse. Les eaux se précipitent dans ce vaste gouffre; mais trop abondantes, elles soulèvent dans des lieux et sous des lignes diverses les couches extérieures, et forment les montagnes.

Tous ces systèmes ont pour but principal de

trouver de l'eau pour faire le déluge, et puis de faire disparaître en partie la mer universelle. Leur absurdité est palpable; mais nous devons dire, pour expliquer leur succès dans le temps, que si, réduits à leurs idées principales comme dans cette analyse, et présentés ainsi en squelette, ils sont dédaignés par l'attention, revêtus de toutes les idées accessoires qui justifient, étayent toutes les conceptions fondamentales, brillants de la magie du style, ils peuvent séduire les contemporains ignorants. Les rêves cosmologiques des philosophes grecs étaient aussi vides de science positive, et néanmoins ils trouvèrent de nombreux admirateurs chez un peuple dont nous ne pouvons mettre en doute la sagacité.

Dans toutes les carrières explorées par l'esprit humain, on voit dans ses efforts une marche semblable. Les premières tentatives paraissent audacieuses; bientôt l'impression de ces conceptions s'émousse par l'habitude; le besoin d'impressions nouvelles se fait sentir; il fait éclore des idées plus gigantesques, plus téméraires, jusqu'à ce que l'esprit, fatigué du poids de cet amas de chimères, se jette enfin dans la voie de

la nature, où il trouve la simplicité et la vérité dont les conséquences se lient, s'enchaînent à tout, sont inépuisables, sont en harmonie avec notre être, et peuvent être toujours goûtées et senties. Ainsi aux conceptions épiques des anciens succédèrent les monstrueux romans de chevalerie, où toutes les limites du possible étaient de bien loin dépassées. Ainsi des idylles de Théocrite, peignant la nature brute, on arrive aux rêveries sentimentales de d'Urfé et aux dialogues quintessenciés de Fontenelle, où des hommes de cour déguisés en bergers analysent le sentiment. Enfin, lassés de cet enchaînement de conceptions absurdes, nous revenons à la vérité, à la nature dans les pastorales de Gesner. Ainsi se montrent les mêmes écarts et le même retour : ainsi pour tous les genres de littérature. Les sciences présentent dans leur histoire les mêmes phases.

Nous venons de voir les premiers inventeurs en géologie prendre le globe informe des mains du Créateur, le façonner à leur gré pour le rendre habitable, et adapter les révolutions dont les traces sont sous nos yeux aux notions mosaïques. La mer était leur grand agent. Voici d'au-

tres hommes qui remontent plus haut dans le temps et dans l'espace; qui ne laissent, dans la formation de la terre, rien à faire à l'Éternel, dont, par une audace folle ou sublime, ils semblent un instant occuper le trône. Le feu, cet être inconnu qui échappe dans son essence à toute investigation, dont l'existence même est mise en doute par quelques physiciens qui veulent expliquer tous ses effets par le mouvement intestin des molécules des corps; le feu, cet élément terrible et mystérieux, est l'agent de ces nouveaux Prométhées.

Leibnitz voit, dans un lointain indéfini, toute la terre en fusion, une masse de feu, une étoile brillante. Elle se refroidit; des scories se montrent sur la surface de cette immense fournaise; des bulles, comme dans toutes les matières en fusion, se forment dans l'intérieur; des crevasses sillonnent sa surface; par elles l'Océan se perd en partie dans les bulles ou gouffres souterrains, après avoir déposé les amas de fossiles que nous voyons. Les soufflures du globe en fusion sont les montagnes, dont la hauteur est encore augmentée par les profonds sillons que les flots absorbés tracent sur le monde. Enfin, différent en

tout point des précédents systèmes, celui-ci au lieu d'une mer centrale place un immense foyer, reste du feu primitif, et première cause de la chaleur actuelle du globe.

Les faits contrarient visiblement ces hautes conceptions. La nature des matières du globe n'annonce point leur vitrification ancienne ; des végétaux et des débris d'animaux sont mêlés avec les bancs de fossiles, à l'époque où l'auteur place la mer universelle, et où par conséquent ces plantes et ces animaux ne pouvaient être produits. Enfin les notions de l'histoire et de la physique ne confirment point cette idée du refroidissement de la terre, conséquence nécessaire de ce système.

Buffon ente un système plus vaste sur l'idée de Leibnitz. Il explique tout ; l'origine de la terre, ses états dans les différents âges, dont la durée est assignée avec une précision mathématique, enfin son sort futur et dernier. Semblable à Janus, son regard perce à une distance infinie le passé et l'avenir. Son esprit vigoureux supporte avec facilité l'immense échafaudage de ces grandes idées cosmologiques. Buffon rappelle la fable merveilleuse d'Atlas. Mais il faut lire dans

lui-même ce beau produit de l'imagination, pour voir comment la puissance du style justifie les plus étranges chimères, comment un ordre admirable peut régner dans des visions dénuées d'observations positives, et comment le génie semble l'heureux rival de la Divinité.

Ces hardis systèmes, créés à une époque où les sciences n'étaient point encore enrichies d'une assez grande quantité d'observations pour que l'imagination pût être enchaînée par des faits positifs et inconciliables avec ses écarts, sont tous émanés de ce besoin de la connaissance des causes, tourment de l'esprit humain et principe de ses efforts. Mais ce noble sentiment, dénué de l'expérience, n'enfante que des chimères. Le savant doit résister à son attrait. L'idée de l'impuissance de l'homme devrait lui donner, dans ses explications de la nature, une timidité qui serait la sagesse. Sa recherche des premières causes n'est autre chose que remonter d'effets en effets ; verra-t-il jamais la main de Dieu agissant immédiatement comme cause première? Mais l'homme ne veut point juger son époque trop pauvre encore de documents, il ne veut point juger sa faiblesse, et il se complaît à se revêtir

un instant du rôle de la Divinité. Les sciences ressemblent alors à ces drames où l'homme se fait Dieu dans une machine de carton.

Nous venons de voir Leibnitz et Buffon embrasser l'espace, le temps et la matière ; faire surgir de l'infini le globe que nous habitons. Nulle conception ne pouvait être plus grande ni plus hardie. Ces systèmes combattus et réfutés, les nouveaux créateurs, pour n'être point des plagiaires, et par cet instinct qui pousse, dans les sciences, les générations successives vers la vérité, se sont renfermés dans l'orbite de la terre et dans l'examen des causes que nous voyons agir présentement sur le globe.

Les dépôts par couches de nos plaines, et la fabrication des montagnes secondaires et tertiaires, supposent de longues périodes; et cette première condition d'un système doit faire paraître plus probables ceux qui, renonçant aux bouleversements précédents qui nous ont effrayés, attribuent à des opérations lentes des eaux la structure actuelle de nos continents. Les uns ont agrandi l'action que nous voyons exercer par les fleuves sur leurs rivages et sur les rives de la mer, et ont façonné les continents

avec ces agents. Mais l'effet reste toujours hors de proportion avec la cause. Les angles saillants et rentrants, qui se correspondent, et qu'on remarque dans quelques vallées des montagnes, ne peuvent être l'effet du torrent qui sillonne le fond. Les dépôts, dans l'Océan, ne peuvent former que des plages, et, avec le concours des marées et des vents, que des dunes de sable bornées à jamais à une très-humble hauteur. Comment en faire sortir le Mont-Blanc et le Chimboraço?

Buffon, après avoir fait une nouvelle Genèse pour expliquer le passé, voit, dans un mouvement régulier et constant des mers d'orient en occident, la cause des changements actuels de figure de notre globe. Par lui, les côtes orientales sont sans cesse rongées; et les occidentales s'accroissant d'alluvions, les continents doivent se porter constamment dans cette direction, et faire le tour du globe. Mais cette cause eût transformé la terre en une plaine; car la mer ne peut soulever rien au-dessus de son niveau. Les faits sont trop évidemment contraires. Le vaste golfe de Pe-Tché, exposé aux premiers coups de la mer à l'est, s'attérit sans cesse, et

unira un jour la Corée à la Chine par une plaine féconde. Les abordages de la Galice et de la Biscaye restent constamment profonds et surmontés de rochers plongeant perpendiculairement dans l'Océan. La côte du Chili et du Pérou offre une mer profonde, lorsque, dans ce système, elle ne devrait être qu'une vaste plage se perdant insensiblement sous l'eau. Nombre de faits sont semblables, et l'hypothèse s'évanouit devant leurs dépositions.

Les systèmes qui ont pour agent la mer, pèchent tous par la nullité d'explication des montagnes granitiques; de là, la nécessité de trouver de nouveaux agents, de nouvelles combinaisons qui rendent raison de la formation de ces montagnes. Lazzaro-Moro publia, en 1740, un système fondé entièrement sur l'action d'un feu central, qui se manifesta, dans l'origine, par des éruptions volcaniques immenses, universelles. Les volcans, affaiblis de force et de nombre dans notre époque, ne sont que comme des lueurs faibles et dernières de ce vaste incendie.

Il exista un orbe pierreux, revêtu d'une mer universelle. Le feu souterrain souleva çà et là de longues bandes de la croûte solide. Ce sont

là les montagnes granitiques. Les coquillages se formèrent. Les éruptions de cendres et de laves couvrirent leurs bancs, les soulevèrent; telles furent les montagnes secondaires et les plaines. A une époque plus tardive furent de même ensevelis les végétaux et les animaux dont nous voyons les restes. Voilà le sommaire du système de Lazzaro-Moro.

L'examen du mode de formation des montagnes volcaniques, qui se forment par couches superposées, comme une construction de maçonnerie, et ne croissent pas comme des arbres, fait paraître cette conception fausse. En vain exagérerait-on la force de la nature à ces époques reculées. Cette force doit agir suivant le même mode qu'aujourd'hui. Des bancs réguliers de soixante à soixante-dix lieues de long, comme le Jura, partout d'une hauteur presque égale, ne peuvent être le produit d'une coulée de lave qui, mécaniquement, ne peut former que des cônes. En supposant encore aux fluides élastiques de l'intérieur du globe une puissance illimitée, nous les verrons soulevant la masse des Alpes; mais lorsque, échappés dans l'air par les déchirures de la terre, les fluides soulevants ces-

seront d'agir, ces masses resteront-elles suspendues, par enchantement, sur les immenses cavernes qu'elles auront formées sous elles en s'élevant?...

Voilà des raisons prises dans la mécanique, pour combattre les systèmes qui font agir un feu central comme fabricateur de la terre. La chimie en fournit, ce me semble, d'autres non moins décisives, et que je hasarde avec crainte d'erreur, car elles me paraissent nouvelles. Du moins n'en ai-je vu l'apparence nulle part dans les objections faites contre ce système. Le feu, tel que nous le voyons dans nos foyers et dans les volcans, n'est point un être simple, existant par lui-même et se conservant entier dans sa masse et sans altération dans sa nature; ce feu n'est qu'une manière d'être des corps combustibles, il ne peut exister sans eux et il passe avec eux. Or, la roche granitique que tout prouve être le noyau du globe, qui l'est même dans le système de Moro, ne peut être l'aliment du feu. Les dépôts de végétaux qui forment les houilles, les dépôts des animaux et des poissons qui forment les bitumes, peuvent être la matière des volcans; mais Lazzaro les allume avant que ces matières

aient été produites et entassées. D'ailleurs, l'effet serait toujours hors de proportion avec la cause: quelque puissance vivifiante que l'on donne au monde primitif, elle n'eût pu produire des amas de matières inflammables assez considérables pour que les volcans, nés dans leur sein, soulevassent des chaînes de montagnes et de nouveaux continents.

Ces raisons combattent également le système de Pallas, fondé de même sur l'action des feux souterrains, et qui, présenté avec un appareil scientifique imposant, n'en est pas moins, au creuset de l'analyse, une brillante chimère.

Il place sous l'Océan indien l'immense foyer; les îles de la Sonde, les Philippines, les Moluques, l'Australasie et son entourage sont les fragments du fond de mer soulevé. Les eaux qu'elles chassent se répandent dans la direction de l'ouest, creusent, par leur érosion, les golfes Bengalis, Persique et Arabique, et déposent dans notre Occident, et sur les côtes du Nord, par ce déluge, les plantes de l'Inde et les ossements des animaux des tropiques. L'explication plausible de ce fait l'a séduit. Mais quelle immense quantité de faits ne peuvent se plier à son hy-

pothèse! Plusieurs époques, très-différentes et très-distantes dans leur succession, sont marquées dans les travaux anciens de la nature; un seul mouvement ne peut les renfermer toutes.

Presque tous les systèmes précédents, fondés sur une révolution brusque de la nature, sont contradictoires avec les faits, avec ces dépôts successifs et opérés dans le calme, que nous présentent les coupes des montagnes, les fouilles dans les plaines. Deluc évite cette inconséquence majeure. Son système, comme toutes les œuvres où se montrent la force et la maturité, est le résultat de sa vie entière; une étude constante et de longs voyages furent ses moyens pour découvrir la vérité. Il voit nos continents comme le fond d'une ancienne mer où se déposaient les amas de coquillages; où se formaient, par les courants, les collines secondaires et tertiaires; où allaient s'ensevelir les débris des animaux des continents primitifs, situés à la place de l'Océan actuel. De grands faits trouvent une solution satisfaisante dans cette conception. Le mélange des matières volcaniques avec les dépôts de la mer s'explique par l'irruption de volcans soumarins; des faits modernes prouvent la possibilité de ce

mode d'action de la nature. Ces volcans jouent un grand rôle dans le système de Deluc; ils en sont le nœud. C'est par eux que se prépare la grande révolution qui doit faire évacuer les eaux du sol que nous habitons. Jusqu'ici la liaison des effets et des causes paraît intime. Mais l'auteur, dans le dénoûment, dénué de faits positifs sur lesquels il puisse s'appuyer, semble ne prendre ses conceptions que dans le domaine de l'imagination. Ces volcans ont creusé, non des abymes perpendiculaires sous l'ancien fond de mer, mais de longues cavernes dans la direction des couches circulaires de la terre et sous toute l'étendue des continents primitifs. Les voûtes successivement amincies s'affaissent; la mer coule en partie dans ces immenses dépressions; les feux souterrains continuant de ronger les entrailles de la terre, et le poids des eaux surchargeant le second rang de voûtes, elles s'effondrent, et les flots abandonnent encore leur ancien lit; et de même jusqu'à leur entière disparition du sol de nos continents.

Ces cavernes creusées dans une disposition si convenable, ces retraites graduées de la mer aux ordres du géologue, sont, il faut en convenir,

un rêve méthodique. Cet affaissement universel eût bordé la mer nouvelle d'affreux rivages, traces de ces déchirements. Cependant la déclivité des côtes offre une régularité, une mollesse de contours diamétralement contraires à l'idée de cette révolution. Les couches plongent presque partout régulièrement sous les eaux.

Le système de Deluc laisse un voile épais sur l'origine des montagnes granitiques; il les représente comme des îles fécondes dans l'ancien Océan. Dans ce système, plus sage, plus vaste que le plus grand nombre des précédents, l'auteur ne veut point expliquer, par de chimériques opérations, des faits qui ont échappé encore à toute investigation humaine. Il laisse cette charpente du monde comme l'œuvre immédiate de la main mystérieuse de l'Éternel.

D'autres, avant Deluc, choqués de l'audace des premiers systèmes qui brisaient, fracassaient, fondaient notre planète, avaient admis les moyens lents, comme causes productrices du globe actuel. Ainsi M. de Maillet conçoit un Océan universel que cent causes constantes absorbent, diminuent, et qui, par sa retraite des lieux les plus élevés, laisse enfin à l'action du soleil nos

continents. Il fait tout éclore du vieux Océan, même l'homme, les animaux et les oiseaux; et ces idées étranges, que nulle identité avec les faits de l'ordre actuel ne justifie, appellent le rire sur les lèvres du lecteur, et l'incrédulité dans son esprit.

Nous voyons, dans cet exposé, le mécanisme de presque tous les systèmes, une idée spécieuse, l'absorption de l'Océan par l'évaporation, la cristallisation, la vie animale, la végétation, sur laquelle viennent s'enter une foule d'idées accessoires, entièrement chimériques ou contraires à la nature.

Boiste, dans une note savante de son poème de *l'Univers*, qui est elle seule un ouvrage, fonde un système sur la même idée de la diminution successive de l'Océan, et le dégage de toutes les absurdités de celui de M. de Maillet. Il divise en six époques le travail de la nature, pour façonner le globe, tel que nous l'offrent les premiers documents historiques. Toujours le granit fondamental, et ses amas montagneux, sont placés hors de l'action de l'esprit humain. Ce système est sage, mais il n'est fondé que sur une vaste lecture, et n'apprend, des opérations de la na-

ture, que ce que l'on savait déja par les autres géologues, en laissant toujours non résolues les premières questions.

Nous venons de voir, dans cette analyse des principaux systèmes de géologie, le besoin permanent de l'homme de sentir, de connaître, de pouvoir. Cet être, plein de contrastes entre sa destinée positive et ses vœux, resserré dans des limites étroites d'espace, de temps et de force, embrasse l'immensité, l'éternité, et la puissance divine; mais nous avons vu encore plus clairement son impuissance, dans l'absurdité palpable de la plupart de ces rêveries. La question spéciale qui nous occupe, la formation des montagnes, est restée couverte des voiles les plus épais. L'antique présence des mers est écrite sur le sol de nos continents. Nous concevons les dépôts horizontaux, puisque le mode actuel d'action des eaux est le même; mais dans les montagnes, ces redressements, ces couches tortillées, sinueuses, enlacées, enchevêtrées, offertes dans toutes les directions et dans les mélanges les plus bizarres, semblent se jouer encore des efforts des savants, et ne faire éclore que des rêves obscurs, tronqués ou incohérents.

Le Saussure des Pyrénées, et par cette expression je crois louer dignement, sous tous les rapports, l'homme supérieur qui a excité un intérêt, une attention générale pour les Pyrénées, M. Ramond, dans ses deux ouvrâges, conçoit de deux manières différentes la création de ces montagnes. Placé d'abord sur la Maladetta, inspiré par l'imposant horizon de ce sublime belvédère, par la configuration particulière des montagnes voisines, il voit, dans le premier âge de la terre, des pyramides de granit, dressées çà et là dans la chaîne (par des agents toujours inconnus), être l'appui sur lequel les matières secondaires et tertiaires viennent mouler leurs vastes couches, qui liant ces pyramides isolées, en forment des bancs continus, une chaîne sur laquelle dominent, comme des troncs, les sommets primitifs. Voilà la proposition fondamentale. Puis toutes les causes de destruction interviennent, et tendent, en enlevant le revêtement, à isoler de nouveau les pyramides primordiales.

Dans son second ouvrage, les Voyages au Mont-Perdu, l'extension produite dans ses idées par une longue exploration, lui fait jeter dans le silence, dans l'oubli, son premier plan, et les

Pyrénées sont formées d'un long banc granitique, qu'il nomme l'axe sur les flancs duquel les matières secondaires sont déposées. Ce vaste banc est sillonné d'abord par les dépressions parallèles qui forment les vallées longitudinales, et puis par les torrents échappés des lacs contenus dans ces dépressions, qui coupent à angle droit leurs supports extérieurs, et forment les vallées transversales, plus profondes et plus importantes que les premières, puisqu'elles montrent à nu les ossements des monts. Voilà la structure primitive et la configuration actuelle des Pyrénées.

Cette idée offre la simplicité et la régularité que nous voyons le plus souvent dans les ouvrages de la nature. Nous concevons facilement que des matières en suspension dans l'Océan universel, auront pu par l'effet d'un courant être entassées, se déposer dans une ligne à peu près directe, comme est la chaîne des Pyrénées; ou bien encore, ce qui est plus d'accord avec la nature du granit, qu'une cristallisation a eu pour résultat principal la direction rectiligne dans l'amas; ou enfin, qu'un renflement, par une de ces convulsions du globe que tant de traces attestent, a soulevé la voûte granitique de la terre.

Mais si la croyance au génie du naturaliste détermine à admettre dès l'abord le fait, l'expérience doit après le constater sur tous les points; or, l'expérience est ici contraire. Nous devrions voir cette charpente à nu dans la direction indiquée, et dans tous les lieux où les torrents ont profondément creusé dans les entrailles des monts. Le Mounné et ses appendices, près de Coteretz, dans la ligne précise de l'axe granitique, n'offrent nulle part le granit en place. On n'y voit que des blocs de cette substance, enchâssés dans des débris calcaires, schisteux, et saillants à demi hors du corps de la montagne. Cette disposition, qui annonce une époque très-subséquente, est très-contraire à l'idée d'un banc plein et fort de cette pierre presque inaltérable dans ses masses. Le banc du moins n'aurait pu être brisé par les courants jusqu'à sa base. Cette solution de continuité se manifeste sur une foule d'autres points, où passe dans la carte cet axe, que je suis forcé à regret de nommer imaginaire. Dans la chaîne occidentale, le granit cesse de se montrer bien avant l'immersion des Pyrénées dans l'Océan, dès la vallée d'Aspe. Admettons néanmoins cet axe dans la partie centrale. Il est brisé à la vallée d'Aran, où

une nouvelle chaîne descend de plusieurs lieues vers le nord. Quand même cet axe serait prouvé pour les montagnes de l'ouest, il ne pourrait être celui de la chaîne de l'est, avancée de plusieurs lieues au nord, dans la vallée d'Aran. Ainsi l'unité de l'axe, cette idée séduisante que cherchait Ramond, n'existerait pas encore.

Une nouvelle objection contre le système de Ramond, naît de sa supposition de deux chaînons de granit, collatéraux à l'axe. Cette existence ne peut se prouver ni par le raisonnement, ni par le fait. Nous pouvons concevoir une formation en un énorme banc à deux versants. Mais comment seront appliqués les chaînons collatéraux contre l'axe? Seront-ils d'une formation postérieure? Mais l'homogénéité se montre dans les diverses masses de granit sur la ligne transversale du méridien. Aucune modification nouvelle de forme ne marque la ligne des deux chaînons. Leur existence indépendante ne peut donc être constatée.

Je hasarde avec hésitation ces idées contraires. Mais je regarde la franchise dans l'examen des opinions d'un savant célèbre, comme le témoignage le plus éclatant de respect, et comme la

condition la plus nécessaire à la dignité de tout écrivain.

Nous voyons, dans ces deux systèmes, la marche de l'âge et des idées du savant. Le premier est tronqué, partiel; il n'est que le résultat de la vive impression de l'ascension de la Maladetta. Le naturaliste sent et se hâte d'exprimer, de généraliser une forte impression. Son style semble plein des feux de l'orage dans lequel il était plongé. Ne voit-on pas là la jeunesse aux sensations brûlantes, aux vues incomplètes, à l'exécution prompte? Plus tard, M. Ramond a plané sur les Pyrénées, et il couve et fait éclore un système plus vaste et plus régulier.

Les systèmes présentés ne nous ont point instruits assez clairement de la formation des montagnes; les faits que nous avons vus, en parcourant les Pyrénées, de la Méditerranée à la Maladetta, ne nous ont point offert encore une solution satisfaisante. Suivons notre course dans ces belles montagnes, au sein de ce vaste laboratoire de la nature, et voyons si des faits nouveaux jetteront un nouveau jour sur cette importante opération de l'Éternel dans les temps primitifs

CHAPITRE XIV.

VALLÉES DE LOURON ET D'AURE.

La vallée de l'Arbouste est séparée de celle de Louron par un rein peu élevé, et qu'une belle route qui le traverse fait encore paraître de l'accès le plus facile. L'administration a voulu favoriser les communications entre les deux grandes vallées de Luchon et d'Aure, ou plus vraisemblablement entre les deux Bagnères, séjours de nombreux étrangers, et conséquemment mines fécondes pour tous les vallons environnants. La vallée de l'Arbouste devient un peu nue et aride à son sommet, comme pour faire paraître plus fraîche et verdoyante la vallée de Louron, qui, du haut du port de Peyresourde, déploie tout-à-coup au voyageur charmé ses nombreux villages, ses vastes prairies, ses bosquets d'une verdure ignorée dans nos plaines. Les montagnes

de la crête découpaient sur l'azur du ciel leurs sommets crénelés et bizarrement entrelacés. Leur caractère de sévérité et de force donnait encore un charme pastoral plus doux à la vallée, qui s'étendait mollement sur une pente insensible, depuis leurs rudes escarpements jusqu'à sa jonction, à Arreau, avec la vallée d'Aure parallèle. Ainsi le mont Olympe et le mont Ossa encadrent la riante vallée de Tempé.

Le port de Clarbide est le passage dans cette imposante barrière. Il fait partie de la masse granitique des montagnes d'Oo. La vallée de Louron, riche de son sol, préservée du contact corrupteur des étrangers, doit offrir une race bienveillante et hospitalière. L'expérience nous l'apprit, et nous eûmes à nous reprocher de n'avoir pas d'abord, par ces considérations, deviné le caractère des habitants. Nous fûmes en compagnie assez nombreuse de Bagnères de Luchon à Adervielle, village sur la rive gauche de la Neste. Nous demandâmes une auberge, et l'on nous indiqua une maison apparente. Là nous laissons nos chevaux, demandons de vastes jattes de lait, et faisons porter notre dîner dans une prairie, sous des frênes touffus que baignait

l'onde azurée du gave. Accoutumés aux soins mercenaires des habitants de la vallée de Luchon, nous comptions reconnaître de même les bons offices de nos hôtes d'Adervielle, et leur donnâmes ainsi divers ordres sans scrupule. Au départ, ils refusèrent avec calme et douceur, mais obstinément, toute récompense, en nous faisant observer qu'ils ne faisaient point auberge; nous ne pûmes que faire accepter, comme témoignage d'amitié, un présent par l'un des fils adolescents de la maison, afin d'acheter un fusil pour la chasse des isards, dont il avait témoigné la passion.

Arreau est une petite ville située au confluent des deux gaves de Louron et d'Aure, qui prennent ici le nom de Neste. La vallée d'Aure, sans établissement thermal, et sans ces montagnes du premier ordre qui attirent les naturalistes et, sur leurs pas, la foule des curieux, n'est fréquentée que par les gens des pays voisins, et par les négociants et les artisans français, qui, par le port de Plan, vont mettre au-delà à contribution la paresse et l'ignorance espagnole. Elle offre néanmoins des gorges solitaires et boisées; des lacs intéressants par leur nombre, leur enchaînement et leurs rives sauvages. La gorge de

Couplan est la plus remarquable. Je ne l'ai vue que des hauteurs de Néouvielle, mais assez pour conserver le désir de l'explorer, et pour l'indiquer aux amis des belles scènes des montagnes.

Le haut de la vallée d'Aure offre des communications avec la grande, la fameuse vallée de Gavarnie. En remontant la rivière nommée Badet, affluente de la Neste, et en franchissant le mont Cambièle, on pénètre dans un vallon solitaire qui, sur les bases du Pic-Long, conduit à Gèdro, village intéressant sous plus d'un rapport, dans la vallée de Gavarnie.

Plus haut encore, on parvient, par des passages nécessairement plus âpres et plus sauvages, puisqu'ils se rapprochent de la crête, à l'origine de la vallée de Héas, dont le confluent dans la vallée de Gavarnie est également à Gèdro. Ces défilés dangereux sont la voie des pélerins qui, d'Aure et de Louron, vont à Notre-Dame faire leurs dévotions et leurs saturnales à la chapelle de Héas. Ces deux mobiles, la piété et le plaisir, les plus puissants sur les hommes de la foule, peuvent seuls les porter à braver les fatigues et les périls de ces parages.

Au couchant d'Arreau est une haute chaîne

qui partage, sur ses deux flancs, les eaux entre l'Adour et la Garonne. Le versant oriental vers Aure, fait affluer tous ses torrents dans la Neste. Le revers opposé voit les siens couler dans la vallée de Campan. La montagne est, sur ces deux faces, hérissée de hêtres et de sapins séculaires. C'est ce rein, accessible à pied et à cheval, que l'on franchit pour aller d'Aure dans Campan, et de là à Baréges ou à Bagnères-Bigorre. Le point le plus élevé du passage se nomme la Fourche ou la Hourquette, selon la transformation, fréquente dans ces montagnes et dans toute la Gascogne, de *f* en *h*, par l'aspiration espagnole. De ce haut belvédère, d'où le regard embrasse la vallée d'Aure et son cadre magnifique, M. Ramond, dominant également par la pensée l'histoire de ce pays, autrefois l'un des apanages de l'orgueilleuse maison des Armagnac, trace, en quelques pages rapides et éloquentes, la vie de Jean V, le dernier de ces princes. La terrible vengeance de Louis XI ensevelit dans le tombeau de ce rebelle toute sa race. Ce haut observatoire, choisi si heureusement par M. Ramond, est l'image forte et juste de la position de l'historien dans la société. Il doit ressembler au ro-

cher dominateur, qui, couronnant la cime d'un mont, voit les nuées et les orages se former, éclater au-dessous de lui; les avalanches sillonner de débris les forêts qui revêtent les pentes; les éboulements former de profonds ravins. Les hommes, dans le fond de la vallée, sont sans cesse pleins de craintes, de désirs, bourrelés par toutes les passions; tandis que lui, inaccessible à toutes ces agitations, toujours éclairé d'un soleil pur, repose dans un calme éternel et auguste.

Les pas du voyageur suivent naturellement la Neste, aux eaux pures et rapides, qui semble l'appeler à voir, sur son cours, les rivages féconds qu'elle doit arroser, lorsqu'elle aura échappé aux Pyrénées. Surchargé des impressions fortes et redoublées des montagnes, j'ai quelquefois senti le besoin de gagner les plaines, pour mûrir mes observations, pour reposer mon corps et mon esprit. Dans cette disposition, je me laissai entraîner par le penchant de la Neste.

Les choses les plus intéressantes qui s'offrent dans le voisinage de ses rives, depuis Arreau jusqu'à la Barthe, sont les marbrières des vallons de Beyrède et d'Ilhet, situés sur les deux rives

opposées de la Neste. Sarrancolin, gros bourg sur la rive gauche, et voisin de ces deux villages, a donné son nom à ces marbres, qui offrent les nuances de couleurs les plus variées, mais qui ont été reconnus, comme ceux de la marbrière voisine de Campan, à l'ouest, imprégnés d'une dose d'argile qui détermine leur exfoliation à l'action continue des météores. Mais dans l'intérieur des édifices, ils sont durables.

Au bourg de la Barthe, la Neste, dont le cours, depuis Arreau, est dans la ligne du méridien, tourne brusquement à angle droit vers l'est, pour se joindre à la Garonne au-dessus de Montrejean. La plaine riante qu'elle arrose est encaissée entre les dernières rampes des Pyrénées et un haut plateau parallèle, situé à un quart de lieue de distance. Comment ce plateau n'est-il pas une dérivation de la pente des Pyrénées, ou, en d'autres termes, comment n'est-il pas contigu aux derniers échelons de ces montagnes? Cette disposition singulière avait excité ma curiosité. Parvenu sur ce plateau, elle augmenta par le contraste de sa stérilité avec la fécondité de la basse plaine que baigne la Neste azurée. Voilà deux terrains contigus de nature différente,

sur des plans divers, lorsque la disposition ordinaire des plaines riveraines des montagnes ne devait nous présenter ici qu'un même sol, animé d'une pente commune vers le réservoir de toutes les eaux. L'examen de ces questions ramène l'esprit, comme tant de choses dans ces montagnes, à la contemplation des premiers âges du monde.

Assignons les faits. De vastes plaines sont formées sur la lisière des Pyrénées, depuis la rive gauche de la Garonne jusqu'au-delà du gave d'Oléron; elles sont séparées du contact immédiat des Pyrénées, par une plaine basse, large d'un quart de lieue dans le bassin de la Neste, de deux lieues environ dans celui du gave Béarnais, d'une lieue dans celui du gave d'Oléron. La plaine basse doit sa fertilité aux dépôts calcaires, évidents, palpables de toutes parts; la plaine haute doit sa stérilité à l'entassement exclusif des dépôts du granit. Ces dépôts, décomposés en partie, forment une argile jaunâtre, visqueuse.

Recherchons les moyens. La substance ne vient point du néant, du moins d'après le mode actuel et constant des phénomènes du globe, selon la

perception de tous nos sens et selon les jugements de notre esprit. Ainsi les effets ne sont point sans causes. Ici nous voyons deux plaines différentes de niveau et de nature. Pouvons-nous assigner leur formation à la même époque ? Non. Tout sur le globe nous annonce l'antériorité des montagnes granitiques sur les schisteuses et les calcaires. Elles sont partout la base, le noyau, l'axe des montagnes composées d'autres substances. Concevons les Pyrénées primitives, frappées par des puissances de destruction analogues à celles qui les élevèrent dans les airs, selon l'opinion de Darcet, d'une hauteur au moins double de celle actuelle ; concevons cette grande et longue opération avant celle de la superposition des dépôts de coquillages et des ossements de poissons, ou du moins avant l'érosion de ces dépôts calcaires : alors nous verrons les cimes frappées par les tonnerres d'une atmosphère plus constamment enflammée, les débris entraînés sur les rapides pentes par la pesanteur, et brassés par les flots de la mer universelle, qui les entasse horizontalement au pied de la haute chaîne. La transmutation que nous remarquons de la dure roche en terre mollasse, est un indice sûr de

l'époque reculée de la formation de ces plaines. Palassou les nomme avec justesse *antiques*. Il ne dit point primitives, parce que nous n'en connaissons point de cette nature. Le sol du premier globe nous est aussi inconnu que ses premiers habitants. Ce mot *antiques* rejette leur formation au-delà des plaines calcaires contiguës, qu'il nomme *anciennes*.

Il déclare n'avoir jamais vu de débris calcaires parmi ces ruines des monts granitiques : son témoignage est décisif. Ce naturaliste, plein de savoir et de candeur, a constamment habité ce sol riverain des Pyrénées; chacune de ses promenades produisait des observations, ou confirmait celles anciennes. Ainsi ses dépositions sont concluantes. Le pur granit des monts primitifs jonche donc les plaines adjacentes et prolongées au loin, qui encaissent, entre elles et les monts, la plaine calcaire qui semble couler des Pyrénées avec les gaves actuels, différents de force et de cours des gaves anciens.

Suivons la série de nos conjectures sur la formation des plaines fécondes qui bordent immédiatement les Pyrénées. La destruction continue d'agir sans relâche sur ces hautes mon-

tagnes; les sommets granitiques sont émoussés; les masses calcaires, éprouvant aussi les effets du temps, perdent de leur compacité, ressentent l'action de tous les météores, sont sillonnées par les courants, s'éboulent par la pesanteur; les gaves échappés de sommets moins élevés, ayant moins de masse et de vitesse, ne peuvent suivre leur cours avec la même puissance, sont déviés par des obstacles, et se tracent un nouveau lit entre la chaîne des Pyrénées et ces plaines granitiques qu'ils ne peuvent plus surmonter, qui furent jadis leur sédiment, et sont aujourd'hui leur barrière. Après avoir creusé ce nouveau lit, ils le remplissent, en s'affaiblissant toujours, des débris calcaires largement brassés dans leurs ondes. Par la végétation, la vie renaît des dépouilles de la mort; et tous ces atomes calcaires qui furent animés, reproduisent l'existence dans une foule de plantes et dans tous les animaux et dans la race pensante qui embellissent actuellement ce sol.

Ainsi les plaines calcaires furent postérieures aux plaines antiques ou de granit. Mais toute cette chronologie est pour nous sans époques,

sans module. Quelle est la date de leurs formations? Combien de siècles les séparent? Quels furent leurs premiers habitants? L'imagination, dans toute son audace, n'ose même essayer quelques conjectures. Confessons aux pieds du trône du Grand-Être notre ignorance, notre résignation, et demandons-lui, au lieu d'une science inutile, la concorde avec nos frères, la paix de l'ame, et un assoupissement paisible aux derniers instants de ce jour qu'on nomme la vie.

Les faits actuels sont de notre domaine. Observons, comme un trait remarquable dans la structure des Pyrénées et des terrains adjacents, que ces plaines antiques n'existent qu'en face des montagnes granitiques. Sur la rive droite de la Garonne, jusqu'à la Méditerranée, la pente des Pyrénées, toute calcaire à la lisière, se fond d'une manière graduée dans les plaines. Les plaines granitiques et leur ressaut se montrent de Saint-Gaudens à Montrejean, au-dessus de la basse plaine où coulent parallèlement aux Pyrénées la Neste et la Garonne; et l'on voit les sommets de la Maladetta, des monts d'Oo et de Clarbide, annoncer les vastes carrières où la nature puisa jadis les éléments de ces plaines. Ce

plateau se prolonge de Montrejean, en montrant les villages de Pinas et de Lannemezan, jusqu'au versant de la plaine de l'Adour, qui, plus fort et plus impétueux par sa primitive union avec le gave Béarnais, comme le constatent les rochers près de Lourdes, où se montre sur une ligne élevée l'ancienne trace des eaux, a tracé un lit moderne, plus profond, et peu au nord, dans le sein de cette vaste plaine antique. Ce terrain primitif reparaît au-delà de la plaine de Tarbes, à la côte près d'Ibos, règne jusqu'à Pau et au-delà jusqu'au gave d'Oléron, et s'étend vers le nord et le nord-ouest, dans l'étendue des landes et jusques aux dunes de l'Océan. Ce vaste amas de débris granitiques annonce la puissance primitive de ce terrible gave échappé actuellement des flancs du Marboré, et qui balayait dans son cours tous les rochers de Néouvielle, du Pic-Long, des monts granitiques des vallées de Coteretz et d'Azun, pour les entasser dans le lit de l'Océan, au pied de la haute chaîne, puissance qui nous est révélée par ce vaste témoignage des landes, son ouvrage, comme encore par sa force actuelle, ombre légère de sa primitive énergie. Cette disposition des plaines adjacentes, leur na-

ture, la différence de niveau avec la plaine immédiatement écoulée des bases, sont des traits caractéristiques des Pyrénées.

Nous venons de voir ce plateau éminemment intéressant pour un géologue. Il excite de même l'attention du géographe. La cessation de cette haute plaine granitique est formée à l'ouest par une côte rapide et prolongée, qui prend le nom du village voisin, Lutilloux. Le ruisseau le Lène, qui passe à Lutilloux, se jette, non loin, dans la petite rivière de Larros, échappée aux dernières pentes des Pyrénées, et qui, après un cours de quatre ou cinq lieues, va verser ses eaux dans l'Adour : tandis que tous les ruisseaux vers l'est, la Baïse-derrière, la Baisolle, la Baïse-devant, le Gers, la Save, la Louge, tous nés sur le plateau granitique, vont, dans une direction d'abord septentrionale, et qui penche toujours davantage vers l'est, se jeter dans la Garonne.

Ce haut plateau, où domine Lannemézan, comme bourg principal, et comme l'indique son nom (milieu des landes), semble donc avoir reçu, dès l'origine, l'impression du cours de la Neste, et penche comme elle vers les rivages de la Garonne. Sa largeur depuis Montrejean jusqu'à Lutilloux

est de quatre lieues. Il suit, dans sa longueur, sans inflexion brusque, la pente du continent. Il est étonnant de voir naître, au pied des Pyrénées, des rivières comme la Baïse et le Gers, d'un cours de quinze à vingt lieues, qui ne doivent pas une goutte de leurs eaux aux neiges de ces hauts monts. C'est un fait, ce me semble, particulier aux Pyrénées, et qui forme une de leurs différences d'avec les autres grandes chaînes du globe.

La route de Lutilloux à Tarbes suit, jusqu'à la petite ville de Tournay, de frais vallons, dont la petite échelle est proportionnée au faible ruisseau qui les façonna. Elle débouche, bientôt après Tournay, dans une plaine qui, par son étendue, fait pressentir un gave puissant. L'aspect de l'Adour à Tarbes justifie cette prévision.

CHAPITRE XV.

TARBES. — BAGNÈRES. — VALLÉE DE CAMPAN.

La montagne a besoin de l'industrie de la plaine; la plaine, des productions de la montagne. Ainsi, lorsque dans la ligne de contact de ces deux régions se présentera un point où affluent des vallées principales, où aboutissent les routes de l'intérieur, là nécessairement s'élèvera une ville dont l'étendue indiquera à l'œil l'importance de son commerce. Ainsi se montrent, à la lisière des Pyrénées, comme entrepôts des deux régions, Perpignan, Quillan, Pamiers, Saint-Girons, Saint-Gaudens, Monrejau, Tarbes, Pau, Oléron, Bayonne. Si de grands établissements judiciaires, politiques, militaires se concentrent dans un lieu avec ceux du commerce, il est facile de sentir que la ville favorisée doit prendre une extension

nouvelle en rapport avec ces causes de consommation, et par conséquent de population. Ainsi des garnisons nombreuses à Perpignan et à Bayonne, un parlement à Pau, avaient concouru depuis long-temps à donner à ces villes une supériorité tranchante sur les villes voisines; de même Tarbes, la capitale du Bigorre, florissait par ces deux causes d'un grand commerce et d'une administration centrale.

Sa position doit contribuer encore à son accroissement, en fixant, par les charmes d'un riant séjour, ses habitants au sol paternel, et en invitant les étrangers à planter dans ce lieu leurs tentes vagabondes. L'Adour fertilise, anime la vaste plaine de Tarbes, et borde la ville au levant; des canaux dérivés de ce fleuve se ramifient dans la ville en ruisseaux d'une eau vive et pure, qui entretiennent dans toutes les rues la fraîcheur et la propreté. Les Pyrénées au sud forment un magnifique amphithéâtre, encadrent majestueusement l'horizon au midi; perspective dont manquent tant de cités souveraines, qui n'offrent à leur entour que des plaines prosaïques, les passagers édifices de l'homme, et ne donnent ainsi à l'esprit d'autres idées que celles

du besoin, de la frivolité, de l'orgueil et du néant. La douceur de jouir à Tarbes d'un climat méridional, et de pouvoir en quelques heures pénétrer au sein des régions arcadiennes ou polaires des Pyrénées, est encore un des avantages les plus précieux du séjour de cette ville.

J'ai parcouru souvent la route de Tarbes à Bagnères. Mais la première fois sera toujours présente à mon esprit. Il est des impressions sur lesquelles le temps ne peut rien, et qui survivent sans cesse avec un nouveau degré d'intérêt à toutes les impressions subséquentes, qui s'évanouissent dans les régions nébuleuses de la mémoire. J'abordais, dans les premiers jours d'une ardente jeunesse, ces contrées inconnues, avec deux amis doués d'un caractère et d'un esprit aimables. Nous étions, à l'aube blanchissante, dans un char découvert, respirant un air vif et pur, et contemplant avec l'impatience du désir, avec une vive espérance d'aventures et d'instruction, ces belles montagnes. Notre position est semblable à celle d'audacieux navigateurs, touchant à des côtes ignorées; le ciel nous sourit, et sa sérénité est un heureux présage. Nous avons laissé nos guérets dépouillés et

arides, les arbres desséchés par les feux de la canicule, déja couverts de feuilles jaunissantes. Ici, comme dans les climats des tropiques, s'unissent la verdure, les fleurs du printemps et les fruits de l'été. Des ruisseaux d'une eau cristalline coulent à plein canal sur les bords du chemin ; mille autres s'égarent dans les champs voisins, sur des prairies émaillées, parcourent la plaine d'un cours vagabond; et quand on ne voit plus leur surface transparente, des arbres, d'un vert printanier, formant sur leurs bords des allées touffues et sinueuses, indiquent encore long-temps à l'œil leurs méandres gracieux. De jolis villages sont semés sur la route. Les toits des habitations ne sont point le chaume, qui rappelle les tristes idées de l'indigence, mais l'ardoise bleuâtre, qui plaît par sa propreté et son élégance. Ce paysage, plein de mouvement, de fraîcheur, d'espérance, est la riante avenue des Hautes-Pyrénées.

Les premières impressions présentent Bagnères comme une ville toute nouvelle. Des visages pâles dans des chaises à porteurs; des jeunes gens aux couleurs brillantes, qui paraissent, à leur désœuvrement, des hôtes nouveaux ; des

montagnardes aux capes noires, rouges, blanches, qui les enveloppent jusqu'à la ceinture ; des citadines ployées dans leur mante jusqu'aux talons, et dont elles se drapent avec grace ; le bonnet pointu des Barégeois, le berret brun des Béarnais ; les eaux coulant à plein ruisseau des deux côtés de la rue : tout annonce d'abord un hôpital, une Capoue, une ville riveraine des montagnes ; et ces mantes mystérieuses, ces églises nombreuses, décèlent le voisinage de l'Espagne. Une irrigation salubre répand dans Bagnères les flots rapides et purs de l'Adour. On pourrait, avec des canaux et des gondoles, faire de cette ville une nouvelle Amsterdam, ou, ce qui serait plus juste, par les rapports des mœurs et du climat, une nouvelle Venise. Ainsi tout est vif et nouveau au premier instant pour toutes les classes. Le malade voit des confrères, a l'odorat frappé de l'odeur de l'eau minérale, aspire par tous les pores ces vapeurs salutaires, et sourit plein d'espérance ; le jeune homme caresse du regard les jolies femmes étrangères ou citadines, et semble appelé du bout de l'Europe à un rendez-vous d'amour ; le moraliste prépare ses tablettes, à l'aspect de cette foule d'ori-

ginaux de toutes les nations; le naturaliste, au milieu des chants de Sybaris, prête l'oreille au murmure lointain des gaves, à la chute des rochers sourcilleux; l'artisan, le parasite, viennent spéculer sur les vices des riches; le joueur s'y montre, n'ayant d'autre instinct que le goût de l'or, d'autre divinité que le hasard aveugle et cruel : ainsi Bagnères réunit tout ce qui est la honte, la pitié, le charme et l'honneur de l'humanité. C'est l'abrégé d'une capitale.

Qu'un concours annuel de gens opulents s'établisse sur un point, on y verra naître nécessairement des habitations élégantes; et la politesse, la grace, la prévenance, qui, d'abord mercenaires, finissent par devenir, de génération en génération, naturelles chez les indigènes. Les vices des capitales seront importés dans ce lieu avec leurs habitants, qui voudront trouver partout toutes les délices, avec les deux grands moyens, l'or et le pouvoir. Ainsi, que ce lieu se nomme Bath, Aix, Spa, Bagnères, nous retrouverons toujours, dans chacun de ces séjours de l'opulence oisive, blasée, et toujours avide de sensations, tous les raffinements d'une Sybaris, ou du faubourg de Daphné. Ce dernier nom,

sous lequel le respectable Dussaulx flétrit Bagnères-Adour, n'est donc pas plus mérité par cette ville que par les autres établissements thermaux que j'ai désignés. Peindre l'opulence et l'immoralité poursuivant le plaisir ou son trompeur fantôme, ce serait offrir des scènes de Paris et de Londres, et cela n'est point dans le plan de cet ouvrage. J'observerai seulement que tout ici favorise ce débordement que l'on déguise des noms gracieux de galanterie et d'épicuréisme. Tous les environs offrent des routes faciles, où des chars légers emportent promptement, hors de la vue des surveillants, de jeunes et jolies femmes, qui ont besoin, d'après l'ordonnance d'un complaisant médecin, d'un vif exercice pour recouvrer ou entretenir la santé. Des chalets discrets sont partout, et forment les stations d'un repos que d'aimables voisins du caravansérail peuvent partager et embellir. Il existe mieux encore que ces toits hospitaliers. La nature bonne et prévoyante a ménagé sur les pentes de ces montagnes des boudoirs plus riants, plus délicieux que ceux de la capitale. Des pelouses fraîches, des bosquets verdoyants, où serpentent des routes tracées par le mystère et que fait trouver

un tendre instinct, y conduisent les heureux promeneurs. Là, au lieu des glaces dépolies qui adoucissent le jour, ce sont les ombres légères du feuillage ; pour essences, l'air vif et pur, le parfum des fleurs de toutes les plantes aromatiques; pour tableaux, la voûte azurée et les vallées pastorales, fuyant dans le lointain; pour sopha, la mousse moelleuse et le gazon diapré. Souvent de légères vapeurs enveloppent les heureux, et imitent ainsi ce nuage d'or et d'azur, qui protégeait, contre les regards indiscrets des autres dieux, Jupiter et Junon sur les sommets d'Ida. Tout à Bagnères, et dans ses alentours, favorise l'amour : jusqu'à ces chaises à porteurs qu'emploient les malades pour se rendre aux dix ou douze maisons thermales, et qui peuvent servir le mystère, en renfermant sous leurs tristes dehors un cœur brûlant qui vole au rendez-vous du bain. Le soir, les brillants salons de Frascati réunissent cette foule pleine encore des riantes courses du matin, animée par un dîner, tel que ceux que Lucullus donnait dans la salle consacrée à Apollon, et excitée à Frascati de nouveau par les impressions de la musique et de la danse.

Ce mouvement rapide, que Bagnères donne à tous les esprits, produit des effets singuliers, semblables à ceux d'une capitale. Des citadins d'une petite ville, ou les ermites d'une campagne obscure, deviennent là des patriciens, s'affublent d'un titre. On sourit à ce déguisement théâtral, et on affecte d'être dans l'illusion. L'indulgence est devenue, aux eaux thermales, un effet de la nécessité. Chicaner les gens sur leurs prétentions serait pénible et malsain. Il faut guérir, se récréer, et ne point se mettre en opposition avec des originaux que l'on rencontre partout, à toutes les heures. On sait que tous ces rôles finiront à la première poste. De bonnes mamans croient de même que Bagnères rajeunit comme elle anoblit; que là, comme à la cour, les femmes doivent être toujours jeunes, dans leur allure et leur costume; que la même influence, qui revêt dans ces lieux la nature de la plus riante fraîcheur, changera leur été jaunissant en un printemps paré de toutes ses fleurs. Quelles scènes mouvantes et bizarres offre Bagnères, cet échantillon de la France! Quel tourment se donnent une foule de gens pour paraître!

C'est entre eux à qui sera sur le tréteau le plus élevé, le plus découvert. Bruyantes marionnettes, dont la vanité fait mouvoir les fils.

Pour que Bagnères soit l'image fidèle des capitales, un théâtre offre tous les soirs son asile aux amis des muses. Long-temps aussi d'experts banquiers, avoués par le gouvernement, offrirent aux hommes animés de la plus sotte des passions, l'amour du jeu, des salles élégantes, où, comme dans une forêt, les passants laissaient leurs dépouilles. J'ai entendu quelques habitants de Bagnères, qui spéculent sur la sottise et les vices des étrangers, déplorer la fermeture de ces cavernes.

Mais en faisant ainsi la part de la satire, nous devons aussi la vérité tout entière; nous devons dire que tous les étrangers, tous les citadins de Bagnères ne méritent pas les reproches précédents. Le luxe et la vanité, poisons du corps et de l'esprit de la première classe, n'atteignent point d'une manière aussi profonde ces classes moyennes et lettrées qui, dans toutes les nations, offrent à un plus haut degré que celles des deux extrémités de la chaîne sociale, les mœurs, l'esprit, la sagesse. Ces qualités ne tien-

nent point à l'espèce particulière des individus, elles sont le résultat de leur position. Bagnères, outre sa population exotique propre, est le lieu de passage des malades, et surtout des bien portants, de tous les établissements thermaux des Hautes-Pyrénées. Ils viennent dans son doux climat achever leur guérison ou en jouir. L'affabilité des indigènes, les rencontres fortuites et heureuses parmi les étrangers, et qui laissent le regret de ne pouvoir cultiver toujours des personnes avec qui l'on voudrait passer sa vie, la multiplicité des plaisirs, le charme des sites environnants, tout fait de Bagnères-Adour un Éden, un vrai paradis, supérieur à plusieurs de ceux qu'ont imaginés quelques faiseurs de cosmogonies.

Bagnères est environné de paysages charmants. La vallée de Trébons, toute voisine, se présente comme une promenade facile, salubre et riante. Cette vallée ressemble, par l'abaissement des montagnes qui l'encadrent, aux vallons des plaines. En voyant ces humbles sommets que les femmes et les enfants atteignent sans peine, on se croit loin des Pyrénées. Ils ne rappellent aux chasseurs que les coteaux où ils

poursuivaient un facile gibier. Rien, dans les productions, n'indique d'abord non plus la végétation boréale des montagnes. Des prés fleuris, des châtaigniers, des aunes, le blé, le maïs, voilà la parure de la vallée de Trébons, comme celle des vallons du Lot, du Tarn ou de la Dordogne.

Cependant, après ce premier aspect tout prosaïque, tout vulgaire, on reconnaît, sous cette apparence humble, quelque chose de fier qui décèle une nature forte. En remontant à l'origine des ruisseaux dans les plaines, on ne parvient qu'à de faibles sources, produit d'une indigente naïade, à de petits bois qui font craindre l'hiver, à de minces rochers qui satisfont à peine l'œil du maçon; on quitte les campagnes, qui charment au moins la prévoyance, pour atteindre un site souvent également aride pour l'agriculteur et le poète : c'est passer du demi-jour dans la nuit. Mais ici ces eaux abondantes pour ce vallon resserré annoncent une origine altière; le voyageur pressent dans ces champs, sur ces pentes faciles où folâtrent les enfants du village voisin, les escarpements non éloignés où bondissent les farouches isards. En effet, il remonte,

et bientôt le vallon évasé se resserre, les pentes se redressent, les rochers se hérissent, et de loin se montrent les hêtres et les noirs sapins, fiers indigènes des montagnes. Il parvient enfin de Trébons, situé dans la plaine rase dans la situation la plus plébéienne, au sommet pyrénéen du Mont-Aigu, que les gens du pays font comme frère du colosse du Pic-du-Midi, en le nommant le Pic-d'une-Heure, à cause des deux rapports de sa masse et de la position du soleil relativement à la méridienne de Bagnères, lorsqu'il est dans le plan vertical du Mont-Aigu.

C'est l'impression constante qu'offriront les vallons adjacents des Pyrénées, dont les sentiers mènent comme les eaux aux sommités que les timides ne contemplent que de loin, comme toutes les sommités du monde politique et du monde moral.

Bagnères est environné de sites qu'avaient élus des étrangers célèbres, et qui ont retenu leurs noms; ainsi l'on montre l'Élysée Cottin, l'Élysée Azaïs. Heureuse idée de donner un nouvel intérêt à des lieux romantiques, par le souvenir d'auteurs estimables !

La vallée de Lesponne laissera toujours dans

la mémoire de ceux qui la parcourront un souvenir frais et pur, presque comme celui d'une bonne action.

Mais tout s'efface devant la vallée de Campan; et près de cette Tempé, il ne faut parler que d'elle. Durant trois lieues, depuis Bagnères jusqu'aux premiers escarpements vers Sainte-Marie, l'impression est toujours douce et nouvelle. La masse de l'Hyéris sur la rive droite de l'Adour est admirablement posée là pour contraster, par ses formes nerveuses et sa nudité sombre, avec l'éclat des pâturages et le moelleux des contours des collines de la rive gauche. Mais l'inculte Hyéris n'a point encore l'âpreté des hauts monts, et cet adoucissement est le chef-d'œuvre de composition de cet admirable tableau. Des formes trop sévères eussent tranché désagréablement avec la mollesse et la grace des pelouses de l'ouest, où sont semés dans le plus aimable désordre les pâturages, les jardins, les bosquets, les chaumières et les heureux faneurs. Les monticules contigus s'unissent par des courbes dont l'œil suit avec délices les gracieux contours. Souvent plusieurs pentes se fondent, se croisent ensemble, et leur dégradation réciproque

est aussi douce que si l'art eût été épuisé à faire cette molle inclinaison. Les monticules s'offrent souvent sous cette forme arrondie, si voluptueuse, qui flatte le regard de l'homme. La nature a embelli de ces doux contours ces collines, comme le calice des fleurs, comme le sein de la femme. Ces gras troupeaux, qui là paissent l'herbe fleurie, semblent suspendus aux mamelles de la terre.

Quelques vallées, comme celle de Peyras, affluent dans la vallée de Campan. Elles prennent à leur embouchure sa riante physionomie. Seulement, dans leur fond, on entrevoit les sommités sourcilleuses, les sauvages sapins, les rochers menaçants des hautes montagnes; et, comme si cet aspect eût pu jeter un reflet trop sombre sur ces lieux ravissants, de légers nuages les voilaient à demi et tempéraient ce lointain rigide.

L'Adour même semble avoir pris le doux caractère de cet Éden. Différent des gaves des autres vallées, ses flots, purs et fugitifs comme l'air, coulent sans chute et sans fracas dans un lit bordé d'une pittoresque allée d'arbres variés. Errons sur ces bords avec le sentier qui en suit

les ondulations dans la vallée. Que j'aime cet accord du noisetier en buisson, du hêtre touffu et du frêne à feuillage découpé! Nos plaines monotones ne nous offrent rien de ces bosquets si frais qui semblent inviter l'étranger à en savourer le charme et la poétique rêverie; de cette verdure tendre et vive qui, aux bords du torrent azuré, semble se perdre dans les eaux et leur servir de lit; de ces îles charmantes, où l'imagination place un pavillon simple, une jolie femme et l'amour. Ce ciel est pur, cette nature est belle et riante comme aux premiers jours du monde, et notre ame semble rajeunir avec elle.

La route ne forme durant trois lieues qu'un long village. Cet éparpillage des habitations nombreuses sur toute la surface de la vallée lui donne un air animé qui réjouit et charme. Seulement, sur trois points, à Beaudéan, Campan et Sainte-Marie, la grainée plus épaisse de cabanes forme trois bourgs, où un clocher indique que les heureux habitants se rassemblent dans un temple pour remercier Dieu de leur avoir donné l'existence et un champ dans ce paradis.

Après Sainte-Marie, la vallée est partagée par un long banc qui détermine les deux routes d'Aure et de Baréges. Le paysage de l'Adour conserve encore, avec les nombreuses cabanes de Gripp et leurs frais pâturages, tout son charme pastoral. Mais déja, dans le lointain, la montagne du Tourmalet offre son aspect sévère. Bientôt on voit une forêt de sapins border les flancs de la gorge resserrée; et des nappes d'eau blanchissantes, dans leur sombre verdure, annoncent les cascades de Tramesaigues, et que l'Adour est là dans toute la fierté naturelle aux gaves, que ses bords sont en harmonie avec lui. Enfin, tout annonce au-delà de Gripp que l'on va quitter ces lieux où la nature se plaît à se montrer si bénévole.

Gripp est un hameau où se fait une station nécessaire avant de franchir le col du Tourmalet. Nous déjeunâmes avec des productions du lieu, des truites de l'Adour, que les pêcheurs prévoyants ont renfermées dans un bassin près de l'auberge, et que les étrangers voient prendre vivantes, du beurre frais et du lait qui exhale le parfum des plantes aromatiques qui l'ont formé.

Pour goûter mieux ce repas, et charmer notre vue de beaux tableaux, nous faisons porter tous les mets sur un rocher voisin des cascades de Tramesaigues. L'attention, long-temps absorbée par les charmes de la vallée de Campan, se porte sur la caravane. Alors le moraliste peut esquisser dans ses notes quelques traits de ses compagnons de voyage. Nous nous étions ralliés, par l'intermédiaire d'un ami, à une compagnie de Baréges, qui était venue avec lui passer deux jours à Bagnères.

Elle est légère et brillante comme le papillon, cette jolie Nantaise, madame H***. Quelle vivacité dans ses mouvements! quel éclat dans ses yeux! Mais son esprit, qu'en dire? Ces bulles de savon qui charment l'œil par la réfraction des plus vives couleurs de l'iris, ne les sondez pas, ou tout le prestige s'évanouit.

Semblable à un lis superbe qui, frappé par l'aquilon, courbe sa tête languissante, telle est madame de M*** de Toulouse. Ah! qu'elle est belle avec ces grands yeux noirs, et cette pâleur qui fait encore ressortir sa chevelure comme du jais! Que sa voix est douce et mélodieuse! que

sa faiblesse est intéressante! Ce sein fut sans doute modelé par l'amour. Puisse le ciel vous rendre la santé et vous conserver cette pâleur qui vous rend si touchante. Vous ne pourriez que perdre à devenir jolie.

Madame Désk... ressemble à une foule de femmes. Son premier mérite, aux yeux des hommes, est d'être la mère de cette belle demoiselle. Quel air d'innocence et de douceur! quel bonheur cette physionomie promet au mortel fortuné qui sera son époux! Ce qui frappe en elle, c'est d'abord sa figure, puis sa taille élevée et noble; enfin, le regard charmé se fixe à contempler ses traits purs et pleins des choses les plus douces et les plus mystérieuses de l'ame.

Près de telles voyageuses, les cavaliers ne pouvaient, pour un homme, être remarqués que comme faisant nombre. Mais j'esquisserai quelques traits des deux compagnons de voyage avec lesquels, durant deux mois, je parcourus les plus belles parties des hautes Pyrénées. Le grandiose des lieux, le charme de ces aventures qui éclosent sur les pas des voyageurs, cette expansion de la jeunesse qui vivifie toutes choses, et plus que tout cela notre intimité communicative,

notre abandon fraternel, feront de ce voyage, pour chacun de nous, une des périodes les plus douces, la plus brillante de notre vie.

Beauséjour Castaing de Bordeaux offre, au plus haut degré, tous les traits que les écrivains et les physiologistes attribuent constamment à la constitution la plus heureuse et à la jeunesse. Gai, ouvert, liant, d'une sérénité inaltérable; la tristesse, la douleur, semblent des choses incompatibles avec sa natûre. Cédant à son heureux destin, il répand la gaieté autour de lui, comme la fleur répand son parfum.

Caliste Lemercier de Vermont, né sous le ciel des tropiques, semble offrir dans son ame les productions brillantes de ce climat et ses orages. Une extrême sensibilité le rend timide et sauvage dans un salon; mais, dans le commerce intime, il dévoile un cœur tendre, généreux, un esprit étendu. Né poète, il semble destiné à être un jour le Tibulle des Antilles. Ses froids dehors et son ame ardente me présentaient en lui l'image d'un volcan profond, qui, sur une plage boréale, serait caché sous les neiges et les glaces.

Nous partons allègres et dispos, pleins encore des vives impressions du matin, et peut-être se-

crètement de celles des charmantes compagnes du banquet. Les pentes deviennent rapides et nues. Des cours d'eaux traversent sans cesse la corniche étroite qui monte péniblement vers la montagne du Tourmalet, qui se présente comme une sombre barrière que l'on ne peut point tourner à cause des masses hideuses dont elle est flanquée, et que son escarpement empêche de franchir. Le nom de Tourmalet vient, dit-on, de *Traou-malet*, mauvais trou. Cette expression montagnarde peint le lieu. Le sentier, par ses replis, atteint enfin la crête d'où le regard plonge au loin dans la nue et triste vallée de Baréges, et semble repoussé sans cesse par les montagnes décrépites qui la bordent. A gauche est la Campana (la Cloche) del Val, qui doit sonner au dernier jour, pour réveiller toutes les générations ensevelies des montagnards; puis le pic de l'Espada (de l'Épée). Ces noms sont donnés à ces montagnes à cause de leur forme; à droite sont les appendices menaçants du pic du Midi. Pour assombrir encore cette vallée solitaire, où la vie semble une chose étrangère, un épais brouillard couvrait le fond et nous dérobait la route et le but. Dussaulx, contristé de toutes ces lugubres

impressions, appelle le Tourmalet et son digne entourage *le temple de la mort*. Il venait de Baréges. Qu'aurait-il senti s'il fût venu du riant Élysée de Campan!

Ce contraste, les incidents de notre voyage, l'ensemble de nos compagnons, la sombre perspective ouverte, où nous entraînait un plan invariable, offrirent à mon esprit notre ascension et notre descente du Tourmalet, comme une image des périodes de la vie humaine. A Bagnères, la troupe des voyageurs s'assemble tumultueusement; chacun se fait chef, s'agite, propose. On folâtre long-temps, et l'on part enfin. Tout rit, prairies fraîches, ruisseaux limpides, ciel d'azur. Toutes les sensations sont neuves et douces; on en demande à tous les objets; elles sont saisies avidement. Chacun va à l'aventure, s'écarte du chemin pour contenter une légère curiosité, revient riche d'une fleur, d'une mousse bizarre, d'un fruit agreste, et semble s'en enorgueillir. N'est-ce pas le charme, l'incurie, la légèreté de l'enfance! Vers Gripp, les bois remplacent les tendres prairies; la pente est plus raide, la nature plus grande et plus forte. Pour atteindre aux cascades de Tramesaigues, le jeune

homme offre avec empressement un bras protecteur à la belle que son cœur préfère. On monte ainsi par couple, avec ardeur et agilité. La conversation n'est plus générale comme celle d'un groupe; mais il en est de particulières, plus vives, plus colorées. Sentiers couverts de fleurs, repliez-vous sans cesse. Le jeune homme qui guide une femme aimable dans vos détours, qui sent son joli bras appuyé sur le sien, qui jouit et jouit seul de son charmant regard, de ses accents, bénit votre heureuse lenteur, et la belle peut-être n'en a pas de regret non plus. Nous déjeunons sur une pelouse, sous l'ombrage des sapins majestueux, au murmure des eaux bondissantes. Repas délicieux par la gaieté, l'appétit, les penchants secrets et sympathiques, les tableaux riants et magnifiques qui environnent et enchantent les heureux voyageurs. *Il faut partir :* cette observation devient nécessaire dans la bouche du guide. Nous sommes si bien. Hélas! pourquoi quitter ce site charmant? *Il faut partir.* Le guide s'offre alors sous l'aspect sinistre du Temps qui nous arrache à l'enchantement de la jeunesse. La troupe, à sa voix, gravit, avec moins de prestesse et de ris, la côte raide et nue du

Tourmalet. Au sommet, des tableaux imposants sont étalés de toutes parts. Dans le vaste horizon l'ame se pénètre, pour ainsi dire, du sentiment vague de l'infini. Les sensations sont fortes et engendrent des réflexions profondes. Nous nous reposons sur le plateau de la montagne; et la conversation redevenue générale, moins riante et animée, est plus nourrie d'observations et de pensées. Au milieu de cette contemplation, de ce repos nécessaire, l'importune voix fait entendre ces paroles, *il faut partir*. Nous jetons un regard mélancolique et prolongé sur l'avenue riante que nous venons de parcourir, et nous cheminons. La descente du Tourmalet est rapide; le torrent du Bastan, dont la fureur s'augmente sans cesse par la forte déclivité de la vallée, s'est creusé un lit profond où il disparaît presque toujours. Mais ses rugissements avertissent de son dangereux voisinage. Le brouillard qui couvrait le fond de la vallée, poussé par l'autan, roule sur les flancs des montagnes, en montant vers le col du Tourmalet. Bientôt nous y sommes plongés et enveloppés d'obscurité. La pluie fine et le froid nous pénètrent. Ces tristes incidents sont produits comme pour compléter les rapports de

notre voyage et de la vie. Surchargés d'émotions et de pensées, nous n'en demandons plus à ces lieux nouveaux. La fatigue éteint la curiosité; et cette course, qui fut d'abord si belle et si prospérante, qu'on eût voulu sans terme, nous paraît, à la fin, longue, pénible, et beaucoup sont impatients du gîte.

CHAPITRE XVI.

BARÉGES.

Une longue vue, pressée par la montagne qui la borde à gauche, par le Bastan à droite, qui, toujours rugissant, prend dans les orages et les fontes du printemps une force irrésistible; en présence de deux ravins énormes creusés dans la chaîne qui s'élève immédiatement au-delà du torrent, et sont la route d'avalanches de neige qui annuellement écrasent et engloutissent les baraques de bois qu'on élève temporairement sur ces points toujours dévastés; menacée encore par les rochers qui surplombent du haut des cimes, et donnent aux habitants une idée continuelle du supplice de Sisyphe, voilà Baréges. On voit que c'est le séjour le plus triste de tous les établissements thermaux des Pyrénées.

Mais les compensations les plus précieuses sont attachées à ce local disgracié. Les malades y trou-

vent les eaux minérales les plus efficaces; les amis des montagnes, les guides les plus expérimentés. La position centrale de Baréges, au sein des Hautes-Pyrénées, en fait le séjour le mieux calculé pour les curieux; les indigènes, accoutumés dès l'enfance à braver cette nature altière et sauvage, sont éminemment propres à être guides pour les parages les plus difficiles, et l'habitude des courses fortes et instructives perfectionne encore en eux cette disposition.

J'ai vu Henri Laurent débiter d'un air grave, en cheminant, les noms latins de telles plantes présentes. Cet étalage de quelques bribes de botanique que cet homme a retenues de M. Ramond est sans doute risible; mais cela n'indique-t-il point un guide qui fait son métier avec zèle et met de la conscience à vous montrer tout son savoir? Les Barégeois sont très-supérieurs aux guides de Bagnères de Luchon, qui ne sont bons, la plupart, qu'à être bêtes de somme dans les courses.

Dans ce langage allégorique qui peignait les forces de la nature, et que les anciens nommaient mythologie, on eût dit que si Cérès, Bacchus, Pomone, avaient abandonné Baréges,

que si Borée avec son souffle stérile y régnait seul, Pluton, en réchauffant dans les entrailles de la terre quelques filets d'eau qui sourdent dans ce lieu, avait fait de cette eau minérale le Pactole pour les indigènes, et les avait ainsi consolés de l'oubli de tous les autres dieux. En effet, ce séjour ne peut souvent contenir tous les étrangers qui viennent, avec empressement, échanger leur or pour la santé.

Plusieurs corps de bains sont à Baréges : les bains de Gensy, du Pavillon, de la Chapelle, le bain de l'entrée, le bain du fond, les bains Polard. Tous ont différents degrés de chaleur. Ceux de Gensy et de Polard ont reçu les noms de leurs constructeurs. Cette idée est heureuse, elle perpétue le souvenir du bienfait, et offre sans cesse le nom de l'homme habile à la reconnaissance publique.

Tous ces bains sont rapprochés et situés dans le haut Baréges. Ils sont insuffisants, et nombre de malades sont obligés de se baigner pendant la nuit.

Les bains déja nommés ressemblent, par leur construction, à tous ceux des Pyrénées. Le suivant offre un caractère particulier et plus curieux.

Il serait, pour un observateur, l'objet de remarques intéressantes. Sous une esplanade de six toises de long et de cinq de large est une chambre à moitié souterraine. Le sol offre un bassin carré, autour duquel des siéges ont été creusés. Dans ce bassin rempli d'eau minérale, et qui peut contenir une vingtaine de baigneurs, sont assis les soldats de l'hôpital militaire, qui mêlent à la vapeur de l'eau la fumée de leurs pipes, et font la conversation tandis que l'on soigne leurs blessures. Cette double immersion dans l'eau et la vapeur rend ces bains les plus efficaces. Ils sont aussi ceux des indigents, à qui on les accorde sans rétribution. Ce lieu se nomme *la Piscine.*

Les ouvrages sur les Pyrénées présentent de longs tableaux des analyses des eaux minérales, tous différents les uns des autres. Ces variations peuvent naître des divers degrés d'habileté des examinateurs. Mais en élaguant cette cause de divergence dans les résultats, en supposant tous ces chimistes des Lavoisiers, il y aura encore, dans l'analyse des eaux du même établissement, des variations sensibles d'année en année. Les masses pyriteuses du sein de la terre, principe de la

chaleur et des qualités chimiques des eaux minérales, peuvent s'épuiser par la décomposition : les eaux minérales peuvent être déviées dans des canaux parasites. Quelquefois, au contraire, de nouvelles veines d'eau naturelle s'unissent aux canaux accoutumés, et affaiblissent leur vertu. On a vu des sources disparaître entièrement à la suite des tremblements de terre. En élaguant même ces vastes causes de bouleversement, ou en ne supposant que ce qui est journellement, le mouvement constant des avalanches, de la destruction ou de la croissance des forêts, des éboulements, des affaissements, on voit que le grand corps de la terre doit éprouver des modifications dans tout son système circulatoire. Il serait absurde de croire que sa surface est seule le théâtre de l'action du temps. Je dirai plus encore : que les variations dans les qualités des eaux se manifestent dans les diverses saisons de la même année. Les sources, plus abondantes au printemps, doivent contenir, sur la même quantité d'eau, moins de principes minéraux que dans l'automne, où elles sont plus concentrées : aussi regarde-t-on les bains de la dernière saison comme les plus puissants.

Il résulte de toutes ces considérations, que ces analyses des eaux minérales ne peuvent assigner leur qualité constante; qu'elles n'expriment que le fait du moment; qu'elles n'offrent aucune garantie pour l'avenir; que pour ces eaux salutaires, comme pour tout, nous devons jouir des biens de la nature sans croire à leur éternité; et que les promesses de quelques faiseurs de mémoires, qui offrent leur fontaine et leurs baignoires comme pleines de l'eau de Jouvence, en proscrivant toutes les autres, ne sont qu'une jonglerie intéressée.

La vallée de Baréges est affreuse pour le paysagiste, le poète idyllique, l'agronome; mais les masses de Néouvielle, les lacs d'Escoubous, le pic du Midi, versent leurs eaux dans le Bastan. C'est dire que par les vallons adjacents on parvient à des sommités du premier ordre, et qu'ainsi la vallée de Baréges est éminemment intéressante pour le minéralogiste et le géologue.

Plusieurs voyageurs vivement émus des aspects des Pyrénées, se sont hâtés de peindre leurs sensations, dans la croyance de les faire partager à tous les lecteurs. Cette illusion est bien naturelle; mais le cadre rétréci de leurs courses, le

défaut de comparaison entre des lieux très-distants, le manque d'harmonie dans leurs observations, puisqu'ils ne connaissaient point l'ensemble de la chaîne, outre plusieurs inconvénients, présentent celui-ci très-saillant, d'offrir à l'admiration des sites que de vastes excursions font paraître vulgaires. Je crois à la bonne foi de leur enthousiasme; mais il semble quelquefois le produit de l'ignorance et de la timidité qui s'exagèrent le mérite des choses qu'elles connaissent et surmontent. L'homme qui a consacré de nombreuses années à l'étude des montagnes, retrouve dans ses premières notes les écarts et les défauts que je viens de signaler. Ils sont inévitables dans une première exploration. Ces produits ont toutes les qualités et toutes les lacunes des compositions de la jeunesse. Mais quand on connaît l'ensemble de ce nouveau monde, quand on a acquis dans l'étude de la nature l'expérience et la maturité qne l'âge donne, on sent la nécessité d'élaguer une foule de descriptions oiseuses, semblables, presque ridicules par un enthousiasme hors de proportion avec son objet, de même que le romancier, le poète dramatique, doués d'expérience, élaguent, dans la galerie des

tableaux qui forment la série des mouvements d'une passion, tous ceux qui n'offrent point les caractères de la force et de la nouveauté. Je me tairai donc sur une foule de courses qui seraient insipides pour le lecteur, comme elles le sont devenues pour moi.

J'esquisserai seulement des traits de la première. Elle présente quelques données sur les dispositions nécessaires pour gravir les montagnes, et les mécomptes que l'inexpérience fait éprouver. Le temps est superbe. Quelques brouillards occupent le fond de la gorge de Baréges, mais se dissiperont quand les rayons du soleil auront acquis plus de force. Je vais chercher un compagnon, et nous partons pour faire une promenade du matin dans le bois qui protége Baréges contre les avalanches du pic de Leyrey. De la vaste clairière qui partage le bois, nous apercevons, dans le vallon de Lienz, deux dames et plusieurs hommes qui se dirigeaient vers le pic d'Éreslids, qui domine à l'est Baréges. Nous descendons pour nous réunir à cette caravane. Ces dames et six jeunes gens avec un guide se proposaient d'atteindre le sommet, dans le voisinage duquel sont des grottes abondantes en

cristaux et en amiante. Nous marchons sans partager encore leur plan. Mais parvenus à une certaine hauteur, je propose à mon ami d'achever de concert l'entreprise, et ma principale raison était la proximité du but. Exercé à apprécier les distances dans les montagnes, il sourit de mon erreur, me fait quelques objections que je lève en Don Quichotte, et nous nous aventurons insensiblement. Je m'écarte du gros de la troupe et du guide, avec un jeune homme dont la conversation m'intéressait. Il cherchait des cristaux; et pour parvenir plus tôt au sommet, nous résolûmes de prendre par un ravin qui y allait en ligne droite. Cette résolution téméraire faillit m'être fatale. Me voilà gravissant péniblement sur des débris de schistes, avec la crainte que ces débris ne coulassent comme des eaux et ne m'entraînassent, tant l'escarpement était raide; ou sur des gazons, me cramponnant avec mes mains pour m'aider à monter; ou sur les lames de rochers schisteux, placées comme les feuillets dérangés d'un livre, qui se brisaient souvent dans mes mains ou sous mes pieds. J'étais forcé de m'arrêter après douze pas, et ce repos n'était point réparateur. Je voyais, des deux côtés de

l'arête où j'étais suspendu, des ravins profonds; le vallon de Lienz au-dessous de moi me paraissait un gouffre épouvantable, le Tartare ouvert. Mes genoux faiblissaient; la sueur inondait mon visage; une ardente soif me consumait. Je ne pouvais pas revenir sur mes pas; il fallait, pour pouvoir descendre, atteindre ce sommet qui semblait fuir devant nous. De longs rochers élancés nous paraissaient de loin ce sommet, ce port désiré; arrivés là, nous découvrions au-dessus de nous d'autres rochers, et nos forces s'épuisaient. Mon camarade nous suivait, longeant le revers opposé de l'arête. Il nous rejoignit lorsque nous atteignîmes enfin ce sommet fugitif. Ce plateau peut offrir quatre toises carrées. Le regard ne se perd point dans un horizon immense; il est borné de toutes parts par des montagnes majestueuses. L'amas de Néouvielle est au levant, et présente ses flancs déchirés, ses sommités neigeuses. Le cône gigantesque du pic du Midi se dresse à l'ouest sur sa large base. Tout était désert, immobile, mort autour de nous. Trop tôt il fallut nous arracher à cette silencieuse contemplation. Le vent du midi s'avançait, apportant un amas de nuages noirs. Dans notre

appréhension de l'orage, dans notre pressant besoin de repos et d'aliments, nous nous décidons promptement au départ, abandonnant tous les projets d'herborisation et de recherche des cristaux. Nous appelâmes de nos cris la compagnie que nous avions quittée, aucune voix ne répondit; nous descendons en hâte. J'étanche d'une manière immodérée ma soif, dans des sources que nous trouvons dans les pelouses de la base; j'arrive enfin. Ma pâleur, mes regards troublés, la sueur froide qui collait mes cheveux sur mon front, effrayèrent mes amis. Mais leurs soins et le repos, si promptement réparateur dans la jeunesse, rétablirent mes forces épuisées.

Les deux dames et les jeunes gens de leur compagnie furent aussi au sommet, et revinrent deux heures après nous, couverts de pluie et de boue, exténués de fatigue et de faim.

Ces peines, ces dangers, ces mésaventures, peuvent se trouver partout sur les pas de l'inexpérience. Je dois indiquer aux coureurs de montagnes les fautes de mon entreprise, pour qu'ils en évitent de semblables qui peuvent compromettre la vie, ou du moins rendre sans résultats

la perte du temps et des efforts. Le pic d'Éreslids, vulgairement nommé, à cause de sa forme, *la Piquette*, n'est point un sommet dominateur, mais néanmoins on ne doit point tenter à jeun et sans provisions l'ascension de ce mont ni de tout sommet secondaire. Une jatte de lait que j'avais bue avant mon départ, était plus capable de m'affaiblir que de me fortifier. Gravir sur un haut mont est un voyage long, pénible, qui exige des précautions comme la traversée du désert. Le novice précipite ses pas sur l'escarpement, et tombe épuisé avant de toucher le terme. Les yeux se font encore moins promptement à l'appréciation des distances et des dimensions des objets, que les jarrets et la poitrine à l'action de monter ou de descendre de vives pentes. Une nouvelle cause de désappointement est l'incertitude du ciel. Dans les plaines, un vaste horizon décèle le temps et les variations prochaines; les vents viennent de tous les points de la circonférence, et leur influence connue sur l'atmosphère donne de faciles présages. Aucune de ces notions positives dans les montagnes. Tous les rumbs de la boussole se réduisent dans une vallée à deux vents. Or, chacun d'eux absorbant tous les

vents d'une demi-circonférence, peut offrir des caractères variés comme son origine, que sa direction constante déguise. Ainsi dans une vallée dans le sens du méridien, le vent septentrional peut venir du nord-ouest extrêmement pluvieux, ou du nord-est extrêmement sec, et avoir ainsi dans une direction uniforme des qualités très-opposées. En vain le voyageur lèvera les yeux au ciel pour lire au matin, dans le mouvement des légers nuages, qui échappent par leur hauteur à l'action des montagnes, le temps de la journée. Le ciel n'est plus cette voûte immense qui, dans les plaines, donne vers tous les points de l'horizon l'idée de l'infini. C'est une bande étroite qui couronne, comme un long cintre, les hauts supports parallèles d'une vallée. Les nuages qui surmontent ces masses, en échappant à leur contact, ressentent encore leur attraction, et leur direction peut en être troublée. Enfin leur cours est si prompt dans la zone resserrée qu'ils parcourent, que leur mouvement ne peut donner à l'observateur que des indices incertains.

CHAPITRE XVII.

LE PIC DU MIDI. — NÉOUVIELLE.

Nous éprouvâmes, mes amis et moi, un semblable désappointement dans notre ascension au pic du Midi. Cette montagne de 1506 toises de hauteur, n'est que d'un rang secondaire par son élévation, et tertiaire par son rang et sa composition. Mais sa position, d'où l'on domine la plaine, et d'où toutes les chaînes des Pyrénées s'offrent en amphithéâtre jusqu'à la crête; le beau travail de nivellement par Vidal et Reboul, dont ce pic fut le terme; sa proximité de Bagnères et de Baréges, la facilité de son accès, en font un des monts les plus connus et les plus fameux des Pyrénées. Le lever du soleil, par le double spectacle de la plaine inondée de sa flamme, tandis que le fond des vallées est encore dans une om-

bre que fait paraître plus intense l'éclat des pics et des glaciers teints de la couleur dorée de l'aurore, nous promettait une série de tableaux dont l'espoir détermina notre marche nocturne. Un soir, le ciel est brillant d'étoiles; nous donnons des ordres à deux guides. Nous sommes réveillés à minuit, et nous partons. Des nuages sombres sont au sud, mais n'importe leur sinistre présage, nous partons. Un cœur jeune est le plus favorable augure; il embellit tout, il aplanit tout de sa force et de sa confiance. La triste expérience ne vient qu'avec l'âge et après de nombreuses déceptions. La lune était sous l'horizon. Nous remplaçâmes sa lueur par des lanternes. Chacun de nous à cheval, et chaque guide à pied, en portait une. Après une demi-heure de cette marche grotesque, un grain survient. Nous entrons dans une cabane abandonnée. Après une nouvelle marche, même contre-temps. Nos guides, qui n'avaient point la même ardeur de curiosité, se plaignent d'être trempés. Nos prières, nos promesses, et l'espoir que ces nuées maudites nous laisseront, les déterminent à persévérer, après une seconde station dans un autre gîte. Enfin, comme pour éprouver notre constance, une averse fu-

rieuse nous assaille; et à notre insu, nos guides nous détournèrent de la route pour nous mettre tous à l'abri dans une masure. Nous échangeons la pluie contre une fumée épaisse et âcre, provenant d'un feu allumé promptement par nos montagnards, tandis que nos chevaux restent attachés dehors, fouettés par l'ouragan. Cette mésaventure était poignante, puisqu'elle faisait manquer totalement notre projet de contempler le lever du soleil du magnifique observatoire. Nous résolûmes d'achever notre course, qui ne devenait plus qu'une ascension ordinaire.

Nous vîmes sur une des pelouses vastes et fortement inclinées qui précèdent les bases du Pic, un exemple de l'instinct des animaux. Mon ami Castaing montait un beau cheval du Médoc, qui, étonné de ce nouveau pays, suivait humblement, ainsi que le mien, un cheval nain de Baréges, monté par Lemercier. Cet indigène, se gardant d'attaquer de front ces pentes escarpées, allait de son propre mouvement, la bride sur le cou, en louvoyant et par de nombreux détours que répétaient pas à pas les deux autres chevaux; ils parvinrent avec calme et aisance sur le plateau du lac de Houchet.

Ce lac, de deux cent cinquante toises de long, sur cent cinquante de large, touche immédiatement à la base du Pic. Il est le réservoir des eaux, et le gouffre où s'engloutissent les avalanches de sa face orientale au printemps. La noirceur de l'eau annonce la profondeur du lac.

Dans ces régions croît le rhododendron, arbuste charmant; il s'élève d'un à deux pieds, et se développe sur la surface du sol. Sur ses feuilles grisâtres au-dessous et d'un vert noir au-dessus, se détachent des bouquets de fleurs, couleur cramoisie. Les feuilles et les fleurs sont également odorantes. Cet arbuste croît au-dessus de 900 toises, et s'arrête à la limite inférieure des glaces. Dans cette zone, il est souvent le seul combustible des bergers des hauts pâturages, et il réunit ainsi les deux avantages de l'agrément et de l'utilité.

Ces parages offrent encore de vastes tapis d'un bel iris violet, dont la douce couleur ressort favorablement sur la verdure de la pelouse.

Le Pic se présente sous l'aspect d'une croupe rebondie d'un facile accès. Le gravir n'est que de la fatigue sans dangers. Sans doute le lac d'Houchet est toujours là prêt à engloutir celui

qu'une maladresse, qu'un évanouissement ferait rouler; mais ces dangers sont partout dans les montagnes. Il ne faut considérer comme périlleux, que les passages qu'une force, qu'une présence d'esprit ordinaires ne peuvent surmonter. Le respectable Dussaulx, mesurant le cône de 320 toises de hauteur, qui s'élève des bords du lac d'Houchet, avec les forces d'un sexagénaire, a fait de son ascension une Odyssée, divisée en sept paragraphes ou chants. Cependant ce pic semble taillé et placé pour faciliter à des femmes le spectacle d'un vaste amphithéâtre de montagnes, et de la plaine dominée comme par le vol de l'aigle.

Le soleil était levé depuis deux heures, lorsque nous atteignîmes la cime. Mais seuls encore les sommets des pics étaient dorés, étincelaient de ses feux. Les voiles de la nuit enveloppaient les vallées; les plaines qui bordent les Pyrénées étaient couvertes de nuages ternes; et cette vaste mer sur laquelle tomba de la voûte des cieux un océan de lumière, prit alors une couleur argentée. Le mouvement intestin, provenant de la chaleur, nous permit de voir parfois, dans l'intervalle de ses longues vagues agitées, les vertes

pelouses de Campan, et les lointains aspects des coteaux. Tout est solitude, ruines et silence dans les alentours du pic du Midi. Coupé par un plan presque vertical du côté du nord vers Lesponne, il ressemble à un mur gigantesque et sans degrés, qui doit condamner à jamais les Barégeois à être privés de jouir de l'Élysée qu'ils ont sous les yeux. La transition est là brusque et tranchée; mais vers l'est, les masses de Néouvielle se dressent fièrement; des amas s'amoncellent au sud, et sont terminés par la ligne éthérée du Marboré, que va frapper le regard hardi de l'observateur. Les formes grandioses et austères de ces monts lointains, les vastes glaciers qui les drapent magnifiquement, ce portail gigantesque de la Brèche de Roland, qui, placé dans le haut des airs, paraît le passage d'êtres d'une nature céleste, et semble devoir mener, pour récompense de leur audace, les humains dans l'Hespérie riante et belle des fleurs et des fruits du Midi, tout, dans ce spectacle lointain et méridional, frappe fortement l'observateur : l'imagination impatiente le transporte dans ces lieux empreints des caractères d'une plus grande beauté, et elle lui révèle que là sont les merveilles des Pyrénées, et

que c'est vers ces hauts monts que doivent désormais tendre tous ses efforts et tous ses vœux.

Le pic du Midi, par sa hauteur et la facilité de son accès, est non moins intéressant pour le paysagiste, le botaniste, le minéralogiste, que pour le physicien qui veut étudier les modifications de l'atmosphère à différentes hauteurs. Antoine Mouré, mon guide dans nombre de courses dans les Hautes-Pyrénées, et qui avait auparavant accompagné souvent M. Ramond, me contait que ce naturaliste avait fait dix-sept ascensions au pic du Midi, pour y étudier les mouvements du baromètre.

Dans mon impatience d'aborder les montagnes méridionales, je ne pouvais quitter la vallée de Bastan sans explorer la masse imposante de Néouvielle. Nous suivons donc, Antoine et moi, le triste vallon de Lienz, digne avenue de ces monts déserts. Mon vieux guide me montre à droite la Pène de la Mairitz, où la croyance des montagnards place de grands coffres de pierre, jadis remplis d'argent par les Anglais. La conquête des provinces de l'Ouest par eux, a laissé dans l'esprit du peuple de tenaces souvenirs. Des

éboulements ont depuis profondément couvert ces coffres.

On voit, à la rive gauche du gave, le point où la masse schisteuse d'Ayré ou de Leyrey, selon Saint-Amans, s'unit au granit de la masse de Néouvielle. Ce contact est net et sans aucune fusion.

La route, depuis le premier ressaut de Néouvielle dans le vallon de Lienz, n'offre qu'une région de granit, de neige et d'eau. Les éboulements ont formé plusieurs lacs. Les voici dans l'ordre successif: les lacs de la Glaire, de Coumbelongue, de Coumbe-scure (colline obscure), de Mail, de Mourelle, de Stellat, et plusieurs laquettes sans nom. Les masses de granit qui environnent ces lacs sont, du côté de Néouvielle, de grands bancs inclinés, brisés et rougeâtres. Ces faces plates semblent toutes appartenir à des parallélipipèdes superposés à angles droits; et elles donnent aux montagnes granitiques une physionomie très-prononcée, qui, de loin, les fait facilement distinguer des schisteuses à feuillets aigus, et des calcaires aux onduleux contours.

Le grand pic de Néouvielle est inaccessible. Le glacier qui longe ses bases a quelquefois une

pente assez vive. Antoine, vieux et cassé, montait péniblement. Mais le retour l'inquiétait peu; car, dit-il, tous les saints aident pour descendre. Du col où nous parvenons après avoir mis une heure et demie à gravir sur le glacier qui descend de ce point jusqu'au plateau des lacs, Antoine me montre sur le pic le lieu d'où un chasseur d'isards s'était précipité naguère... Il tomba, dit-il, méconnaissable. Ses os perçaient à différents points la peau, et des lambeaux de son corps restèrent même aux pointes du granit.

Ce col de Néouvielle est un des points les plus importants de la belle chaîne des Pyrénées. Je touche à-la-fois, pour ainsi dire, en étendant mes mains, les eaux de la Garonne et de l'Adour, et ma pensée les devance à la tour de Cordouan et au Bouscau. Ce rein qui partage entre ces deux fleuves les produits de tant de glaciers, commence vers la crête à Troumouse, passe au pic des Aiguillons, et suivant toujours la ligne du sud au nord, est ensuite dominé par le Pic-Long, par l'imposante masse de Néouvielle; puis il penche vers le nord-ouest, et le pic d'Arbizon devient le point de partage.

Le revers d'Aure est désert et triste. C'est un

de ces vallons, apanage des vallées principales, et qui servent de pâturage à leurs troupeaux durant le court été de ces montagnes. Au loin, dominant fièrement une mer de nuages blanchâtres qui couvre les pics secondaires, s'élève la vaste pyramide de la Maladetta. Je discerne, à droite, les glaciers d'Oo, étincelants encore parmi les nuages argentés qui les entourent. Là sont empreints mes pas aventureux, comme les souvenirs de ces sites majestueux dans mon ame.

Des aigles s'élancèrent de sommités que nous dominions du côté de la vallée d'Aure, et décrivirent long-temps de grands cercles dans l'air. Ainsi l'homme, que la nature semblait condamner à ramper sur la surface monotone de la terre, s'indigne de cette situation servile, trouve dans son cœur de nouveaux moyens, et l'aigle plane sous ses pieds.

Ces forts oiseaux sont dangereux pour les troupeaux. Lorsqu'ils voient de jeunes moutons engagés dans des pas difficiles, ils fondent sur eux, d'un coup d'aile les précipitent, et puis les dévorent.

Antoine se trouvait au même point, lors du combat de Montrejean, avec deux botanistes.

Les détonations du canon firent détacher plusieurs rochers, qui roulèrent dans le fond des vallées. Ils virent l'événement sans être fixés sur la cause. Ils ne l'apprirent qu'à Baréges. Cet effet de la commotion, à vingt-six mille toises de distance et à une telle hauteur, est remarquable. Ainsi quelques quintaux de poudre pourraient, par leur explosion, accélérer les progrès du temps dans ces montagnes, et précipiter des milliers de roches qui se soutiennent encore sur le penchant par un léger équilibre qu'une faible commotion peut rompre.

Antoine repu, s'abandonne à un doux sommeil. Moi, j'observe et j'écris. Voilà l'homme simple qui se livre à tous ses premiers instincts, et celui à qui l'éducation a donné une vie nouvelle, qui le rend dédaigneux de ces plaisirs faciles du corps, lui fait préférer les jouissances de l'imagination, et sacrifier ainsi sans cesse des biens présents pour des biens à venir. Heureusement pour tous les deux, je veillais. Les brouillards qui couvraient le fond des vallées s'élevèrent vers trois heures, et ceignirent bientôt, comme un vaste turban, le front chauve de Néouvielle. Ces vapeurs légères, qui semblent d'abord n'a-

voir aucune intention malfaisante, peuvent, dans ces lieux terribles, amener les périls les plus imminents, en dérobant la route à vingt pas, et en privant de tous les points de reconnaissance. Ma crainte se réalisa. Nous nous égarâmes aux environs du lac du Mail, dans le dédale de monticules qui le bordent. Déja le soleil atteignait l'horizon. Nous précipitons notre marche sur divers points, et un maléfice insurmontable nous ramène toujours sur des rives où les rochers, plongeant perpendiculairement dans le lac, n'offraient aucun passage. De fortes traces que nous avions vues sur la neige, nous avaient annoncé qu'un grand ours rôdait dans ces parages. Ce voisinage augmentait notre dégoût de passer la nuit sous une roche, sans armes, sans vivres, sans manteau, pénétrés du froid de cette haute région, et trempés de cette brume perfide. Mon vieux guide, bourrelé de honte et de crainte, perdait en imprécations le reste de ses forces et du jour. Cependant il conserva une prudence qui me fut bien utile. Je voulus une fois traverser une partie du lac dont le fond paraissait rocheux et de deux ou trois pieds de profondeur. Ce trajet nous amenait sur une pelouse, et de là

peut-être à une issue. Tel était le raisonnement que me suggérait l'impatience; mais sans tenir compte du manque possible de fond, un danger plus réel était la froideur glaciale de l'eau. La nuit qui venait eût empêché le violent exercice nécessaire pour dissiper l'engourdissement. Le brave homme s'opposa d'instinct à ce projet, et je vis après quelles tristes conséquences auraient pu suivre sa tentative ou même son accomplissement. Je suivis le conseil de mon vieux compagnon, et prenant de nouvelles forces de la nécessité pressante, nous nous enfonçâmes, pour la quatrième fois, des rives du lac, dans ce labyrinthe inextricable de rochers. Les dernières lueurs du jour allaient se perdre dans les voiles ternes du brouillard. J'allais à l'aventure, non pour trouver une route que je n'espérais plus, mais pour rencontrer quelque pasteur. Nos cris retentissaient en vain depuis long-temps. Enfin, au haut d'un monticule paraît un homme qui se détachait sur le ciel encore un peu clair, comme une ombre secourable. Il descend à nos vives instances. Nous lui exposons notre perplexité. Les soins de son troupeau le retiennent, un écu lui donne du zèle. Antoine, comme à regret, se

laisse guider, avec l'air récalcitrant d'un maître qui reçoit une leçon. Nous marchons à pas précipités, impatients de fuir ces lieux perfides. La pensée des inquiétudes qu'auraient éprouvées mes amis à Baréges, eût ajouté pour moi une impatience poignante à tous les autres maux. Enfin nous atteignons le gave, après sa sortie du lac de la Glaire; et le reste de la marche jusqu'à Baréges n'offrit plus que les difficultés d'une route dans des blocs de rochers pendant la nuit.

CHAPITRE XVIII.

SAINT-SAUVEUR.

Nous sommes à cheval, mes amis Castaing, Lemercier, et moi, dès la première heure du jour. Nous descendons vers Luz. Nous descendons.... car Baréges, qui paraît dans un abyme lorsqu'on vient du Tourmalet, est cependant de 662 toises au-dessus du niveau de la mer, et domine le bourg de Luz de 272 toises. Nous suivons la rive gauche du Bastan, qui, toujours furieux, se brise contre les rochers de son lit, et les couvre d'écume. Sa pente au-dessus de Baréges, est le plus souvent d'un pied de chute perpendiculaire sur trois pieds de cours, et après Baréges de six pouces par toise. Cette forte inclinaison explique sa vélocité, sa fureur, ainsi que les effets terribles des orages,

des lavanges, sur le plan si rapide de cette vallée. Cet étroit vallon s'anime de verdure, de champs, d'habitations, de villages pittoresquement posés sur des tertres en saillie, vers son embouchure dans le bassin de Luz. Des ruisseaux nombreux de l'eau la plus vive font aller un moulin dans chaque maisonnette; puis, au moyen de quelques rigoles, de quelques ardoises, ils descendent, circulent, s'épanchent dans les prairies, arrosées ainsi deux ou trois fois par jour. Cette industrie, dans la distribution des eaux, est commune à tous les montagnards des Pyrénées.

Luz est un gros bourg, chef-lieu des vallées de Bastan et de Gavarnie, placé dans un bassin triangulaire, de l'aspect le plus gracieux et le plus fécond. Tous les gaves, en abordant ce bassin riant, dépouillent leur rudesse sauvage; tous les vallons affluents couvrent, en s'approchant, leurs flancs nus et déchirés de hêtres, de frênes, de moissons, de pâturages. Le ciel même, pour être en harmonie avec ce paysage, est pur et calme, et nous promet une de ces belles journées qui, éclairant ces beaux lieux, doivent laisser d'aimables souvenirs.

L'enchantement croît, en s'avançant vers la

gorge imposante et mystérieuse qui conduit à Gavarnie. L'art ou la nature a fait sur le penchant d'un mont, dont les sommets étincellent de neiges éclatantes, une terrasse étroite, où, d'un côté, un rang de maisons est adossé à la montagne, tandis que l'autre rang est comme suspendu sur des bosquets de la verdure la plus fraîche, et sur le gave dont les eaux coulent en une masse pure et rapide de cristal. Voilà Saint-Sauveur.

Les eaux de la source unique alimentent une douche et treize baignoires. Leur chaleur varie depuis 29° jusqu'à 25°. Elles sont spécialement recommandées aux personnes atteintes de maux de poitrine et de spasmes nerveux. Ces maux annoncent une organisation délicate, éminemment sensible, et par suite toutes les qualités de l'esprit et du caractère qui rendent ces malades aimables et intéressants. Aussi tous les voyageurs louent les charmes de la société de Saint-Sauveur. Ces genres de maux affectant plus particulièrement les femmes, elles sont en plus grand nombre que les hommes dans cet établissement. Nous vîmes à leur fenêtre ou à la promenade, dans cette journée, la plus grande

partie des habitantes de Saint-Sauveur. La plupart étaient dans l'âge de la jeunesse; mais cet âge ne semblait en elles qu'une illusion. Il était dépouillé de tout ce qui en fait le charme et le prix; de la force, de la fraîcheur, du coloris. La maladie, les passions, paraissaient avoir usé leur vie avant son développement. Nous les voyions avec effroi sous la main impitoyable de cet Arimane, qui n'offre aux malheureux livrés à sa puissance les biens de la vie que comme un leurre, une cruelle déception. Leur démarche languissante trahissait leur faiblesse; leur teint pâle, le mal rongeur. Boutons de fleurs destinés à plaire, et qui, attaqués dans leur racine, se courbaient vers la terre, sans avoir atteint leur doux et glorieux épanouissement. Une sympathie secrète se fait entendre simultanément aux cœurs des jeunes gens des deux sexes, se décèle par mille signes certains, et que cependant la pudeur la plus délicate ne peut improuver. Ainsi notre attitude, nos regards, toute notre physionomie, disaient à ces intéressantes malades : « Salut, beautés touchantes! Nous prions avec ferveur la naïade qui dans ces lieux verse une onde salutaire, de vous être propice. Qu'aux

lis de votre visage elle unisse les roses de la santé; que vous donnant, dans toute leur plénitude, les forces de la vie, elle vous permette d'accomplir les fins charmantes que vous destinait la nature, d'embellir l'existence d'un bien-aimé, et de savourer toutes les douceurs de l'amour et de la maternité. »

Les environs de Saint-Sauveur semblent faits pour concourir avec l'onde de la source thermale à accomplir ces vœux. On a tracé, sur la pente qui mène au gave, des massifs de verdure, des allées tortueuses, des bosquets. La partie inférieure se nomme, d'ancienne date, le Jardin de Cythère. Ce nom réveille d'abord, au milieu des Pyrénées, les souvenirs les plus doux et les plus riants de la mythologie. A l'entrée de ces sentiers qui vont à travers ces bocages par des détours onduleux jusques aux bords du gave, placez la statue de l'Amour avec ses flèches et surtout son bandeau; non loin de là, près de ces abris sombres et frais, placez celle du Mystère, le doigt du secret sur la bouche: qui ne se croirait un instant transporté dans l'antique et voluptueuse Grèce? Cependant, lorsqu'en levant la tête, le regard s'agrandit, se perd dans ce vaste

cadre de montagnes, on sent combien l'art est faible et mesquin auprès de cette nature forte et grandiose. Que l'homme, en ces lieux, ne cherche dans ses ouvrages d'autres beautés que la convenance. Des ponts solides, des routes hardies sur les corniches esquissées par le temps, des maisons élégantes, des bains commodes, voilà les ouvrages que peut tenter l'homme dans les Pyrénées; mais qu'il laisse à la nature tous les effets des eaux, des mouvements du terrain et de la végétation. Les beautés de ce genre sont dans une profusion telle, et sur une si grande échelle dans les montagnes, que les efforts de l'homme pour les imiter ne pourraient être qu'impuissants. Si le parc dispendieux de Versailles était magiquement transporté dans les Pyrénées, nous en trouverions les rochers mesquins, les bassins bourbeux, les cascades timides, les bosquets jaunissants; et ce prodige de l'art serait effacé devant les ouvrages du fier Génie des montagnes.

CHAPITRE XIX.

VALLÉE D'ARGELLEZ.

Des hauteurs de Néouvielle, j'avais vu la profonde vallée de Coteretz remonter jusqu'aux entrailles de la crête, à Vignemale, qui terminait l'imposante chaîne du Marboré. L'explorer était donc étudier une des vallées principales des Pyrénées, et atteindre à l'extrémité occidentale de ce Marboré si fameux, qui semble à lui seul une chaîne particulière et remarquable dans le monde des Pyrénées. Je résolus donc ce voyage.

La gorge de Luz à Pierre-Fite, de deux lieues de longueur, termine dignement la profonde et majestueuse vallée que j'avais vue remonter au cirque de Gavarnie. Voyez une masse compacte de monts si profondément déchirés, que la main des Titans paraîtrait trop faible pour une telle opération; dans le fond ténébreux, le gave

exhalant un rugissement éternel; sur les cimes, le calme et la sérénité de l'Élysée; sur les flancs, un chemin audacieux, qui, par sept ponts, passe d'un bord à l'autre, et semble associer l'homme, dans la composition de cette majestueuse avenue des Pyrénées, à leur créateur : telle est la gorge de Pierre-Fite à Luz. Cette route est due aux soins éclairés et persévérants de MM. de Labaure et d'Étigny, intendants de la Gascogne. Pourquoi tous les monuments importants n'expriment-ils pas le sentiment honorable et fécond de la reconnaissance publique? Je voudrais voir ainsi les statues de ces magistrats bienfaisants à l'entrée de ce chemin qui lutte sans cesse contre la montagne et l'abyme, plus difficile que les voies romaines les plus vantées; je voudrais voir de même celle de Riquet sur le sommet de la pyramide qui s'élève au milieu du bassin de Saint-Féréol.

Le voyageur, qui circule avec facilité dans ces montagnes; qui, de la plaine, va toucher sans peine les hauts murs de la crête, serait d'abord tenté de croire que les historiens, qui parlent de la difficulté extrême qu'éprouvèrent Annibal, les hordes scythes et les débris de la grande

armée d'Abd-Alrahaman, après la défaite de Poitiers, se livrent à des exagérations. Mais qu'il voie les lieux où les passages auront été emportés; qu'il se fraie une route dans les vallons infréquentés, qu'il franchisse les chaînes neigées; et qu'il juge après des difficultés de traîner une armée et des bagages, là d'où il peut à peine se sortir lui-même avec toutes les précautions indiquées par une longue expérience, et avec tous les secours des montagnards; et s'il faut vaincre à la fois cette nature marâtre, et les indigènes armés, que de peines! que de périls! Alors, plein de toutes ces impressions locales, le voyageur croira aux tableaux de l'histoire.

Les montagnes sont un monde conquis. Tout en repoussait l'homme. Pour y établir son domaine, il a fallu, dans les défilés resserrés, qui sont les débouchés vers la plaine d'une foule de vallées, comme est celui de Luz à Pierre-Fite, que le flanc voisin de l'escarpement, déchiré par le fer, présentât un sol plan où le pied pût se poser avec sécurité. La tranche à emporter de la montagne est toujours en raison directe de son inclinaison; mais, dans les pentes perpendi-

culaires, on élude la difficulté en faisant surplomber la montagne, si elle est de roc vif. Les rochers sur la ligne de la route ont été réduits en éclats par la poudre. Des ponts ont été jetés sur le gave, qui ne peut, dans son indignation, que rouler avec plus de vélocité dans le lit resserré que lui font des piles inébranlables, et consumer sa rage à le creuser toujours davantage, comme s'il voulait se perdre dans de profondes cavernes, pour y cacher la honte d'avoir été dompté. Les routes du traînage des arbres ont formé souvent celles des lavanges, dont les effets sont moins dangereux puisqu'ils sont prévus, et qu'on sait où les coups doivent porter. Des poteaux, des piles de pierres, ont tracé au sommet des monts, et dans les passages que l'été a montrés les moins difficiles, une route pour l'hiver. Des hospices reçoivent, dans ces lieux polaires, les voyageurs transis et affamés.

Ces grands travaux, il faut sans cesse les entretenir : que l'action de l'homme cesse une année seulement, les montagnes seront inabordables. Des éboulements de terres, de rochers, encombreront la route, ou dans leur chute l'emporteront entière. Le gave, ce terrible ennemi,

se chargera lui seul de ce désastre. L'orage qui éclata à Héas, le 5 septembre 1788, changea cette vallée en une mer. La digue du lac fut emportée; et cette eau, s'écoulant en masse comme une avalanche, ravagea toute la vallée de Gavarnie, et emporta onze cents toises de la chaussée de Luz à Pierre-Fite. Récemment, les pluies, la fonte des neiges, avaient rendu, au commencement du printemps de 1827, le Bastan si furieux et si puissant, que la route de Luz à Baréges disparut sur de longues lignes, et que les ingénieurs ont réclamé de prompts et de grands secours du gouvernement pour qu'il fût possible d'aborder, dans l'été, aux sources minérales.

Il faut voir une vallée de bas en haut. On passe ainsi insensiblement des douces et familières idées de l'abondance et de la civilisation, aux idées du désert et de l'action seule de la nature puissante et sauvage. Cette observation est surtout pour les vallées, comme celles de Gavarnie, de Coteretz, qui prennent naissance dans les entrailles des hauts monts de la crête. Parvenu par ces lignes à ces hauts lieux, on touche alors au berceau de toutes les causes, dont on a vu les vastes effets dans la plaine.

La vallée d'Argellez, fameuse et digne de l'être, participe de la richesse des plaines et du charme des montagnes. Dans ce beau bassin, débouchent les trois grandes vallées d'Azun, de Coteretz et de Gavarnie. Elle en est comme la base. Pour jouir de ses beautés, dans leur ensemble et sans gradations, il faut, en s'abstenant de se retourner, gravir sur la montagne au pied de laquelle est le gros bourg d'Argellez. Au loin, vers la gauche, couvertes de cette vapeur bleuâtre qui enveloppe et voile les objets aux limites de l'horizon, paraissent les basses montagnes de Lourdes. A droite, se montre, sur un monticule, le pittoresque monastère de Saint-Savin; au-delà, le regard se perd dans la gorge profonde et sauvage des Sept-Ponts. En face, une vaste chaîne s'étend en présence des gaves de Coteretz et de Gavarnie, qui se réunissent à Pierre-Fite, et cette position lui a fait donner le nom de *Devant-Aigue* (devant les eaux). Elle est renommée dans le pays pour sa richesse. Sa croupe, d'une pente douce, présente, jusqu'à une très-grande hauteur, une foule de châteaux, d'habitations éparses, de villages, des bois, des prairies. Des nuages légers roulent sur ses flancs,

et nous font ainsi apprécier l'élévation de la chaîne; élévation qu'explique facilement encore sa proximité du Pic-du-Midi, dont les bases occidentales sont situées derrière. Ces nuages, en projetant sur la plaine de grandes masses d'ombre mouvante, donnent sans cesse un aspect nouveau aux diverses parties.

Ce n'est encore que le cadre du tableau; je n'ai point parlé de la vallée d'Argellez : mais comment la peindre? Ces champs, couverts de productions de la plus grande beauté; ces nombreuses maisons, qui annoncent des lieux amis de l'homme; ces prairies, de la verdure la plus vive, la plus tendre; ces ruisseaux sans nombre, qui serpentent et les baignent de leurs eaux vives et pures; ce gave considérable, qui a laissé dans les montagnes sa furie originelle, qui forme dans ses nombreux détours des îles charmantes, se replie, s'égare et semble quitter à regret ces lieux enchantés : toutes ces choses sont bien dans la vallée d'Argellez; on peut les énumérer, mais ce ne sera point encore rendre cette brillante vallée. Il faudrait unir à ces traits les douces pensées de reconnaissance pour l'Éternel qu'inspire la vue de tous ces biens qu'il

a prodigués aux heureux habitants; les vagues et secrets sentiments qui agitent le cœur du spectateur, de fixer dans une maisonnette, sous ce beau ciel, dans cette enceinte grandiose, tous les plaisirs de l'amour, des lettres, et de l'étude de la nature. Toutes les douces harmonies des beaux lieux et d'une ame sensible sont dans la contemplation de la vallée d'Argellez, et manquent dans sa description. Une description est comme une plante desséchée dans un herbier. Ses débris recélés représentent anatomiquement la plante, mais privée de sa fraîcheur, de ses couleurs, de son port, de son mouvement, de sa vie. Amis de la nature, venez jouir dans ces lieux des beautés que je ne puis que vous faire entrevoir.

M. A. Thiers, dans son intéressant ouvrage intitulé *les Pyrénées et le Midi de la France*, a présenté la vallée d'Argellez vue dans les derniers jours de l'automne. Ce tableau charmant fait vivement regretter que le passage de l'auteur dans les Pyrénées ait été si rapide.

En sortant de ce paisible Élysée, dès que, près de Pierre-Fite, le voyageur qui va à Coteretz a franchi l'étroit passage que s'est formé le

gave, il sent qu'il entre dans une région nouvelle; ici commence l'avenue des hauts monts. Le gave, profondément encaissé dans le lit de roche vive qu'il s'est creusé depuis des siècles, rugit dans ce long abyme, semble dans ses efforts redoublés vouloir pénétrer dans les entrailles de la terre, et grossir de ses flots d'azur le Cocyte bourbeux. Ce retentissement sans fin inspire un profond étonnement. Les masses pendantes de ces monts, qui paraissent surplomber votre tête, lorsque l'abyme est à vos côtés, accroissent cette impression. Les rocs entassés au fond de la vallée par le temps, les avalanches et la foudre, paraissent rendre probable à l'instant la chute des cimes suspendues. Ce désordre rappelle le souvenir du chaos des poètes. Il semble que c'est le reste de la matière dont Dieu s'est servi pour former le monde. Ces impressions redoublées deviendraient de la terreur, si bientôt ces fiers aspects, en élevant l'ame, ne dissipaient l'idée du danger; si quelques champs, quelques habitations, qui s'offrent aux yeux, n'annonçaient la puissance de l'homme sur cette nature farouche, et ne rassuraient le voyageur, qui s'enorgueillit en secret du courage de ses semblables.

Cette gorge de Pierre-Fite à Coteretz se compose principalement de montagnes schisteuses, ce qui explique leur décrépitude. Au brusque ressaut où serpente la côte dite du Limaçon, sont des montagnes calcaires d'un marbre bleu, veiné de blanc, si abondant dans les Pyrénées. A son sommet, on entre dans le plateau sur lequel repose, à un quart de lieue de distance, la jolie petite ville de Coteretz. Ce plateau, situé au confluent des trois vallées de Lutour, de Coteretz et du Camp Basque, offre ce développement qui se montre toujours dans une telle position.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

PYRÉNÉES DE L'EST.

DEUXIÈME PARTIE.

PYRÉNÉES CENTRALES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.





